

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT.

FRANK MILDMAY.

Titres des Ouvrages du Capitaine Marryat.

PIERRE SIMPLE, ou Aventures d'un Officier de marine, 2 vol. in-8°.

JACOB FIDÈLE, ou les Marins d'eau douce, 2 vol. in-8°.

JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE, 2 vol. in-8°.

M. LE MIDSHIPMAN AISÉ, 2 vol. in-8°.

RATTLIN LE MARIN, 2 vol. in-8°.

LE PIRATE ET LES TROIS CUTTERS, 2 vol. in-8°.

KING'S OWN, ou l'Enfant du Roi, 2 vol. in-8°.

LE PACHA A MILLE QUEUES, 2 vol. in-8°.

NEWTON FORSTER, 2 vol. in-8°.

L'OFFICIER DE MARINE, 2 vol. in-8°.

FRANK MILDMAY, ou l'Officier de la marine royale, 2 vol. in-8°.

ANGERS. — IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD.

FRANK MILDMAY,

OU

L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE,

PAR

Le Capitaine Marryat,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES ŒUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

TOME SECO



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN ET Ce.

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9.

M DCCC XXXVII.

CHAPITRE PREMIER.

FRANK MILDMAY,

OU

L'OFFICIER DE MARINE.

CHAPITRE PREMIER.

Bientôt après mon arrivée à Plymouth, un ordre émané du vaisseau amiral annonça qu'un examen des midshipmen aspirant au grade de lieutenant, aurait lieu tel jour à bord du *Sal-*

vador del Mundo. J'écrivis sur-le-champ à mon père pour l'en informer, en lui disant que je me sentais en état de le soutenir et que j'avais dessein de m'y présenter. En conséquence, le jour désigné, votre très-humble serviteur, lecteur, et une quinzaine d'autres jeunes aspirans, se trouvèrent réunis à bord du vaisseau amiral. Nous étions tous en grand uniforme, et nous portions sous le bras un gros paquet de registres de loch. On nous fit entrer dans une petite cabine où nous étions entassés comme des moutons dans un parc.

Vers onze heures, les capitaines qui devaient être nos Eaque, Minos et Rhadamanthe arrivèrent à bord, et nous convînmes unanimement que leur physionomie n'avait rien de prévenant. A midi le premier nom fut appelé. Le jeune homme à qui ce nom appartenait, chercha à s'armer de tout son courage. Il toussa, tira le col de sa chemise, toucha le nœud de sa cravate, prit son chapeau à cornes et ses registres, et suivit hardiment le messager dans la cabine du capitaine, où trois hommes, en petit uniforme, l'attendaient d'un air grave. Ils étaient assis devant une table ronde; un secrétaire était à la gauche du président, et devant eux étaient

placés l'art de la navigation de Moore, l'almanach de la marine, des plumes et du papier. Le midshipman tremblant s'avança vers la table, y déposa ses registres de loch, et ses certificats de sobriété et de bonne conduite, et fut invité à s'asseoir. Les premières questions qu'on lui fit n'étaient que de théorie, et en toute autre circonstance, il y aurait probablement facilement répondu; mais il était tellement interdit et confus, qu'il perdit la tête. A la première question, il trembla de la tête aux pieds; à la seconde, il ouvrit de grands yeux; et comme il ne répondit pas davantage à la troisième, on le congédia en lui disant d'aller encore passer six mois en mer.

Quand il rentra dans notre cabine, on aurait pu l'appeler le chevalier de la Triste-Figure. Jamais je n'ai vu personne dans une plus grande détresse d'esprit, et j'en eus d'autant plus de pitié, que je ne savais pas si je ne me trouverais pas bientôt dans le même cas. Un second fut appelé, et il revint sans avoir mieux réussi. Il nous dit que le plus jeune capitaine ne faisait que des questions captieuses et du ton le plus propre à intimider. La description qu'il nous en fit était de nature à troubler l'esprit de jeunes gens ayant encore peu d'expérience, mais elle produisit sur

moi un effet tout contraire. Je vis que la théorie était l'écueil sur lequel il avait échoué, je connaissais mes forces sur ce point, et je pris la ferme résolution de ne me laisser imposer ni par les questions, ni par le ton du plus jeune capitaine. Pendant ce temps, un troisième candidat revint également nous trouver, *re infectâ.* Je le connaissais, et je n'avais aucun doute de ses talens. Je commençais à avoir de l'inquiétude pour moi-même, quand le quatrième aspirant arriva en souriant, et nous dit qu'il avait obtenu un certificat d'admission. Je commençai à respirer de nouveau, mais je perdis cette consolation quand il nous dit qu'un des capitaines examinateurs était intime ami de son père. Cette circonstance me donna le mot de l'énigme, car dans le peu de temps que j'étais resté avec lui, il avait déjà donné des preuves qu'il n'était qu'un sot.

Enfin mon nom fut appelé, et je sentis un battement de cœur que je n'avais jamais éprouvé ni dans un combat, ni pendant l'ouragan, ni quand je m'étais jeté à Spithead, pour aller trouver Eugénie à la nage. — Déesses de l'Impudence et de l'Algèbre, me dis-je à moi-même, venez à mon aide ou je suis perdu. La porte de

la cabine s'ouvrit; dès que je fus entré, la sentinelle la ferma, et je me trouvai en présence du redoutable triumvirat. Je me sentis comme Daniel dans la fosse aux lions. On m'invita à prendre une chaise, et une courte discussion eut lieu entre mes trois juges. Je ne l'entendis ni ne cherchai à l'entendre, mais elle me donna le temps d'examiner mes examinateurs.

Le président avait un visage qui ressemblait à une citrouille peinte en rouge. Une de ses mains, étendue sur la table, aurait pu se prendre pour la nageoire d'une tortue. Les ongles de ses doigts étaient rongés de si près, que ce qui en restait semblait s'être retiré dans la chair, de crainte de nouvelles déprédations, et il faisait en ce moment subir à l'autre le même supplice. — Si jamais j'ai vu, pensai-je, des appartemens non meublés à louer, c'est dans cette noix de coco, cette gourde, cette citrouille, qui est sur vos épaules.

Le capitaine assis à sa droite, était un petit homme basané, maigre, ridé et desséché, ayant des yeux perçans et un nez pointu. Les midshipmen de son vaisseau l'appelaient « le Vieux Vinaigre de Chili ». C'était un officier tenant aux formes et à la discipline. Il gardait un homme

deux mois sur sa mauvaise liste, lui donnait à nettoyer et à fourbir la culasse d'un fusil, tandis qu'il ne lui laissait pas le temps de raccommoder ses habits et de laver son linge. Il condamnait rarement un homme à la peine des verges, mais il le tourmentait en l'occupant sans cesse de travaux pénibles et inutiles, et lui inspirait un sombre mécontentement. Je remarquai bientôt que ce petit cauchemar, qui avait l'air d'une peau d'anguille séchée, était celui qui menait les deux autres.

Le troisième, le plus jeune des trois, était un grand homme de bonne mine, qui avait l'air caustique, rébarbatif et sévère, et sur les lèvres duquel il semblait qu'un sourire n'osait jamais se montrer.

Je finissais à peine mon examen quand le président m'adressa la parole.

— Vous connaissez sans doute parfaitement la théorie de la navigation, monsieur, sans quoi vous ne vous présenteriez pas ici?

Je répondis que j'espérais pouvoir le leur montrer, s'ils voulaient me mettre à l'épreuve.

— Il a la langue bien pendue, dit le grand capitaine; je suppose qu'il était l'orateur dans

la cabine des midshipmen. — Et sous qui avez vous servi, monsieur?

Je lui nommai mes différens capitaines, en commençant par le premier. Quand j'arrivai à lord Edouard, il m'interrompit.

— Oh! c'en est bien assez! Vous devez être très-entendu, si vous avez servi sous lord Edouard.

Je compris que le ton d'ironie et de sarcasme avec lequel il prononça ces mots, ne pouvait être causé que par l'envie, et certain que cet homme se trouverait heureux de pouvoir refuser un certificat d'admission à un midshipman de lord Edouard, je me préparai à une campagne sérieuse. On me proposa différens problêmes qu'il me fut aisé de résoudre, on examina mes registres de loch et mes certificats; enfin, on me fit une question sur les plus hautes branches des mathématiques. J'y répondis aussi, et je m'aperçus que ce n'était pas des preuves de talent qu'ils cherchaient. — « Le Vinaigre de Chili » semblait piqué de ne pouvoir me mettre en défaut. Ils avaient devant eux un problême difficile de trigonométrie sphérique, et ils en avaient préparé la solution d'avance. Le grand capitaine me le proposa, et quand j'eus fini mon

travail, ma solution ne fut pas exactement conforme à la leur. Il me dit que j'avais mal répondu. Je ne me déconcertai pas, je repassai mes calculs, je n'y trouvai aucune erreur, et je leur dis que je me faisais fort de démontrer qu'ils étaient justes.

— Vous n'avez pas une mince opinion de vous-même, monsieur, dit le Vinaigre de Chili.

— Un second Euclide, ajouta le grand capitaine, mais il n'a pas répondu à ma question d'une manière satisfaisante, et s'il n'y répond pas, de par Dieu, je ne signerai pas son certificat.

Je persistai à dire que ma solution était juste; le grand capitaine me menaça de me renvoyer ; mais tout à coup le président, qui était au fond un brave homme, partit d'un grand éclat de rire, et leur dit qu'il venait de revoir leur propre travail, et que l'erreur était de leur côté. Les deux autres repassèrent les calculs du président et se mordirent les lèvres.

— Passons outre, dit le Vinaigre de Chili ; maintenant supposons que la carcasse d'un navire est sur le chantier ; vous en êtes premier lieutenant, comment vous y prendrez-vous pour mettre le bâtiment en état de tenir la mer ?

Je pris le navire sur le chantier ; je le fis dou-

bler en cuivre, j'y mis des mâts et des vergues, j'y plaçai le lest, je le garnis de voiles et de tous ses agrès ; j'y mis les canons, l'eau et les vivres, je demandai un pilote et le fis sortir du port.

Mais le grand capitaine et le Vinaigre de Chili ne m'avaient pas pardonné d'avoir résolu un problême mieux qu'ils ne l'avaient fait, et ils mirent mon navire dans les situations les plus difficiles qu'on puisse rencontrer sur mer. Je déployai et carguai successivement toutes mes voiles depuis la voile de tréou jusqu'à celle de senaut; je perdis tous mes mâts, et je les remplaçai par des mâts de rechange; je virai de bord vent arrière, je résistai à une tempête et à un ouragan; je sortis victorieux d'un combat, et je croyais que j'allais entrer dans le port, quand le Vinaigre de Chili eut la cruauté de jeter mon navire à la bande sur une côte sous le vent, pendant une nuit obscure avec un ouragan, et me demanda ce que je ferais pour le sauver. Je lui répondis que je jetterais l'ancre, s'il y avait un ancrage, mais qu'en cas contraire, ni lui, ni moi, nous ne pouvions sauver le vaisseau sans un changement de vent, ou une intervention spéciale de la providence. Cette réponse ne satisfit pas le Vinaigre de Chili; je vis que mon exa-

men était une persécution, et convaincu que je ne réussirais pas, je répondis indifféremment à leurs nombreuses questions, et enfin je commis une erreur, du moins suivant l'opinion du grand capitaine. Il s'agissait d'une question sur laquelle on n'était pas d'accord à cette époque : c'était de savoir si, lorsqu'un bâtiment coiffe, il fallait mettre la barre d'un tour ou deux sous le vent, ou la maintenir droite. Je préférai ce dernier moyen, mais le grand capitaine se déclara pour le premier et en donna ses raisons. Comme c'était une question controversée, je crus devoir céder, je le remerciai de m'avoir éclairé et j'ajoutai que je suivrais certainement son avis, si l'occasion s'en présentait. Ce compliment flatta son amour-propre, et il devint mon avocat. Avec un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace, il se tourna vers ses deux collègues et leur demanda s'ils étaient satisfaits.

Cette question mit fin à toute discussion, car en pareille occasion, les capitaines examinateurs ne se contredisent jamais. On me dit donc que mon certificat d'admission serait signé. Je saluai mes juges, et je les quittai en songeant que, si j'avais perdu du terrain en blessant leur vanité, je l'avais regagné en la flattant.

Il est possible que j'eusse subi un examen beaucoup moins sévère s'il avait eu lieu hors d'Angleterre. Un an auparavant, il y en avait eu un à bord du vaisseau amiral à Halifax. Un jeune midshipman que je connaissais s'y présenta, il n'avait certainement pas des connaissances nautiques très-profondes; cependant il en revint au bout d'un grand quart d'heure ayant obtenu son certificat, et quand je lui demandai quelles questions on lui avait faites, il me répondit qu'on lui avait demandé comment se portaient son père et sa mère, lord et lady G***, et s'il voulait boire un verre de vin de Porto ou de Xérès.

Il y avait certainement quelque différence entre cet examen et le mien; mais quand je fus sorti victorieux de cette épreuve, je me réjouis qu'elle eût été si sévère. Mon orgueil en fut flatté, et en essuyant la sueur qui me couvrait le front, je racontai aux autres candidats ce qui venait de se passer, d'un air de complaisance qui m'aurait paru de la part de tout autre le comble de la vanité. Mon examen avait duré une heure et demie, et il en résulta du moins un bon effet. Les capitaines, fatigués sans doute de cette longue séance, ne firent que très-peu de questions

aux candidats qui restaient, et leur accordèrent à tous leur certificat.

Il y eut un incident qui m'amusa. Quand l'examen fut terminé, et que les trois capitaines remontèrent sur le pont, le petit Vinaigre de Chili s'approcha de moi et me demanda si j'étais parent de M. Mildmay de***. Je lui répondis qu'il était mon oncle.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? s'écria-t-il; c'est mon ami le plus intime.

Je lui répondis avec une humilité affectée, très-voisine de l'impertinence, que je n'avais pu voir sur sa figure qu'il était ami de mon oncle, et que, quand je l'aurais su, je n'aurais pas cru que la délicatesse me permît de lui en parler en ce moment, parce que j'aurais eu l'air, non-seulement de douter de moi, mais de croire que je pourrais ainsi l'engager à se relâcher de ses devoirs en ma faveur, ce qu'il aurait pu regarder comme une insulte.

— Tout cela est fort beau, me dit-il, mais quand vous aurez sur les épaules une tête un peu plus vieille, et que vous aurez acquis plus d'expérience dans notre service, vous saurez qu'il faut compter sur ses amis au moins autant que sur son mérite. Si vous pouviez vous faire

passer pour le cousin germain du vieux chat de l'Amirauté, vous ne vous en trouveriez que mieux. Faites mes complimens à votre oncle, et dites-lui de ma part que vous avez subi votre examen d'une manière qui vous fait honneur.

Fier du succès que j'avais obtenu, je me mis le soir même dans la diligence, et j'arrivai le lendemain chez mon père où je reçus un accueil cordial et affectueux. Mais pendant mon absence, la mort avait fait de cruels ravages dans ma famille. Elle avait enlevé mon frère aîné et deux de mes sœurs, et il ne restait à mon père qu'une fille et moi. Je dois avouer que mon père me reçut avec beaucoup d'émotion. L'affliction que lui avait causée la mort de trois de ses enfans, les dangers que j'avais courus, les assurances satisfaisantes qu'il avait reçues de ma bonne conduite, avaient suffi pour ensevelir toutes mes erreurs dans l'oubli.

Je n'essaierai pas de déguiser quels furent mes sentimens en cette occasion. Je fus certainement fâché de la mort de mon frère et de mes sœurs, mais, quand j'appris ces événemens, j'étais employé à un service actif; la mort, sous toutes ses formes, m'était devenue familière, et ils firent si peu d'impression sur moi, que je

n'ai pas même interrompu le cours de mon histoire pour en parler quand ils arrivèrent et que j'en fus instruit.

Mon frère et moi nous n'avions jamais été unis par les nœuds d'une amitié fraternelle; je dois même avouer que j'avais toujours été jaloux de lui; ce qui venait en grande partie de la conduite peu judicieuse de mes parens, qui lui accordaient la préférence sur moi constamment et en tous points. Quand on donnait des habits neufs à Tom, les vieux passaient invariablement dans ma garde-robe. C'était sans doute une mesure économique, mais cette économie m'inspirait de la jalousie contre lui. On m'avait aussi inculqué de bonne heure que Tom devait hériter un jour de toute la fortune de mon père, et je ne pouvais lui pardonner d'être venu au monde trois ans avant moi pour me voler mon héritage. Je dois donc avouer que la mort de mon frère ne me coûta pas le quart des larmes que j'avais versées, quand j'avais à passer mes jambes dans un de ses vieux pantalons.

A l'égard de mes sœurs, je les connaissais à peine. Je ne les voyais que pendant les vacances, et après un mois passé à nous quereller nous nous séparions sans regrets. Lorsque je fus en mer,

je ne songeais plus à elles, convaincu qu'elles ne songeaient pas davantage à moi. Mais quand la mort m'en eut enlevé deux, je sentis cette perte irréparable ; je me reprochai mon indifférence et ma froideur ; toute l'affection que j'aurais dû avoir pour elles se reporta avec une triple force sur celle qui me restait, et je fus surpris moi-même de la vivacité de l'affection qui m'entraînait vers elle.

Après avoir vu mon père et ma sœur, mon premier soin, en arrivant à Londres, fut de tâcher d'obtenir des nouvelles de la pauvre Eugénie qui m'avait quitté dans des circonstances si singulières, et dans une situation si intéressante. J'allai moi-même chez l'agent dont elle m'avait envoyé l'adresse, il me dit que j'avais toujours un crédit ouvert chez lui pour telle somme que je voudrais tirer, bien entendu avec modération. Il m'assura qu'elle se portait bien; mais toutes mes instances ne purent lui arracher le nom de l'endroit où elle demeurait alors.

Comme mon père ne manquait pas de crédit, et que mes sollicitations étaient appuyées par de bons certificats de service, je reçus un brevet de lieutenant dans la marine de Sa Majesté quinze jours après mon arrivée à Londres.

Comme je n'avais pas été mis en service actif, je résolus de me dédommager de la campagne fatigante que je venais de faire dans l'Amérique septentrionale. J'étais transporté de joie en songeant que j'étais maintenant quelque chose dans le monde, et je crois que les deux grades plus élevés que j'obtins ensuite ne me causèrent pas à beaucoup près autant de plaisir. Deux jours après je dis à mon père que j'avais dessein d'aller faire une visite à M. Somerville. Il me répondit qu'il ne doutait pas que je ne fusse bien reçu, et il ajouta que miss Somerville était encore embellie, et qu'elle faisait l'admiration de tout le comté.

J'écoutai ces détails avec un air d'indifférence qui était bien loin de mon cœur, car je le sentais battre vivement. — Il est possible qu'elle soit jolie, répondis-je, elle promettait de le devenir quand je fis connaissance avec elle. Mais quelle est la jeune fille qui ne le soit pas depuis que la vaccine a banni la petite-vérole ?

Je ne sais pourquoi je prenais tant de peine pour cacher à mon père mes véritables sentimens. Mon attachement pour une jeune personne si belle et si vertueuse, n'avait certainement rien qui dût me faire rougir, à moins que

ce ne fût de me trouver si indigne d'elle. Mon père parut surpris et désappointé, et je ne savais pourquoi. Mais j'appris ensuite que, depuis la mort de mon frère aîné, il avait été question entre lui et M. Somerville de me donner Emilie pour épouse, quand j'aurais obtenu le grade de capitaine, pourvu que les deux parties y consentissent.

— Je croyais, dit mon père, que vous aviez un tendre penchant pour elle.

— Un tendre penchant! répétai-je avec un air de surprise; j'ai sans doute le plus grand respect pour miss Somerville, mais je me flatte que les petites attentions que j'ai eues pour elle, n'ont pas été prises pour de l'amour. Je lui ai rendu les mêmes soins qu'à toutes les jolies filles qu'il m'est arrivé de rencontrer; et voilà tout.

— Je me suis donc mépris, dit mon père, et la conversation en resta là.

J'appris par la suite que M. Somerville, dans une conversation qu'il avait eue avec mon père sur le projet qu'ils avaient conçu de nous marier, lui avait dit qu'il avait questionné sa fille à ce sujet, et qu'elle lui avait avoué en rougissant, que je lui avais demandé une boucle de ses cheveux, et qu'elle me l'avait accordée. Comme

mon père n'en avait été instruit que sous le sceau du secret, il ne pouvait m'en instruire ; mais c'en était bien assez pour qu'il fût surpris de m'entendre parler avec tant d'indifférence. N'ayant aucune raison pour supposer que cette indifférence n'était qu'une feinte, il crut que je n'avais eu pour miss Somerville qu'un goût passager, ou que l'absence avait détruit l'attachement que j'avais pour elle, et il pensa que l'honneur lui faisait un devoir de communiquer à M. Somerville la conversation qu'il avait eue avec moi à ce sujet. Dès que celui-ci eut reçu la lettre de mon père, il la remit entre les mains d'Emilie. C'était un avant-courrier très-favorable pour la disposer à revoir un amant avec plaisir, après plus de trois ans d'absence.

J'arrivai chez M. Somerville, brûlant d'impatience de la revoir. J'étais alors dans ma vingt-deuxième année, et je puis dire, sans vanité, que j'étais bien fait, et que les femmes m'avaient appris à croire que mes traits étaient agréables. Je ne négligeais jamais ma toilette, et la société que j'avais vue à Halifax à différentes époques, avait adouci en moi cette brusquerie qu'on reproche aux marins, pour n'en laisser subsister que ce qui peut passer pour une honnête fran-

chise. Enfin j'avais une physionomie aussi ouverte et aussi ingénue que mon cœur était dissimulé et trompeur.

Je trouvai Emilie dans le salon où elle passait ordinairement toutes les matinées. Elle se leva en me voyant, et le moment d'après, je la serrai dans mes bras. Qu'on ne croie pourtant pas qu'elle fit un mouvement pour s'y jeter; au contraire, elle fit un pas en arrière, et cependant elle parut oublier un instant la fatale communication que son père lui avait faite il n'y avait pas encore deux heures, et elle me permit, — peut-être ne put-elle pas l'empêcher, — de la presser sur mon cœur. Mais elle recouvra bientôt sa présence d'esprit, elle me repoussa comme un homme qui prenait une liberté à laquelle il n'avait aucun droit, m'appela M. Mildmay, au lieu de me donner le nom de Frank, comme par le passé, et se rassit sur sa chaise, en versant un torrent de larmes.

Ne me rappelant pas ma conversation avec mon père, et croyant encore moins qu'elle pût en être informée, je m'écriai: — Que signifie cet accueil après une aussi longue absence, chère Emilie? Que puis-je avoir fait pour opérer un si grand changement dans vos sentimens pour

moi? Est-ce là la récompense de mon amour et de ma constance? Ai-je si long-temps porté sur mon cœur, ajoutai-je en lui montrant la boucle de cheveux que j'avais toujours soigneusement conservée, « ce gage chéri de votre affection », que j'ai regardé comme mon palladium dans les dangers de toute espèce auxquels j'ai été exposé, pour me voir méprisé à mon retour?

Je sentais que j'avais le droit de faire valoir ma constance. Le beau sexe croira peut-être que cette constance était incompatible avec le sentiment que j'éprouvais pour Eugénie. Mais il faut distinguer entre la passion et l'amour. Ce que je sentais pour Eugénie était de la passion. Elle m'était chère parce que je n'avais triomphé de ses scrupules qu'à force de prières et d'instances; parce que sa chute n'avait eu pour cause que l'excès de son affection pour moi. Cependant elle n'en avait pas moins fait une chute aux yeux du monde, et cédant avec ingratitude aux idées du monde, ma tendresse pour elle n'était ni chaste ni pure. Il n'en était pas de même de mon amour pour Emilie. C'était une flamme presque céleste. Emilie, douée de toute la pudeur de son sexe, ayant des charmes égaux, sinon supérieurs, défendue par son rang et sa naissance, était une

fleur toujours fraîche sur la tige de la vertu. C'eût été un sacrilége de vouloir la cueillir, et un acte de folie de l'essayer, parce que cette tentative n'aurait pu réussir. L'égoïsme seul aurait suffi pour imposer un frein à mes désirs, car en détruisant la paix de son ame, j'aurais perdu la mienne pour toujours. Quand je songeais à mon union avec elle, je rougissais de m'en trouver si indigne, et je me promettais, avant de la conduire à l'autel, de la mériter en me corrigeant et en me repentant.

— Monsieur Mildmay, me dit Emilie avec l'air de dignité qui convient à la vertu et à l'innocence, je suis trop franche pour tromper personne, et je n'ai rien fait dont j'aie à rougir. Quelque raison que je puisse avoir pour regretter d'avoir mal placé ma confiance, je ne vous cacherai pas ce qui me force à changer d'opinion à votre égard. Les motifs en sont expliqués dans cette lettre mieux que je ne saurais le faire. Lisez. Et à ces mots, elle me remit la lettre que mon père avait écrite au sien.

Le mystère fut dévoilé en un instant, il ne me restait qu'à implorer sa merci; mais en ce moment M. Somerville entra. Il m'offrit la main, mais avec un air de froideur qui ne pouvait me

surprendre. J'avais encore à la main la lettre de mon père, et il vit qu'une explication avait eu lieu ou était en train. Ce que j'avais de mieux à faire était d'avouer franchement qu'une mauvaise honte m'avait empêché de faire connaître mon amour à mon père, mais mon bon ami le diable me mit une autre idée dans la tête et me suggéra un mensonge, qui malheureusement me réussit peut-être mieux que ne l'aurait fait la vérité.

— Je dois convenir, monsieur, lui dis-je, que les apparences sont contre moi, mais j'espère que vous ne me condamnerez pas sans m'avoir entendu. D'abord je dirai que ma conversation avec mon père eut lieu à l'instant où je venais de lui apprendre mon dessein de vous rendre une visite, et elle ne justifie nullement les conséquences qu'il en tire. Je vous demanderai ensuite s'il est possible de concilier ce que vous avez lu dans cette lettre avec le soin que j'ai eu de conserver si long-temps le gage d'affection que miss Somerville a bien voulu m'accorder lors de mon départ. Le fait est, — vous en rirez peut-être, — que les éloges que mon père donna à votre aimable fille, m'inspirèrent de la jalousie, et ne croyant pas qu'il pût être instruit

de mon attachement pour elle, je commençai à craindre qu'il n'eût lui-même des prétentions à sa main. Il est veuf, il a une excellente santé, et l'on ne peut encore dire qu'il soit vieux. Il me parut donc que ses éloges n'avaient pour but que de voir si j'approuverais le choix qu'il avait fait d'une belle-mère pour ma sœur et pour moi. Frappé de cette idée, je ne pus me résoudre à lui faire un aveu qui me semblait devoir l'irriter contre moi, et j'affectai un ton d'indifférence qui était bien loin de mon cœur. Je reconnais maintenant que je me suis trompé; mais si j'ai eu tort de me livrer à de pareils soupçons, jugez-moi, je vous en conjure, avec la même indulgence que vous m'avez montrée la première fois que j'ai eu le plaisir de vous voir.

Cette dernière phrase rappelait adroitement la scène qui s'était passée dans l'auberge et les circonstances qui avaient amené notre connaissance, et je crus voir que ce souvenir produisait un effet qui m'était favorable. Au fond, ma défense n'était pas mauvaise, et il n'y manquait qu'une bagatelle pour la rendre excellente: — la vérité. Quoi qu'il en soit, les juges étaient prévenus en faveur de l'accusé, et ils le déclarèrent absous, mais avec injonction d'être plus circonspect à

l'avenir. Une réconciliation s'ensuivit ; Emilie versa encore quelques larmes ; mais avec quel transport je baisai la belle main qu'elle m'offrit! On a eu bien raison de dire que les querelles des amans sont un renouvellement d'amour. On ne sent le bonheur d'entrer dans le port que lorsqu'on a été sur le point de faire naufrage.

Cette journée fut une des plus heureuses de ma vie : nous ne restâmes à table M. Somerville et moi que quelques minutes après qu'Emilie l'eut quittée. Nous allâmes la joindre dans le salon; nous prîmes du café et du thé ; je racontai quelques-unes de mes aventures sur mer ; Emilie chanta, joua du piano ; je chantai à mon tour, et elle m'accompagna sur sa harpe. Le temps s'écoula avec une rapidité si incroyable, que je crus que toutes les pendules et les montres de la maison avançaient de trois heures, quand M. Somerville, à minuit, donna le signal de la retraite.

Lorsque j'eus la tête sur l'oreiller, je commençai à me reprocher ma duplicité, car — et je ne sais comment cela se fait — la conscience est un créancier qui poursuivrait son débiteur jusqu'aux antipodes. Je songeai que j'avais été sur le point de perdre Emilie pour avoir voulu

tromper mon père sans aucune raison qui pût me justifier, et je me promis d'être dorénavant plus fidèle à la vérité. J'en fais mention parce que ce fut le premier symptôme d'amendement qui se manifesta en moi, et j'exécutai ma résolution, sauf quelques rechutes causées par la force de l'habitude.

M. Somerville écrivit à mon père pour lui expliquer ma conduite, et mon père, dans sa réponse, lui dit qu'il fallait que je fusse devenu fou. J'en convins sans hésiter, et je citai le passage où Shakspeare met sur la même ligne le fou, l'amant et le poète. J'étais hors d'embarras, et peu m'importait qu'on m'accusât de folie.

Les jours se passaient chez M. Somerville avec une rapidité inconcevable. Plus je voyais Émilie, et plus la chaîne qui m'attachait à elle, prenait de force. Je commençai à aimer la vertu, parce que je sentais que pour être digne de la posséder, il fallait lui ressembler autant que ma faiblesse le permettait. Lorsque j'allai à l'église avec elle le dimanche suivant, et que je la vis à genoux devant son créateur, elle me parut un ange, et je crus être dans le ciel en me trouvant près d'elle. Les germes de religion, si longtemps étouffés dans mon cœur, commencèrent

à s'y développer. Je me rappelai ma pauvre mère et la bible qu'elle m'avait donnée. S'il m'eût été permis de rester plus long-temps près d'Emilie, je ne doute pas que je n'eusse renoncé au vice et à la folie, qui ne pouvaient habiter sous le même toit qu'elle; mais ma destinée devait encore m'entraîner ailleurs.

CHAPITRE II.

Dès que mon père eut obtenu ma nomination au grade de lieutenant, il fit de nouvelles sollicitations à l'Amirauté pour qu'on me mît en service actif, et j'appris bientôt que j'étais

nommé second lieutenant à bord de la *Diane*, brick de dix-huit canons. Je reçus en même temps l'ordre d'aller rejoindre sur-le-champ ce bâtiment à Portsmouth. J'appris par la suite — ce dont je ne me doutais pas alors — qu'une si prompte nomination était la suite d'un complot secret. Les têtes sages de nos deux pères avaient jugé prudent de séparer les deux amans le plus tôt possible, afin qu'ils ne se livrassent à aucune pensée de mariage avant que j'eusse atteint le rang de capitaine.

Comme je suppose que le lecteur est au fait de tout ce que peuvent se dire deux amans qui vont se séparer, je ne lui tracerai pas la scène de mes adieux à Emilie, ce ne serait qu'une répétition de ce qui a été trop souvent répété, et de ce qui est familier au prince comme au paysan. Autant vaudrait décrire le Bol-à-Punch du Diable sur la route de Portsmouth où j'arrivai deux jours après avoir reçu mon brevet.

Je descendis naturellement au George, car c'était le rendez-vous de toute l'aristocratie navale. J'y demandai le capitaine G*** ; mais on ne l'y connaissait pas ; je le cherchai inutilement à la Fontaine, à la Couronne, et ce ne fut qu'au café de la Parade qu'on me dit que j'en

aurais probablement des nouvelles à l'Etoile et la Jarretière. Je me rendis sur-le-champ à cette auberge, espérant ne pas l'y trouver, car elle n'était fréquentée que par les midshipmen et les officiers subalternes. Mais, contre mon attente, il y logeait. Je lui envoyai ma carte, et je fus admis en sa présence.

Il était assis dans un petit appartement, les pieds sur le garde-feu, et ayant à côté de lui sur une table un verre de grog et quelques papiers. Il se leva lorsque j'entrai, et je vis en lui un homme de petite taille, mais membru, et ayant sous l'estomac cette saillie prononcée que les Espagnols appellent *bariga*. Cette rotondité était soutenue par une paire de jambes qui auraient pu porter un Atlas. Ses traits étaient réguliers, il avait le sourire sur les lèvres, et une fossette au menton. Cependant ses yeux étaient ce qu'il avait de plus remarquable; ils étaient petits, mais perçans, et ils semblaient posséder ce qu'on a si long-temps et si inutilement cherché, le mouvement perpétuel. Ils avaient en outre une expression secrète qu'il me fut impossible de déchiffrer, quoique je me piquasse d'être un peu physionomiste.

— M. Mildmay, me dit-il, je suis très-charmé

de vour voir, et plus encore de vous avoir pour un de mes lieutenans. Voulez-vous bien vous asseoir?

Je pris une chaise, et, se frottant les mains comme s'il se les fût lavées, il continua. — Je me fais toujours une règle, avant qu'un officier vienne sur mon bord, de prendre des informations sur son compte auprès des capitaines sous qui il a servi. C'est une précaution que je prends parce que je pense que le proverbe qu'une brebis galeuse infeste tout le troupeau est strictement applicable à notre service. Je désire être entouré de bons officiers et de gens parfaitement bien élevés. Il y a sans doute beaucoup d'officiers qui font leur devoir et à qui je n'aurais rien à reprocher à cet égard; mais il y a la manière de le faire, et c'est ce qu'on ne peut attendre que d'un homme bien élevé. Les juremens, les exécrations, les termes grossiers, sèment le mécontentement dans un équipage, dégradent le service, et c'est avec beaucoup de raison que le second article du code pénal les défend. J'ai donc pris la liberté de chercher à me procurer quelques renseignemens sur vous, et tout ce que je puis dire c'est que je n'ai rien appris qui ne soit à votre avantage. Je suis sûr

que nous nous conviendrons réciproquement, et soyez assuré que je ferai mon étude de rendre votre séjour sur mon brick aussi agréable qu'il me sera possible.

Je lui fis la réponse que méritait ce discours obligeant, et il me dit qu'il attendait dans quelques jours l'ordre de mettre à la voile. Il ajouta que l'officier que je venais remplacer, n'avait pas répondu tout-à-fait à son attente, quoique ce fût un jeune homme fort estimable, et que, par conséquent, il lui avait procuré une place sur un autre vaisseau. — Venez me trouver d'abord demain matin à neuf heures, ajouta-t-il, on lira votre brevet à l'équipage, comme c'est la coutume; après quoi je vous prie de vous regarder comme maître de votre temps pendant quelques jours; car je sais que les jeunes officiers ont toujours beaucoup de petits arrangemens à prendre avant de commencer une croisière, et il est juste qu'ils se procurent les moyens de passer le temps le plus agréablement possible, et de rompre l'uniformité de notre vie sur mer. Quant à moi, il y a quarante ans que je marche sur le plancher du roi, et le succès que j'ai obtenu dans cette carrière n'a pas été bien grand, comme vous pouvez en juger par le rang que

j'occupe et par la vie que je mène. Vous me voyez ici buvant un verre d'humble grog, au lieu d'aller boire du Bordeaux à la Couronne ou au George avec mes confrères les autres capitaines. Mais je vous dirai que j'ai deux sœurs qui n'ont que moi pour appui, et j'ai plus de satisfaction à remplir les devoirs d'un frère qu'à boire les vins les plus exquis. Ce n'est pas que je méprise un verre de Bordeaux ou de Champagne, quand il se présente d'une manière convenable; ce qui veut dire quand je ne suis pas obligé de le payer, car je n'en ai pas le moyen. — Je ne vous retiendrai pas plus long-temps; vous avez sans doute ici bien des connaissances à voir; ainsi donc à demain à neuf heures. Il me serra la main très-cordialement, et je me retirai très-content de cette entrevue.

Je retournai au George tout en remerciant le ciel d'avoir permis que je commençasse mon service comme lieutenant sous un capitaine si franc, si aimable et si honnête, et après avoir commandé mon dîner, je sortis pour acheter différentes choses dont j'avais besoin pour le voyage. Je rencontrai plusieurs de mes anciens compagnons de service; ils me félicitèrent de ma promotion, et me dirent qu'il fallait que je

leur donnasse à dîner pour la célébrer. J'y consentis avec plaisir, et le jour en fut fixé.

Après avoir dîné seul, j'écrivis une longue lettre à ma chère Emilie; je la cachetai, la baisai et l'envoyai à la poste; je m'amusai ensuite à bâtir des châteaux en Espagne jusqu'au moment de me coucher; mais je dois dire que je n'en bâtis pas un dont Emilie ne fût la maîtresse. Le lendemain à sept heures je mis mon nouvel uniforme, ayant une énorme épaulette sur l'épaule droite, et après avoir déjeûné, je descendis d'un pas léger High-Street et Point-Street.

— Vous faut-il une barque pour Spithead, Votre Honneur? me demanda un vieux batelier.

— Oui, répondis-je, en sautant dans sa barque.

— A quel navire conduirai-je Votre Honneur? me demanda-t-il, en prenant ses rames.

— Au brick *la Diane*.

— Oh! — Et vous allez peut-être pour y servir?

— Précisément.

Le vieux batelier soupira et ne me dit plus un mot. Je ne regrettai pas sa taciturnité, car je n'étais pas fâché de pouvoir me livrer à mes pensées.

Nous arrivâmes au brick. C'était un fort beau navire, et il flottait sur l'eau comme un cygne. Je vis que la flamme annonçant une punition était arborée. C'était un événement assez rare à Spithead, et j'en conclus que quelque faute grave avait été commise, et qu'il s'agissait de punir quelque mutinerie ou quelque vol. Comme on reconnut que j'étais officier, on me laissa monter à bord, et je vis un pauvre diable étendu en aigle écartelé sur les caillebotis, et dont le dos portait les marques du châtiment sévère qu'il avait déjà subi. Cela ne me surprit pas, j'y étais accoutumé, mais ce qui me fit tomber de mon haut, ce fut d'entendre le capitaine tenir un langage qui était en contravention directe avec le second article du code pénal. Les juremens et les exécrations partaient de sa bouche avec une volubilité que la harangère la plus exercée n'aurait pu égaler.

— Faites votre devoir, criait le capitaine à l'aide du maître de manœuvres, ou de par Dieu je vous en ferai donner quatre douzaines à vous-même. Damnation! on dirait que vous chassez les mouches de la peau fine d'une Vénus endormie, quand vous avez à punir un infernal drôle dont le cuir est plus dur que celui d'un

buffle. Faites mieux votre devoir, monsieur, ou allez au diable!

Le capitaine d'armes, qui comptait les coups, l'interrompit en ce moment, en criant : — Quatre douzaines!

— Qu'attendez-vous donc, fils de chienne? cria le capitaine à l'aide du maître de manœuvres, qui tenait le chat à neuf queues (1); n'ai-je pas dit cinq douzaines? Le patient tourna la tête sur son épaule d'un air qui semblait implorer la pitié, mais ce fut inutilement. Pendant ce temps, j'examinai la physionomie du capitaine, et je reconnus alors quelle était l'expression de ses yeux, que je n'avais pu déchiffrer la veille. C'était celle d'un caractère aussi barbare qu'irascible, et il semblait goûter un plaisir sauvage en voyant le supplice qu'il avait ordonné. Cependant, l'aide du contre-maître se remit en besogne et porta à la malheureuse victime un coup qui me fit tressaillir.

— Un, dit le capitaine d'armes, recommençant à compter.

— Appelez-vous cela un? beugla le capitaine;

(1) On appelle ainsi le fouet à neuf lanières qui sert dans la marine à infliger la punition des verges.

(*Note du Traducteur.*)

ce n'en est pas le quart, sotte bête que vous êtes. Ce drôle n'est bon qu'à chatouiller une mouche. — Où est le maître de manœuvres?

— Ici, répondit un colosse, dont la force paraissait proportionnée à la taille.

— Donnez à ce maudit drôle sa dernière douzaine, dit le capitaine, et s'il vous arrive de le ménager, de par l'enfer, je vous priverai pendant un mois de votre ration de grog.

Cette menace parut faire impression sur M. Piper. Il ôta son habit, son gilet et sa cravate, et retroussant les manches de sa chemise au-dessus du coude, il montra un bras semblable à celui de l'Hercule Farnèse, que mes lecteurs peuvent se souvenir avoir vu au bas de l'escalier de Somerset-House, en allant voir l'exposition des tableaux. Ce digne commentateur des articles du code pénal se munit d'un chat tout neuf dont le manche avait deux pieds de longueur sur trois pouces de circonférence, et dont les lanières avaient trois pieds de longueur sur environ un pouce de largeur. Il était passé maître dans son art, et faisant brandir autour de sa tête ce redoutable instrument de torture, il en porta un coup si terrible, que le sang jaillit de toutes parts du corps du malheureux.

— Bien cela! dit le capitaine avec un air de satisfaction. Piper, content de cet éloge, continua à frapper avec la même énergie, et quand le patient eut reçu dix autres coups, son dos n'était plus qu'une plaie horrible à voir.

— Cinq douzaines, cria le capitaine d'armes.

— Cela suffira, dit le capitaine; vous pouvez le délier. — Et vous, monsieur, continua-t-il, en s'adressant au pauvre diable, qui était presque sans connaissance, j'espère que cette leçon vous apprendra à ne plus cracher sur mon gaillard d'arrière.

—Juste ciel! pensai-je, et voilà le crime qui a fait condamner cet infortuné à cette affreuse torture! Et celui qui a prononcé cette sentence inique, est ce moraliste qui me disait hier qu'il ne souffrirait sur son bord ni propos injurieux, ni juremens, et qui vient d'en proférer en dix minutes plus que je n'en ai jamais entendu pendant dix mois.

Le capitaine ne m'avait pas encore aperçu, il était trop occupé à jouir de son divertissement. Je m'approchai de lui quand on eut détaché le malheureux du caillebotis, et je portai la main à mon chapeau.

— Ah, c'est vous! vous voilà donc! s'écria-t-

il. — Piper, faites assembler tout l'équipage sur le gaillard d'arrière.

Pendant la lecture de mon brevet, chacun ôta son chapeau par respect pour le roi, de l'autorité de laquelle il était émané. Je fus ensuite dûment installé comme second lieutenant du brick; après quoi le capitaine, sans m'adresser un seul mot, sans même me regarder, ordonna qu'on mît son canot en mer pour le conduire à terre. Il ne me présenta pas à ses officiers, comme la simple politesse l'aurait exigé; mais le premier lieutenant répara cette omission, et m'ayant invité à le suivre dans sa cabine, il me présenta à mes nouveaux compagnons. Nous laissâmes le tigre se promener sur son gaillard d'arrière.

Le premier lieutenant était un homme de moyenne taille, maigre et paraissant d'une quarantaine d'années. Il n'avait qu'un œil, et cet œil avait aussi sa singularité, mais dans un genre tout différent de celui du capitaine. Il annonçait une bonne humeur mêlée de quelque malice, et quand il clignait, cet œil était parlant. Le premier lieutenant se mit à sourire quand je lui appris que le capitaine m'avait dit qu'après la lecture de mon brevet, j'aurais quelques jours à ma disposition.

— Vous ferez bien d'aller le lui rappeler, me répondit-il, mais vous trouverez en lui un homme fort étrange.

J'allai trouver le capitaine, et je lui demandai si je pouvais me rendre à terre.

— A terre! s'écria-t-il, et qui diable fera votre service à bord, si vous allez à terre? Non, monsieur. Damnation! vous avez été assez longtemps à terre. — Le service va à tous les diables, on donne des brevets de lieutenant à un tas de morveux qui devraient encore porter un tablier à bavette. Non, monsieur, vous resterez à bord, ou je vous casserai comme une coquille d'œuf, de par le diable, avant que cette belle épaulette ait perdu son lustre. Chacun fait son devoir ici, monsieur, et par le Dieu vivant, il faudra que vous fassiez le vôtre.

J'étais presque préparé à ce refus, mais les termes dans lesquels il était conçu avaient encore de quoi m'étonner. Je lui représentai qu'il m'avait promis la veille de m'accorder cette permission, et que, comptant sur cette promesse, je n'avais rien apporté à bord.

— Je vous l'ai promis, dites-vous? cela est possible. Je suis au fait des tours infernaux que vous nous jouez, vous autres jeunes freluquets. Quand

vous êtes à terre, du diable si l'on peut vous attraper, vous ne seriez pas venu de trois jours, si je n'avais sucré la pillule ; mais à présent que je vous tiens, je vous garderai, ou que le diable m'emporte !

Je lui réitérai ma demande, et j'allais lui expliquer que je ne pouvais m'embarquer sans linge et sans habits, mais il m'interrompit en s'écriant :

— Je vous verrai pendu avant de vous le permettre, monsieur, et faites bien attention que je ne souffre jamais qu'on me réplique.

En ce moment, l'officier que je venais de remplacer, monta sur le pont, porta la main à son chapeau en s'approchant du capitaine, et lui demanda respectueusement s'il pouvait quitter le brick.

— Oui, monsieur, et allez au diable, si bon vous semble. Vous n'êtes pas bon pour porter de la charogne à un ours ; vous ne valez pas le sel que vous mangez. Faites votre paquet et décampez bien vite, sans quoi j'accélérerai votre départ. En parlant ainsi il leva la jambe, comme s'il eût voulu lui donner un coup de pied.

L'officier, qui paraissait un jeune homme doux et honnête, se retira sans lui répondre, et

je restai confondu. Outré d'indignation, et bien déterminé à ne pas me laisser traiter de la même manière, je me rapprochai du capitaine, et je lui demandai encore une fois la permission d'aller à terre.

— Vous avez déjà eu ma réponse, monsieur.

— Oui, monsieur, et en termes que je n'avais jamais entendus sur le gaillard d'arrière d'un navire de Sa Majesté. Je suis venu sur votre bord comme officier et comme homme d'honneur, et j'entends être traité comme tel.

— Une mutinerie, de par Dieu! — Tout fier de son brevet, dont l'encre n'a pas encore eu le temps de sécher!

— Comme il vous plaira, monsieur. Je vais écrire à l'amiral du port pour lui expliquer les circonstances dans lesquelles je me trouve, et lui demander un congé; et je vous prierai de lui envoyer ma lettre.

— Je veux être damné si je la lui envoie.

— En ce cas, monsieur, je prends à témoin vos officiers et tout l'équipage, que vous me faites ce refus, et je lui enverrai ma lettre directement.

Cette menace parut l'étourdir; il murmura quelques mots que je ne pus entendre, et des-

cendant rapidement par l'écoutille, il se retira dans sa cabine.

Le premier lieutenant s'approcha de moi et me félicita de ma victoire. — Vous avez muselé l'ours, me dit-il, il ne sait quel parti prendre. Il y a long-temps que je désirais un coadjuteur tel que vous. Wilson, que vous remplacez, est le meilleur jeune homme qui ait jamais existé, mais quoique brave comme un lion en face de l'ennemi, il s'était laissé intimider par ce diable incarné.

Notre conversation fut interrompue par un message du capitaine, qui me faisait dire qu'il désirait me parler dans sa cabine. Je m'y rendis sur-le-champ, et il me reçut avec ce sourire de bonté que j'avais vu sur ses lèvres dans les premiers momens de notre connaissance.

— Monsieur Mildmay, me dit-il, j'affecte toujours un peu de sévérité avec mes officiers quand ils arrivent sur mon bord (et quand ils le quittent aussi, pensai-je), non-seulement pour leur prouver que je suis et que je veux être le capitaine de mon vaisseau, mais aussi pour donner un exemple aux hommes de l'équipage, qui, en voyant à quoi les officiers sont obligés de se soumettre, en deviennent plus disposés à

l'obéissance et à la subordination. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, mon étude constante est d'aller au-devant de tout ce qui peut être agréable à mes officiers, et par conséquent, je vous permets d'aller à terre, et je vous donne vingt-quatre heures pour prendre tous vos arrangemens avant que nous mettions à la voile.

Je m'inclinai, et je le quittai sans faire aucune réponse à sa harangue, car il m'inspirait un si profond mépris, que j'aurais craint de me compromettre en lui répondant.

Le capitaine quitta le brick quelques instans après, en disant au premier lieutenant qu'il m'avait permis d'aller à terre. Je pus alors faire connaissance avec mes compagnons de misère, et quand on souffre les mêmes maux, on est bientôt amis. Ma résistance à la brutalité du capitaine les avait enchantés, et ils me dirent tous que c'était un tyran détestable à qui l'on n'aurait jamais dû confier que le commandement d'un bâtiment transportant des déportés à leur destination. Les histoires qu'ils me racontèrent de lui étaient presque incroyables. Aucun officier n'avait pu servir plus de trois mois sous ses ordres, et tous employaient le crédit qu'ils pouvaient avoir pour obtenir de changer de navire,

Sans l'idée, malheureusement trop bien fondée, qu'un officier qui traduit son capitaine devant une cour martiale, n'obtient jamais d'avancement, il aurait été puni depuis long-temps comme il le méritait.

En rapportant ce qui se passa à bord de ce navire pendant le temps que j'y restai, je dois, par justice pour les capitaines et les commandans de la marine de Sa Majesté, faire observer que ce cas était unique dans son espèce, et qu'on n'aurait pas trouvé parmi eux un pendant du capitaine G***. Le premier lieutenant me dit que j'avais agi très-judicieusement en résistant dès le premier instant à son autorité arbitraire; qu'il était tyran, fanfaron et lâche, et qu'il prendrait garde désormais à la manière dont il agirait envers moi. — Mais tenez-vous sur vos gardes, ajouta-t-il, car il ne vous pardonnera jamais, et mieux il vous traitera, plus vous devrez vous en méfier. Il cherchera à vous inspirer une pleine sécurité, et, si vous faites le moindre faux pas, il vous traduira devant une cour martiale. Vous ferez bien d'aller à terre sur-le-champ, d'y terminer toutes vos affaires, et d'être de retour à bord avant l'expiration des vingt-quatre heures qu'il vous a données. Je garantis qu'il a regardé

à sa montre quand vous l'avez quitté. Ce n'est que votre menace de vous adresser à l'amiral du port, qui vous a obtenu cette permission ; vous ne lui en devez aucune reconnaissance ; il vous aurait gardé à bord s'il l'avait osé. Je n'ai pas quitté une seule fois ce navire depuis deux mois que je suis à bord, et pas un seul jour ne s'est passé sans quelque scène semblable à celle dont vous avez été témoin aujourd'hui. Et cependant, tout en détestant sa cruauté, je dois dire que c'est le menteur le plus amusant que j'aie jamais connu, et il m'a fait rire plus d'une fois. Il a une veine d'esprit et de gaîté qui ne le quitte jamais, et si nous ne pouvons nous en délivrer, il faut du moins tâcher de nous en amuser.

Je me rendis à terre ; je fis tous mes paquets ; j'achetai ce qui pouvait m'être nécessaire, et j'étais de retour à bord le lendemain avant huit heures du matin.

CHAPITRE III.

Le capitaine était déjà sur le pont quand j'arrivai. Dès qu'il m'aperçut, il me fit signe de m'approcher de lui, et il s'écria en souriant de l'air le plus aimable : — Fort bien, M. Mild-

may ! voilà ce que j'aime. N'outrepassez jamais votre permission de cinq minutes. A présent que je sais que je puis me fier à vous, je vous permettrai d'aller à terre aussi tôt et aussi souvent que vous le désirerez.

Le cuisinier avait préparé le second déjeûner des officiers. Il consistait en bifsteak et en rognons grillés avec une sauce aux ognons. Le fumet en sortait par l'écoutille et se répandait sur le pont. Le capitaine pencha la tête sur la balustrade, huma l'odeur et s'écria : — Oh, oh, messieurs ! il paraît qu'on vous prépare quelque chose qui sent diablement bon.

Le premier lieutenant comprit ce que cela voulait dire, et il lui demanda s'il voulait faire l'honneur à ses officiers d'en venir prendre sa part.

— Sur mon ame, et pourquoi non ? Je me sens en appétit justement.

Et à ces mots, il descendit rapidement par l'écoutille, comme s'il eût craint que les meilleurs morceaux ne disparussent avant qu'il fût arrivé. Nous le suivîmes, et dès qu'il fut assis, il nous dit :

— J'espère, messieurs, que ce ne sera pas la dernière fois que je me trouverai dans la cabine

de mes officiers, et je vous prie tous de regarder la mienne comme la vôtre. Rien ne me fait tant de plaisir que de voir mes officiers heureux et contens. Quoi de plus agréable qu'un vaisseau où règne une harmonie parfaite ; où, depuis le mousse jusqu'au maître de manœuvre, tout l'équipage irait en enfer pour ses officiers ? C'est ce que j'appelle vivre en bons camarades. Il faut avoir de l'indulgence les uns pour les autres. Quand le moment de nous séparer arrivera, nous en serons fâchés. Quant à moi, quelque attaché que je sois à mon brick, je crains d'être obligé de vous quitter bientôt. Le duc de N*** et lord Georges *** ont fait une verte semonce au premier lord de l'Amirauté pour ne pas m'avoir envoyé plus tôt ma promotion ; elle est en route.

Le premier lieutenant cligna son œil unique, et le capitaine s'en aperçut, mais il n'en laissa rien paraître.

— Ce bifsteak est excellent, — un peu de sauce, s'il vous plaît. — Il faudra que nous fassions une petite partie ensemble ; mais il faut attendre que nous soyons en pleine mer, parce qu'alors nous aurons moins de besogne. — A propos de bifsteak, quand j'étais en Egypte,

nous avions coutume de le faire griller sur les rochers. — Il ne fallait pas de feu, — le thermomètre à 200 degrés, — chaud comme l'enfer. J'ai vu quatre mille hommes faisant cuire en même temps pour toute l'armée vingt à trente mille livres de bifsteak, — vers midi, s'entend, — sans une étincelle de feu. Quelques soldats qui avaient été souffleurs de bouteilles à Leith, juraient qu'ils n'avaient jamais eu si chaud. Mais cela ne dura pas long-temps, comme vous devez le supposer, car, Dieu me damne ! ils eurent presque tous les yeux grillés. Il y eut un régiment dans lequel l'ophtalmie fit de tels ravages, qu'il n'y eut qu'un caporal qui conserva la vue. Vous pouvez ouvrir de grands yeux, messieurs, c'est la pure vérité. Eh bien, ce caporal eut alors une belle besogne, car il était obligé de conduire tout le régiment. Il marchait à la tête ; deux hommes le suivaient, chacun d'eux tenant un pan de son habit, ces deux-ci étaient tenus de la même manière par quatre autres, et ainsi de suite toujours en doublant. C'était comme la queue d'un paon étalée.

— Dont le caporal était le croupion, dit le docteur.

Le capitaine prit un air grave.

— Vous avez dû avoir bien chaud dans ce pays? continua le docteur.

— Chaud! je vous dirai, docteur, que, lorsque vous irez en certain lieu où vous avez envoyé plus d'un de vos patiens, et où par conséquent vous ne pouvez manquer d'aller vous-même, j'espère pour vous et pour votre profession en général, que vous ne le trouverez pas tout-à-fait si chaud que nous trouvâmes ce pays. Que penserez-vous, quand je vous dirai que dix-neuf de mes hommes furent tués un jour par les sentinelles des ennemis parce que les rayons concentrés du soleil tombant sur leurs mousquets, mirent le feu à la poudre. C'était au siége de Saint-Jean-d'Acre. Je commandais une batterie de mortiers, et mes bombes faisaient un ravage infernal parmi les Français. Mais savez-vous le tour diabolique que les coquins me jouèrent? Ils habituèrent des chiens à guetter les bombes quand elles tombaient, et à en arracher la mêche à belles dents. Ils sauvèrent ainsi des centaines de soldats, et ne perdirent qu'une demi-douzaine de chiens. C'est la vérité, de par Dieu! — Vous pouvez le demander à sir Sidney Smith; il vous le dira, et bien d'autres choses encore.

La volubilité de sa langue ne pouvait être égalée que par la rapidité de ses inventions, et par l'activité de ses mâchoires; car pendant ce monodrame amusant, il n'avait pas perdu un coup de dent, et comme il était notre capitaine aussi bien que notre hôte, il prit certainement la part du lion.

— Maintenant, Soundings, dit-il en s'adressant familièrement au master, qui n'était sur le brick que depuis une quinzaine de jours, voyons ce que vous avez dans vos tonneaux. Il est bon que vous sachiez que je suis un buveur d'eau, et quand elle est bonne, je bois rarement autre chose. Il se versa un verre d'eau, l'approcha de son nez et s'écria : — Pouah ! elle pue comme l'enfer. Vos tonneaux sont-ils bien bouchés, Soundings ? j'ai entendu les chats miauler dans la cale. Mais, de par Dieu ! cette eau ne peut passer toute seule, elle n'est pas potable. Il jeta la moitié de l'eau contenue dans son verre, — et qui, par parenthèse, était excellente, — la remplaça par une même quantité de rum, et l'avala d'un seul trait.

— A propos, M. Skysail, dit-il au premier lieutenant, pendant que j'y pense, je vous dirai que je ne veux pas garder de chats à bord — à

l'exception de ceux que la dépravation de la nature humaine force le maître de manœuvres à employer; — ainsi faites-les jeter tous à la mer.

Il se leva, prit son chapeau, et se mit en marche pour remonter sur le pont. Il s'arrêta tout à coup : — M. Skysail, s'écria-t-il, toutes réflexions faites, vous ne ferez pas jeter les chats à la mer; car les matelots ont une superstition infernale à ce sujet. Faites-les mettre vivans dans un sac à pain, et envoyez-les à terre sur la barque de la vivandière.

Me souvenant que ce jour était celui qui avait été fixé pour le dîner que je devais au Georges à mes anciens amis, et me rappelant aussi que le capitaine m'avait dit qu'il me permettrait d'aller à terre aussi tôt et aussi souvent que je le désirerais, j'allai lui en demander la permission, et je lui dis en même temps quels étaient mes motifs pour lui faire cette demande.

— Sur mon honneur, monsieur, s'écria-t-il, appuyant ses mains sur ses côtés, et me regardant en face, il faut que vous ayez fait une ample provision d'assurance ! A peine êtes-vous de retour à bord, et vous me demandez encore à aller à terre! Et tandis que vous savez combien le vice me fait horreur, vous avez l'impudence

de me dire que c'est pour célébrer votre promotion avec vos amis, c'est-à-dire pour vous soûler comme une brute, et les réduire au même état que vous ! Non, monsieur, vous n'irez pas à terre, et je suis bien aise de vous apprendre que, comme capitaine de ce vaisseau, et tant que j'aurai l'honneur de le commander, je serai *magister morum.*

— C'est précisément où j'allais en venir, monsieur, quand vous m'avez interrompu. Sachant combien il est difficile de maintenir dans l'ordre une compagnie composée de jeunes gens, à moins qu'ils ne soient retenus par la présence d'un homme respectable qui puisse leur servir de modèle, j'allais vous demander si vous ne daigneriez pas nous accorder l'honneur de votre compagnie. Je crois que rien ne serait plus propre à nous retenir tous dans les bornes d'une honnête gaîté.

— Vous parlez maintenant comme un enfant que j'aurais élevé moi-même, mon jeune ami. Je ne vous supposais pas tant de bon sens. Je ne suis pas ennemi d'une gaîté innocente : l'homme est homme après tout : ne lui donnez que ce qui est nécessaire à la vie, et ce n'est plus qu'un chien. Une petite fête, en pareille occasion, me

paraît non-seulement permise, mais louable. C'est toujours avec de bon vin qu'il faut boire à la santé d'un bon roi comme le nôtre, Dieu nous le conserve ! et d'après les motifs que vous alléguez, j'accepte votre invitation. — Mais souvenez-vous-en bien — point d'excès de boisson ; — le plus grand décorum. — Je vous promets de faire de mon mieux pour tenir en bride les jeunes étourdis, s'il s'y en trouve, et pour ajouter à la gaîté honnête de la réunion.

Je le remerciai de sa condescendance. Il donna quelques ordres à son premier lieutenant ; le chargea de faire mettre son canot en mer, et m'y offrit une place.

C'était une marque de faveur qu'il n'avait jamais accordée à aucun de ses officiers ; aussi tout l'équipage monta-t-il spontanément sur le pont, pour être témoin de ce spectacle. Le premier lieutenant cligna l'œil en me regardant, ce que j'interprétai par ces mots : cela est trop beau pour durer long-temps. Quoi qu'il en soit, nous partîmes, et comme la marée sortait du port, nous passâmes près de la bouée de la Boyne.

— Ah ! dit-il, j'ai de bonnes raisons pour ne pas oublier ce vieux bâtiment ; j'étais à bord

quand il sauta. J'étais le midshipman chargé des signaux, et je faisais le signal de détresse au moment de l'explosion. Damnation ! je fus enlevé si haut, que je crus que je ne retomberais jamais.

— Vraiment, monsieur ! je croyais qu'il n'y avait personne à bord.

— Personne à bord ! quel âne peut vous avoir dit cela?

— Un capitaine sous qui j'ai servi en Amérique.

— Eh bien! faites-lui mes complimens quand vous le verrez, et dites-lui de ne plus vous faire de pareils contes. Personne à bord ! Dieu me damne, monsieur, la poupe était comme un parc à moutons. Ils me criaient tous de me presser de faire le signal ; je leur répondis qu'ils pouvaient aller au diable, et au même instant, nous sautâmes. On me ramassa sans connaissance quelque part dans la baie de Stokes, à ce qu'on me dit, et l'on me porta à l'hôpital Haslar, où je restai trois mois abandonné des médecins, et pendant tout ce temps, je ne prononçai pas un seul mot. Je finis pourtant par guérir, et la première chose que je fis fut d'aller voir mon

ancien vaisseau, car je plonge mieux qu'un canard, et je visitai toutes les parties du navire.

— Et qu'y vîtes-vous, monsieur?

— Une foule de squelettes, et des merlans qui nageaient entre leurs côtes. Cependant j'en rapportai mon vieux quart de cercle que j'étais à arranger quand l'alarme fut donnée. Il était encore sur la table, à l'endroit où je l'avais laissé. — Je n'oublierai jamais la bordée de babord que nous lâchâmes à la vieille *Reine Charlotte*. Il n'y eut pas un boulet qui ne portât, et nous lui tuâmes plus de cent hommes.

— J'avais entendu dire qu'elle n'avait perdu que deux hommes en cette occasion.

— Qui vous a dit cela? Est-ce encore votre ancien capitaine?

— Oui, monsieur, il était midshipman à bord de la *Reine Charlotte*.

— Qu'il aille au diable! il ne sait ce qu'il dit. J'ai vu de mes propres yeux charger trois canots d'autant de corps morts qu'ils en pouvaient contenir.

Le canot touchait à terre en ce moment, et ce menteur accompli eut temps de reprendre haleine. Dans le fait, je craignais qu'il n'épuisât sa provision de mensonges avant le dîner, et qu'il

ne lui en restât plus pour le dessert. Quand nous fûmes débarqués, il prit le chemin de son auberge ordinaire, l'Etoile et la Jarretière, et je le quittai pour me rendre au Georges. Avant de nous séparer, je le priai de ne pas oublier que le dîner était pour six heures.

— Ne craignez rien, me répondit-il, je suis toujours exact et ponctuel.

Mes amis étaient arrivés avant lui, et j'eus le temps de leur faire le portrait du convive que je leur avais donné. Je leur dis que mon dessein était de l'enivrer, et ils me promirent avec grand plaisir de m'aider à l'exécuter. Quand il arriva, il fut reçu avec toutes les marques du respect le plus flatteur, et je lui présentai successivement tous mes amis, comme s'il eût été un monarque et qu'il eût tenu son lever. On se mit à table, et il montra l'humeur la plus joviale. Chacun lui demanda tour à tour l'honneur de boire un verre de vin avec lui, et il ne refusa personne.

— Voilà d'excellent saumon, dit le capitaine. Mais à propos, quelqu'un de vous a-t-il jamais entendu parler du saumon salé d'Ecosse?

Nous lui répondîmes tous affirmativement.

— Vous n'y êtes pas, s'écria-t-il; damnation! je ne veux pas parler du saumon éventré et en-

suite salé. J'entends des saumons salés vivans, nageant dans des réservoirs, vifs comme des anguilles, et affamés comme des rats.

Chacun de nous exprima sa surprise, et déclara que c'était la première fois qu'il en entendait parler.

— Je le crois aisément, dit-il, car c'est une invention encore toute nouvelle. On en est redevable à un de mes amis intimes, le docteur Mac. . . Mac. . . , je ne puis jamais me rappeler ces diables de noms écossais qu'on ne peut prononcer sans se démonter la mâchoire. C'est un grand chimiste, un grand géologue, un savant en un mot. Il a saisi la nature d'une main vigoureuse, et il l'a mise la quille en dessus, comme nous disons. J'ai une forte idée qu'il s'est vendu au diable. N'importe ! que fit-il ? Il prit des saumons, les mit dans un réservoir, y jeta quelques livres de sel, et en augmenta la dose chaque jour, jusqu'à ce que l'eau devînt une saumure. Il y ajouta ensuite du poivre en grains à plusieurs reprises, seulement une demi-douzaine de livres à la fois, et enfin il y versa peu à peu quelques tonneaux de vinaigre. Dans l'origine, tout cela ne plaisait pas beaucoup aux saumons, mais l'habitude fait tout, et quand il

me montra son réservoir, ils y nageaient gaîment, et mangeaient de bon appétit des grains de poivre, ainsi que des oignons et du fenouil coupés en petits morceaux. J'en croyais à peine mes yeux, mais mon ami, pour me convaincre, prit un saumon dans un petit filet, le coupa et me le fit goûter. Jamais je n'avais mangé de pareil saumon. Cela vaut réellement la peine de faire le voyage d'Ecosse, et si quelqu'un de vous veut y aller, je lui donnerai une lettre pour le docteur. Je vous réponds que si vous en goûtez une fois, vous ne voudrez plus en manger d'autre.

Nous convînmes tous que rien n'était plus vraisemblable.

Pendant ce temps, les bouchons de Champagne partaient comme les bombes de la batterie du capitaine devant Saint-Jean-d'Acre, et je voyais avec plaisir qu'il ne se ménageait pas. Voulant en tirer encore quelques histoires avant qu'il fût ivre, je fis tomber la conversation sur l'Egypte en priant un de mes amis de démolir une pyramide de gâteaux qui était devant lui, et d'en envoyer au capitaine.

C'en fut assez ; dès l'instant que l'Egypte fut sur le tapis, il commença un feu roulant de

mensonges, et plus nous applaudissions, plus ils augmentaient de calibre. Il aurait fallu que nous eussions un sténographe, car la mémoire humaine ne saurait suffire pour ce Munchausen moderne. — A propos de l'eau du Nil, dit-il, je me souviens que lorsque j'étais premier lieutenant du *Bellerophon*, j'entrai à Minorque n'ayant que six tonnes d'eau, et en quatre heures de temps, j'en eus trois cent cinquante, rangées à bord. Il est vrai que je fis travailler tout le monde. L'amiral lui-même était dans l'eau jusqu'au cou tout comme les autres. — Allons, amiral, courage! lui disais-je. Eh bien, nous mîmes à la voile le lendemain, et nous eûmes un ouragan tel que je n'en ai jamais vu. Tous nos mâts furent brisés en un instant, et une de nos embarcations fut enlevée si haut par le vent, que nous la perdîmes de vue avant qu'elle retombât. Mais tout cela n'était rien auprès de ce qui arriva à *l'Hirondelle*, sloop qui voguait de conserve avec nous. Pendant qu'elle voulait virer vent arrière, par Jupiter! le vent l'emporta à deux milles dans les terres avec ses canons et tout l'équipage; et le bâton de foc entrant par une fenêtre de l'église, alla percer la joue d'un portrait de la vierge Marie. Les habitans du pays

dirent que les chiens d'hérétiques l'avaient fait exprès, ils s'ameutèrent, et le capitaine n'eut que le temps d'armer ses gens et de gagner le rivage, où ils se jetèrent à la mer, et nous rejoignirent au bout de trois heures, à l'exception d'un mousse qui se noya. Pendant ce temps, les stupides habitans du pays mirent le feu au sloop, sans songer qu'il s'y trouvait de la poudre. Les prêtres se mirent à chanter des hymnes et des cantiques, pour purifier l'église; mais ce fut du temps perdu : le feu gagna la sainte-barbe, et en un instant, l'église, les portraits, les prêtres, les habitans, tout fut au diable.

Le vin commençait alors à produire son effet, et il nous débita force diatribes dégoûtantes contre la religion et ses ministres, disant que tous les prêtres étaient des imposteurs, quelle que fût leur religion. — Et pourtant, ajouta-t-il, c'est à la religion que j'ai dû ma promotion au grade de commandant. Oui, Dieu me damne! je remarquai que notre vieil amiral était un chanteur de psaumes. — Oui dà, mon vieux, pensai-je, eh bien, je vous en donnerai. Je me fis faire, par le maître de manœuvres, un petit coussin que je portais partout avec moi, pour ne pas user mes pantalons, et ne pas me faire

mal aux genoux, et je m'agenouillais et priais à chaque instant, sur le gaillard d'arrière, sur le premier et le second pont, partout où l'on pouvait me voir. Je prêchais l'équipage toute la journée, et je l'empêchais de dormir pendant la nuit, en chantant des psaumes. Je soupirais quand j'entendais jurer. Cette farce réussit, l'amiral y fut trompé; il regarda comme le meilleur chrétien de la flotte celui qui en était le plus grand athée, et il me nomma commandant. Dès que j'eus ma nomination, je n'ai pas besoin de vous dire que je jetai à la mer le coussin et la Bible.

Je ne sais combien de temps il aurait parlé sur ce ton, mais sa langue devenait épaisse, il ne prononçait qu'avec difficulté, et des hoquets fréquens coupaient toutes ses phrases. Tout à coup il se tourna vers moi :

— Frank, me dit-il, vous êtes un brave garçon, et mon meilleur ami. — Quant à ce cyclope, — vous savez qui je veux dire, — ce Polyphême dont l'œil cligne toujours, — damnation! — la première fois qu'il s'enivrera, je le traduirai devant un conseil de guerre, et je le ferai pendre à la grande vergue. — Je veux être damné si je ne le fais pas; — et alors,

Frank, vous serez mon premier lieutenant, — le *custos* de mes *rot-uborum*. — Oui ! ce fils de...

Il continua à parler, mais sans suite, tantôt s'apostrophant lui-même, tantôt ne produisant que des sons inintelligibles. Enfin il me prit pour son premier lieutenant, et me dit à l'oreille : — Attendez seulement, Skipsail, je lui apprendrai, damnation ! à écrire à l'amiral du port pour....

Il ne put en dire davantage, et tomba de sa chaise. Comme j'avais prévu que les choses en viendraient là, j'avais fait préparer un lit, et je l'y fis transporter par deux garçons, qui remplirent auprès de lui les fonctions de valets de chambre, sans qu'il s'en aperçût. Nous restâmes encore une couple d'heures à causer gaîment, et nous nous séparâmes sans qu'aucun de nous montrât le moindre symptôme d'ivresse.

Le lendemain matin, j'entrai dans sa chambre. Il fronça le sourcil en me voyant, supposant que j'allais lui parler de l'exemple de sobriété qu'il nous avait donné la veille, mais je me bornai à lui demander comment il se trouvait, et à lui exprimer mon regret que notre réunion eût été troublée d'une manière si malheureuse.

— Que voulez-vous dire, monsieur? voulez-vous me donner à entendre que je me suis enivré?

— J'en suis bien loin, monsieur; mais savez-vous que tandis que vous aviez la bonté de nous raconter tant d'anecdotes amusantes, vous avez été attaqué tout à coup d'un accès d'épilepsie? — Y êtes-vous sujet?

— Hélas, oui, mon cher ami! j'ai eu de ces attaques dès mon enfance, mais il y a si long-temps que je n'en ai éprouvé, que j'espérais être guéri. Ces maudites attaques m'ont obligé quatre fois à demander un congé, et ce fut toujours à des époques où ma promotion était certaine, si j'avais pu rester à bord.

— Croyez-vous pouvoir vous lever, monsieur? voulez-vous que j'aille chercher le docteur?

Le docteur était un jeune Gallois plein d'esprit, qui, toutes les fois que le capitaine était en train de faire ses mensonges, ne manquait jamais d'ajouter un mot ou deux qui faisaient rire aux dépens du menteur, et il le faisait d'un ton si grave qu'on aurait cru qu'il parlait sérieusement. Aussi était-il devenu la bête noire du capitaine.

— Le docteur ! s'écria-t-il ; non, non. Je me trouve fort bien à présent. D'ailleurs le docteur n'est qu'un ignorant ; damnation ! un jeune présomptueux à qui je ne confierais pas un chien à guérir.

Nous retournâmes à bord, et la première chose qu'il fit en y arrivant fut de faire donner quatre douzaines de coups du chat à neuf queues à deux pauvres matelots qui s'étaient enivrés la nuit précédente.

Enfin nous reçûmes l'ordre de mettre à la voile, et quand nous fûmes en pleine mer, sa tyrannie et sa cruauté ne connurent plus de bornes. Il vomissait les injures les plus grossières tant contre les officiers que contre les hommes de l'équipage. Toute ma surprise était que ceux-ci ne le jetassent pas par dessus le bord, et je crois qu'ils l'auraient fait, s'ils n'eussent été retenus par leur respect et leur affection pour leurs officiers. Sa maxime était qu'il fallait tenir les marins occupés jour et nuit afin de ne pas leur laisser le temps de tramer des complots et de se mutiner. Aussi faisait-il appeler tout l'équipage sur le pont à chaque instant du jour, et il y avait toujours double quart pendant la nuit. Tout le monde était harassé, et

un esprit de mutinerie et de mécontentement régnait dans tout l'équipage.

Un jour, un de nos meilleurs matelots dit tout haut que depuis trois semaines que nous étions en mer, il n'avait eu que trois quarts pour se reposer. Le capitaine l'entendit. Trois quarts! s'écria-t-il; si je l'avais su, vous n'en auriez pas eu autant. Et il condamna le malheureux à recevoir ses quatre douzaines.

Quand il faisait infliger cette punition, ce qui arrivait presque tous les jours, il ne manquait jamais de parler de l'indulgence avec laquelle il traitait son équipage. De par le ciel! criait-il, il n'y a pas dans toute la marine un seul bâtiment de guerre dont l'équipage soit aussi heureux que vous l'êtes. Qu'avez-vous à faire? maintenir la propreté à bord du navire, et ensuite boire, manger et dormir. Mais rien ne peut contenter un tas de fainéans et d'infernaux coquins comme vous.

Il n'employait pas des termes plus choisis en parlant à ses officiers. Un jour le master lui ayant fait quelque observation, il lui répondit brusquement : — Mêlez-vous de vos affaires, et allez au diable!

— J'espère, monsieur, répondit le master,

avoir autant de chances que vous d'aller au ciel.

— Vous, aller au ciel ! que je vous y attrape, s'écria le capitaine, en levant un pied, et vous verrez comment je vous en chasserai.

Jamais il n'invitait un officier à dîner dans sa cabine, et il ne buvait du vin que lorsqu'il dînait avec nous, ce dont il faisait naître les occasions avec beaucoup d'adresse : mais il s'enivrait plus ou moins tous les soirs en buvant du rum qui faisait partie de l'approvisionnement du vaisseau, et qui par conséquent ne lui coûtait rien. Un soir le matelot qui lui servait de domestique vint dire au midshipman de quart que son maître était étendu ivre mort sur le plancher de sa chambre. Le midshipman m'en fit part, et je résolus de tirer parti de cette occasion. Je descendis dans la cabine du capitaine, et je pris avec moi le midshipman de quart, le master, le docteur, et deux hommes dont j'étais sûr. Nous mîmes le prétendu buveur d'eau dans son lit, et je pris par écrit la date de cet accès d'épilepsie, et les noms de ceux qui en avaient été témoins, pour y avoir recours au besoin.

Je crois qu'il se douta le lendemain de ce que j'avais fait, et je fus sur le point d'en être victime. Les vents alisés soufflaient avec beaucoup

de force, et le brick avait un roulis très-violent. Il ordonna de démarrer les boute-hors et de les mettre en place. C'était un acte de folie et presque un meurtre; mais en dépit des remontrances de tous ses officiers, il persista et les suites en furent terribles. Dès que les amarres furent détachées, un mât de hune de rechange tomba et tua un homme. C'était assez de malheur pour un jour, mais ce ne fut pas tout. Les boute-hors furent mis en place, et il ordonna de mettre des enfléchures aux haubans, ce qui, par le vent qu'il faisait, était encore plus dangereux que la première manœuvre, sans être plus nécessaire. On l'en avertit, mais ce fut encore inutilement, et un des hommes qui exécutaient cet ordre fut jeté par le vent dans la mer. Sachant qu'il ne savait pas nager, je me jetai à l'eau dans l'espoir de sauver cette malheureuse victime de la folie et de l'entêtement du capitaine. Je le saisis par son habit, et j'aurais réussi à le sauver si l'on fût venu à notre secours avec la célérité convenable. Mais quand le capitaine apprit que je m'étais jeté à la mer pour sauver cet infortuné, désirant sans doute se débarrasser de moi, il chercha tous les moyens possibles de retarder le départ d'une embarcation. Cepen-

dant, l'homme que je soutenais sur l'eau, était très-lourd, il ne savait s'aider en rien; il cherchait sans cesse à me saisir avec les mains, ce qui nous aurait fait périr tous deux; mes forces s'épuisaient; je sentais que j'allais couler à fond avec lui, et je fus obligé de le lâcher et de l'abandonner à son destin. Enfin un canot arriva à l'instant où je perdais tout espoir de me sauver moi-même.

J'attribuai le délai que le capitaine avait apporté à mettre un canot en mer, et le navire en panne, à la connaissance soit confuse, soit certaine, qu'il avait acquise, que je l'avais vu la veille dans son état d'abrutissement. Tous les officiers pensèrent comme moi, et ils crurent qu'après avoir perdu deux hommes par son ignorance et son obstination, il aurait volontiers commis un meurtre de propos délibéré pour se débarrasser des craintes que je lui inspirais. Je pris alors la ferme résolution de le traduire devant une cour martiale dès que nous serions arrivés près de l'amiral, quand même cette démarche devrait me fermer la porte à toute promotion; car je pensai que je rendrais service à mon pays en faisant congédier un pareil monstre.

Sa conduite continua à être aussi cruelle que tyrannique pendant tout le voyage. Il mit plusieurs de ses officiers aux arrêts, et malgré la chaleur de leurs cabines dans ce climat, il ne leur permit pas d'en sortir. L'un d'eux perdit la raison par suite de ce traitement barbare. Nous arrivâmes à la Barbade, nous doublâmes la pointe de Needham, et nous entrâmes dans la baie de Carlisle. Mais, à notre grande mortification, l'amiral n'y était pas, et comme il ne s'y trouvait aucun vaisseau de guerre, notre capitaine devint l'officier commandant du port. Il fut alors d'une amabilité remarquable; il eut pour moi des attentions particulières; il nous dit qu'il espérait que nous nous amuserions à terre; que l'amiral n'étant pas arrivé, nous l'attendrions; qu'il allait s'établir à terre, et qu'il ne reviendrait à bord que lorsque nous aurions salué son pavillon.

Ni le premier lieutenant ni moi nous ne crûmes un seul mot de tout cela. Dans le fait nous agissions toujours dans la supposition qu'il ferait tout le contraire de ce qu'il disait; et bien nous en prit en cette occasion. Quand nous eûmes jeté l'ancre, le capitaine se rendit à terre. Il revint au bout d'une heure, nous dit qu'on n'at-

tendait l'amiral que le mois prochain ; qu'il allait établir son quartier-général à terre, et qu'il ne reviendrait à bord qu'après le retour de l'amiral. Il nous quitta ensuite, et fit mettre dans son canot une grande caisse, un porte-manteau, et un sac plein de linge sale, qui avait réellement besoin d'une bonne lessive.

Plusieurs officiers crurent, malheureusement pour eux, que nous allions rester quelque temps dans le port, et suivirent l'exemple du capitaine en envoyant leur linge à terre pour le faire blanchir. Skysail n'en voulut rien faire, et je suivis son exemple. — Comptez bien qu'il se mitonne quelque chose, me dit-il en clignant l'œil. J'ai envoyé une chemise à terre ; quand elle reviendra, j'en enverrai une autre, et par ce moyen je ne risque que d'en perdre une.

A dix heures du soir le capitaine revint à bord, rapportant sa caisse, son porte-manteau et son linge sale. Il fit monter tout l'équipage sur le pont, leva l'ancre à l'instant, et sortit de la baie de Carlisle. C'était un tour de sa façon. L'amiral, avant de partir, lui avait laissé des instructions, qui lui avaient été remises le matin, et s'il était retourné une seconde fois à terre, c'était dans la charitable intention de faire perdre leur linge

à ses officiers, et peut-être de les forcer à paraître aussi mal-propres qu'il l'était lui-même.

Nous arrivâmes à Nassau, dans la Nouvelle-Providence, sans aucun incident remarquable, quoique le capitaine continuât à rendre notre service aussi désagréable qu'auparavant. Ne prévoyant aucune occasion prochaine de le traduire devant une cour martiale, je résolus de quitter le brick, s'il était possible, et le hasard m'en procura le moyen. J'avais un jour obtenu la permission d'aller à terre. En arrivant, je voulus sauter sur le rivage, le pied me glissa, je tombai, et je me rompis un petit vaisseau dans la poitrine. Cet accident était peu de chose en lui-même, mais dans le climat il exigeait quelques précautions, et je peignis le mal comme beaucoup plus grand qu'il ne l'était. On voulait me reconduire à bord, mais je demandai à être transporté dans une auberge. Je fis venir le chirurgien du régiment qui était en garnison dans la ville, et je lui recommandai de présenter ma situation sous le jour le plus défavorable possible. Le capitaine vint me voir, j'eus soin d'avoir l'air de souffrir beaucoup, et il afficha une grande compassion, — compassion semblable à celle de l'inquisiteur, qui cherche à guérir sa victime pour

lui faire ensuite souffrir de nouveaux tourmens. Le temps où il devait mettre à la voile arriva, et le chirurgien déclara que je n'étais pas en état d'être transporté à bord. Déterminé à me retenir sur son bord, le capitaine retarda son départ, et j'allais alors si bien, que le chirurgien ne put s'empêcher de faire un rapport plus favorable de ma santé. Le capitaine m'envoya alors un message très-amical pour m'informer que, si je ne retournais pas sur-le-champ à bord, il m'enverrait une escorte pour m'y conduire. Il vint lui-même deux heures après, et me fit encore la même menace. Comme nous étions seuls, je lui dis très-clairement que s'il me reprenait sur son bord, il s'en trouverait mal, attendu que j'étais décidé à le traduire devant une cour martiale, dès que nous aurions rejoint l'amiral, comme ivrogne, blasphémateur, et comme ayant perdu deux hommes par sa faute. Je lui détaillai ensuite toutes les preuves que je pouvais fournir à l'appui de ces trois accusations.

— Je vois que vous avez encore la fièvre, mon cher ami, me dit-il, et quel que soit mon regret de vous perdre, il faut, par intérêt pour vous, que je consente à vous laisser ici. Il me signa un congé et un certificat de bonne conduite, et se

levant pour partir, il me présenta sa main, que je serrai cordialement dans l'espoir de ne le revoir jamais.

J'appris quelque temps après qu'il avait été traduit devant une cour martiale par M. Skysail, son premier lieutenant, et qu'il avait été ignominieusement destitué.

CHAPITRE IV.

Quand le brick leva l'ancre pour quitter le port, je me levai et quittai mon lit, et quand je le vis déployer ses voiles de perroquet, je pris mon chapeau et je sortis. Les officiers du régiment

qui était en garnison à Nassau, m'invitèrent à faire partie de leur table; le colonel eut la bonté de m'offrir un appartement aux casernes, et j'acceptai ces deux offres avec empressement. Je ne tardai pas à recouvrer mes forces, et je me livrai à tous les plaisirs qu'on peut se procurer dans cette ville.

Dans les îles de Bahama, comme dans toutes les autres îles des Indes-Orientales, il existe une classe de femmes qui sont nées de pères blancs et de mères mulâtres. Leur teint approche beaucoup de celui des Européennes. Ce sont pour la plupart de jolies brunettes, ayant de longs cheveux noirs, des yeux vifs, et souvent même une taille élégante. Elles sont trop fières du sang européen qui coule dans leurs veines, pour s'allier à un homme dont l'arbre généalogique offre la moindre teinte de noir, et il en résulte qu'elles ne trouvent guère à se marier, que lorsqu'elles sont assez riches pour déterminer quelque colon blanc à rechercher leur main. Elles préfèrent même une liaison illégitime avec le blanc qui est devenu l'objet de leur choix, à un mariage avec un homme de couleur, dont elles regardent la naissance comme inférieure. Mais dans tous les cas, il est très-rare qu'elles se permettent un acte

d'infidélité, et leur constance est à l'épreuve du temps et de l'absence. Elles sont généreuses jusqu'à la prodigalité, mais jalouses et irritables au point d'avoir recours au poison et au poignard.

Une jeune personne de cette classe me trouva assez à son gré pour se rendre à discrétion, et nous vivions dans cette sorte de commerce intime et familier, qui est regardé, dans les Indes-Occidentales, comme une chose toute simple, à laquelle personne ne trouve à redire. Je passai quelques mois de cette manière, mais malheureusement ma dulcinée trouva une rivale dans la fille d'un officier supérieur qui semblait m'honorer de quelque distinction. Ma vanité en fut flattée, je lui fis une cour assidue, et je passai une bonne partie des matinées et des soirées dans la compagnie de cette belle Américaine.

Le commérage règne dans les colonies tout aussi bien que dans la Grande-Bretagne. Ma jolie Carlotta fut bientôt instruite qu'elle avait une rivale, elle devint jalouse à outrance, et me reprocha de lui être infidèle. Je niai la vérité de l'accusation, et pour obtenir le rétablissement de la paix, je lui promis de ne plus voir la fille de l'officier. Je violai cette promesse, elle en fut

informée, et pendant une quinzaine de jours ma tranquillité domestique fut troublée par des scènes continuelles de pleurs, de colère et de reproches.

Un matin, une très-jeune esclave me fit signe de la suivre dans une partie retirée du jardin. J'avais rendu quelques petits services à cette pauvre créature. Tantôt je lui obtenais un jour de congé, tantôt je lui évitais une punition; quelquefois je lui faisais quelque petit présent. Elle en était reconnaissante, et elle s'était attachée à moi; elle vit que le ressentiment et la colère de sa maîtresse augmentaient de jour en jour, et prévoyant quel en serait le résultat, elle veillait à ma sûreté comme un petit ange gardien.

—Massa, me dit-elle, vous pas boire café ce matin. — Missy avoir mis dedans Obéah (1).

Dès qu'elle m'eut dit ces mots, elle s'enfuit à toutes jambes, et je rentrai dans la maison. Je trouvai Carlotta faisant les apprêts du déjeûner, et elle avait avec elle une grosse négresse qui semblait ne pas se soucier que je visse ce qu'elle faisait. Je m'assis d'un air indifférent en fredonnant un air. J'avais le dos tourné du côté

(1) Le mauvais esprit. — *Note du Trad.*

de Carlotta, et un miroir en face, de sorte que je pouvais surveiller tous ses mouvemens sans qu'elle s'en aperçût. Elle était debout près du feu, le café était près d'elle sur la table, et la vieille négresse était accroupie au coin de la cheminée, les yeux fixés sur les cendres. Carlotta semblait incertaine et elle pressait avec force sa main contre son front. Elle prit la cafetière pour m'en verser une tasse, et la remit sur la table. La vieille lui dit quelques mots dans sa langue, Carlotta frappa du pied avec impatience et versa le café. Elle plaça la tasse devant moi, mais sa main la tint encore quelques instans, et l'on aurait dit qu'elle voulait la retirer. La vieille murmura d'un ton grondeur quelques mots dans lesquels je distinguai le nom de la fille de l'officier. C'en fut assez. Les yeux de Carlotta étincelèrent, elle laissa la tasse devant moi, et alla s'asseoir près du feu, supposant que j'allais faire mon dernier repas.

— Carlotta! m'écriai-je d'une voix forte. Elle se tourna vers moi, et le sang se porta à son cou, à ses joues et à son front. Carlotta, répétai-je, j'ai fait un songe la nuit dernière, et savez-vous qui j'ai vu? Obéah! Il m'a dit de ne pas boire mon café ce matin, et de le faire boire à cette

vieille femme. A ces mots, la négresse se leva en tressaillant. — Approche, vieille sorcière, lui dis-je. Elle obéit en tremblant, car elle vit qu'elle ne pouvait m'échapper, et que son crime était découvert. Je pris un couteau sur la table, et la saisissant par le peu de laine grise qui lui restait sur la tête, j'ajoutai : — Il faut obéir à Obéah! C'est lui, ce n'est pas moi, qui l'ordonne. — Buvez ce café à l'instant même.

Le nom d'Obéah produisit un effet si terrible sur l'esprit de cette misérable, qu'elle parut le craindre plus que le couteau dont je la menaçais. Elle n'implora pas ma merci, car elle supposa que cela était inutile, après la connaissance que j'avais acquise de son crime, et que son heure était arrivée. Elle prit donc la tasse sans hésiter, et elle allait la vider quand je la lui fis tomber des mains. La tasse se brisa sur le plancher. Carlotta se jeta à mes pieds, et les baisa, le cœur en proie aux passions violentes qui s'y combattaient.

— Tuez-moi ! tuez-moi ! s'écria-t-elle, c'est moi qui ai tout fait. — Tuez-moi, et je mourrai heureuse à présent que vous êtes sauvé. — Tuez-moi !

— Carlotta, lui dis-je, qu'auriez-vous fait si vous aviez réussi à me donner la mort ?

— Je vais vous le montrer, répondit-elle en se levant et en ouvrant une armoire. Elle y prit une seconde tasse de café, la porta à sa bouche, et ses lèvres y touchaient, quand je la renversai comme la première.

— Ne faut-il pas que je meure? s'écria-t-elle; mon bonheur n'est-il pas perdu pour toujours?

— Je ne désire pas votre mort, Carlotta, quoique vous ayez voulu causer la mienne. Je vous ai été fidèle et je vous ai aimée jusqu'à ce moment.

— Ne me pardonnerez-vous pas avant que je meure? s'écria-t-elle ; car il faut que je meure, à présent que je sais que vous allez m'abandonner. A ces mots, elle se jeta avec violence sur le plancher; sa tête rencontra un fragment des tasses cassées qui lui coupa le front, lui ouvrit une petite veine à la tempe, et il en sortit tant de sang qu'elle perdit connaissance.

La vieille femme s'était enfuie ; et j'étais seul avec elle. Je la relevai et je la plaçai sur un siége. Je lui baignai le visage avec de l'eau fraîche ; j'étanchai son sang, je lui entourai le front d'un mouchoir bien serré, et je la couchai sur

un sofa. Elle commença alors à pouvoir respirer, et elle poussa des sanglots convulsifs. Je m'assis en face d'elle ; je contemplai ses joues pâles, et je me livrai à de tristes et sérieuses réflexions.

— Combien de leçons faudra-t-il que je reçoive avant de me réformer? pensai-je. — De combien peu s'en est-il fallu que je ne fusse envoyé tout à coup et sans y être préparé devant le tribunal suprême qui doit me juger un jour! Dans quelle situation me serais-je trouvé, si j'y eusse été appelé en ce moment ! Comparée à moi, cette pauvre fille est pure et innocente, car elle n'a pas eu les mêmes moyens d'instruction. N'est-ce pas uniquement pour satisfaire ma fatale vanité, que j'ai cherché à gagner son affection, et que j'ai formé avec elle une liaison que je puis rompre presque sans regret, et qui remplira peut-être d'amertume toute son existence? Que dois-je faire? Lui pardonner, comme j'espère obtenir moi-même mon pardon, car je suis plus coupable qu'elle.

Je vis qu'elle avait entièrement recouvré l'usage de ses sens. Le sang qu'elle avait perdu avait calmé la violence de ses transports, et je passai une heure près d'elle à chercher à tranquilliser

son esprit. Elle versa de nouvelles larmes, et cédant enfin à la fatigue résultant de l'agitation terrible qu'elle avait éprouvée, elle s'endormit, et je la quittai en laissant près d'elle la petite négresse.

Le lecteur qui connaît les Indes-Occidentales et la nature humaine, apprendra sans surprise que ma liaison avec Carlotta continua, après cet événement, tant que je restai à Nassau. Ses remords m'assuraient que je n'avais rien à craindre d'elle, et en discontinuant peu à peu mes visites à la jeune personne qui avait été la cause innocente de sa jalousie, je lui ôtai tout motif pour en concevoir à l'avenir.

Dans les îles de Bahama, le naturaliste trouverait de quoi satisfaire tous ses goûts, dans une immense quantité de plantes, d'oiseaux, de poissons, de coquillages et de minéraux. C'est sur une de ces îles que Colomb descendit pour la première fois en Amérique, quoiqu'on ne sache pas exactement sur laquelle ; mais il est à croire qu'il ne trouva pas cette contrée aussi agréable qu'elle me le parut, puisqu'il la quitta bientôt et découvrit ensuite Saint-Domingue. Tous mes lecteurs ne savent peut-être pas que la Nouvelle-Providence est l'île que le fameux

pirate Barbe-Noire avait choisie pour sa résidence. La citadelle qu'on voit sur la montagne qui commande la ville de Nassau, a été construite sur l'emplacement qu'occupait la forteresse qui contenait les trésors de ce célèbre flibustier.

L'éducation que j'avais reçue et qui me plaçait au-dessus du niveau ordinaire de la société dans les colonies, me porta à chercher un ami dont l'esprit fût également cultivé, et je le trouvai dans Charles ***, jeune homme qui était lieutenant dans le régiment en garnison à Nassau. Nous devînmes presque inséparables. Nous passions nos matinées à lire les auteurs classiques ; nous faisions des armes, nous jouions au billard, mais jamais pour de l'argent. Quand la chaleur du jour était passée, nous faisions quelques visites, ou nous nous promenions dans l'île. La plupart du temps, nous dînions tête à tête, la vie qu'on menait aux casernes ne nous convenant pas. Les officiers ne commençaient leur journée qu'à midi en déjeûnant. Ils allaient ensuite lire un des romans dont les presses d'Angleterre et de France inondent ces îles. Quand la grande chaleur était passée, ils faisaient des visites, ou montaient à cheval afin de gagner de

l'appétit pour le dîner. Tout le temps, jusqu'à deux heures du matin, se passait ensuite à fumer et à boire, et ils se couchaient plus ou moins ivres. A neuf heures, il fallait qu'ils se rendissent à la parade, la tête en feu et les lèvres desséchées. Ils allaient alors prendre un bain de mer pour se rafraîchir, et se rejetaient enfin sur leur lit jusqu'à l'heure du déjeûner.

C'est ainsi qu'ils passaient leurs journées, et avec une telle vie, il n'est pas surprenant que le climat de ces îles soit fatal aux Européens. Les soldats suivaient l'exemple de leurs officiers, et la mortalité était telle, qu'une occupation régulière de chaque matinée était de creuser des fosses pour les victimes qui avaient succombé pendant la nuit. On s'applaudissait quand il n'y en avait que quatre ou cinq, et la répétition journalière des rites funéraires, au lieu d'inspirer des réflexions sérieuses, ne faisait que produire une apathie que l'approche ni même la certitude de la mort ne pouvaient vaincre.

J'avais toujours été accoutumé à me lever de très-bonne heure, et je crois que ce fut à cette habitude que je dus en grande partie la conservation de ma santé. J'allais quelquefois faire une promenade sur le marché au point du jour.

Qu'auraient dit sir William Curtis et sir Charles Flower (1), s'ils avaient vu l'immense quantité de tortues qui y étaient couchées sur le dos, et attendaient un acheteur? L'ombre d'Apicius a lieu de regretter que l'Amérique et les tortues ne fussent pas connues de son temps. On y trouvait aussi en abondance des canards de Moscovie, des perroquets, des singes, des pigeons, des poissons de toute espèce, et des ignames, dont la bouche était cousue pour les empêcher de mordre. La chair de ce reptile est excellente, malgré sa ressemblance avec l'alligator et le lézard d'Europe, qui en est la miniature. On pouvait s'y procurer presque pour rien des ananas, des oranges, des grenades, des limons, des plantains et une foule d'autres fruits qui y étaient empilés. Les acheteurs et les vendeurs y étalaient aux yeux toutes les nuances de couleur que peut prendre la peau humaine depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir de jais; — toutes les diversités de la race des hommes, depuis la plus belle forme sortie du moule le plus parfait de la nature, jusqu'à la squaw (2) dégoûtante, jetant

(1) Aldermen de Londres, et célèbres gastronomes.
(*Note du Traducteur.*)

(2) On nomme ainsi les femmes des Indiens.
(*Note du Traducteur.*)

son sein par-dessus son épaule pour allaiter l'enfant qu'elle porte sur son dos, et qui y reste constamment quel que soit le travail dont elle s'occupe.

Le plaisir délicieux et véritablement indispensable d'un bain de mer est particulièrement dangereux dans ces îles. Dans les eaux basses il se trouve une espèce de raie dont la queue est armée d'un aiguillon pointu, et la piqûre en produit des effets si sérieux, que j'ai vu un homme, en pareil cas, dans un état de frénésie pendant quarante-huit heures. Dans l'eau plus profonde, non-seulement les requins sont très-nombreux, mais leur voracité est sans égale. J'achetais quelquefois une vache ou un cheval mort. Je l'emportais en mer sur une barque; avant de l'y jeter, je l'attachais à une corde de toue, et je harponnais ces monstres pendant qu'ils se disputaient leur proie. Mes lecteurs trouveront peut-être que j'aime trop à décrire les scènes dans lesquelles ces tyrans de l'Océan jouent un rôle; mais en voici une à laquelle ils pourront, je crois, trouver quelque intérêt.

Par une belle après-midi, comme je me promenais avec Charles sur les rochers qui forment la côte de l'île, nous arrivâmes à un endroit où

l'eau tranquille et transparente de la mer nous invita à nous baigner. Elle n'était pas très-profonde, et du haut du promontoire, nous pouvions partout en apercevoir le fond. Sous un rocher qui formait l'autre côté de la petite crique, était une caverne dans laquelle on ne pouvait entrer qu'en nageant, et nous résolûmes de l'examiner. Nous y arrivâmes bientôt, et nous en admirâmes la beauté pittoresque. Elle s'étendait fort loin sous le rocher. Quelques parties étaient à sec, d'autres étaient pleines d'eau et formaient comme autant de bains séparés. Nous les essayâmes tous, et plus nous avancions, plus l'eau devenait froide. Il était évident que la marée y entrait et y renouvelait l'eau toutes les douze heures. Nous nous y amusâmes quelque temps assez inconsidérément, citant Acis et Galathée, Diane et ses nymphes, et les autres traits de mythologie qui pouvaient s'appliquer à cette scène.

Enfin le soleil, qui descendait vers l'horizon, nous avertit qu'il était temps de quitter cette caverne, mais nous aperçûmes à l'entrée, au-dessus de la surface de l'eau, la nageoire dorsale d'un énorme requin, dont le corps monstrueux était visible en dessous. Nous nous regardâmes avec consternation, mais nous espérâmes qu'il ne

tarderait pas à se retirer. Point du tout, il courait des bordées devant l'entrée, comme une frégate qui fait le blocus d'un port; ne s'en écartant jamais de plus de cinq à six toises, et semblant attendre l'un de nous, peut-être tous les deux, pour en faire son souper. Nous ne pouvions sortir de la caverne qu'à la nage, le soleil se couchait, et la marée commençait à monter.

Comme j'avais la prétention d'avoir quelques connaissances en ichtyologie, je dis à mon compagnon que les poissons entendaient aussi bien qu'ils voyaient, et que plus tôt nons nous dérobérions à sa vue, plus tôt il s'en irait. C'était notre seule ressource, et elle était très-faible, car à la haute marée il pouvait entrer dans la caverne, et il semblait connaître les lieux et savoir que nous n'avions aucune autre issue pour nous échapper. Cependant nous nous retirâmes au fond de la caverne, nous gardâmes un profond silence, et je ne crois pas avoir jamais passé un quart d'heure plus pénible. Enfin nous ne vîmes plus la nageoire dorsale du monstre au-dessus de l'eau. Je fis alors signe à Charles qu'il fallait, à tout hasard, nous remettre à la nage, car la marée commençait à être assez haute pour permettre au requin de venir nous chercher s'il

voulait absolument jouir de notre compagnie : sans prononcer un mot, et après nous être serré la main, nous entrâmes sans bruit dans l'eau, en nous recommandant à la Providence, que j'oubliais rarement quand j'étais dans un péril imminent. Je ne m'étais jamais senti si certain de périr ; pas même quand je m'étais trouvé au milieu de la mer, nageant dans le sang du pauvre matelot; car alors les requins avaient une proie dont ils pouvaient s'occuper, au lieu qu'à présent ils n'avaient à songer qu'à nous.

Je ne saurais décrire l'horrible sensation que j'éprouvais. Je puis maintenant en parler avec un ton de légèreté, mais quand j'y songe sérieusement, l'idée du destin qui semblait inévitable, me fait encore frémir. Charles était moins bon nageur que moi, j'étais en avance de quelques pieds sur lui quand je l'entendis crier. Je me retournai, croyant qu'il avait été saisi par le requin; heureusement il n'en était rien, mais la terreur le privait de ses forces, et il m'appelait à son secours. Je l'encourageai, et l'aidai à se soutenir sur l'eau. Enfin nous arrivâmes en sûreté au rivage, notre ennemi, comme je l'avais espéré, s'étant éloigné quand il ne nous avait plus ni vus, ni entendus.

Une fois sur la terre-ferme, nous y restâmes étendus quelques minutes pour reprendre haleine. Je ne puis savoir quelles étaient les pensées de mon compagnon; mais les miennes n'étaient pleines que de reconnaissance pour Dieu, et je fis de nouveaux vœux de me corriger de mes erreurs et de mes folies. Charles avait moins besoin de réforme que moi, j'ai pourtant lieu de croire que ses idées étaient à l'unisson avec les miennes. Nous causâmes souvent de cet incident, nous rîmes de notre terreur, mais ce souvenir donnait toujours une tournure sérieuse à notre entretien; et je suis convaincu que cette aventure nous fit grand bien à tous deux.

J'avais alors passé six mois dans ces îles; ma santé était parfaitement rétablie, et je commençai à désirer de reprendre un service actif. Les brillans succès de notre contre-amiral à Washington ne firent souhaiter de partager l'honneur et la gloire dont mes frères d'armes se couvraient sur la côte de l'Amérique septentrionale; mais le destin devait m'envoyer d'un côté tout opposé.

CHAPITRE V.

Une frégate mouilla à Nassau pour s'approvisionner de tortues. Ayant fait connaître au capitaine la situation dans laquelle je me trouvais, il m'offrit de me prendre à bord et me dit en même temps qu'il allait beaucoup plus au sud pour

remplacer un autre croiseur, sur lequel j'obtiendrais aisément mon passage pour l'Angleterre. Je fis donc à la hâte mes préparatifs de départ, et je pris congé des différentes familles qui m'avaient reçu avec l'hospitalité la plus obligeante, ainsi que de mes amis des casernes, qui, tout inconsidérés, tout fous qu'ils pouvaient être personnellement, avaient toujours été pleins de bontés et d'attentions pour moi. Enfin il ne me resta plus qu'à faire mes adieux à la pauvre Carlotta.

C'était la tâche la plus difficile, mais elle était indispensable. Je lui dis qu'il m'avait été enjoint de me rendre sur une frégate de Sa Majesté et que je ne pouvais me dispenser d'obéir à cet ordre. Je lui promis de revenir près d'elle aussitôt que je le pourrais. Je lui offris de l'argent et des présens, mais elle ne voulut accepter qu'un petit médaillon en or, contenant une petite tresse de mes cheveux qu'elle me dit qu'elle porterait toujours par amour pour moi. J'achetai la liberté de la petite négresse qui m'avait sauvé la vie et qui versa des larmes amères en me quittant. Quant à Carlotta j'appris par la suite qu'elle allait à bord de chaque navire qui arrivait, pour tâcher d'avoir de mes nouvelles,

tandis que j'avais presque oublié son existence.

Nous mîmes à la voile, et nous dirigeant vers le sud-est par un beau temps et avec un vent favorable, nous prîmes, chemin faisant, un grand bâtiment américain, qui, revenant de France, s'était écarté de la route ordinaire, afin d'éviter les croiseurs anglais. Il était du port de quatre cents tonneaux, avait une bonne cargaison, et était frété pour Laguira. Le capitaine me dit que si je voulais le commander comme maître de prise, ce serait pour moi une bonne occasion pour retourner sur-le-champ en Angleterre. J'acceptai cette proposition avec grand plaisir, et je demandai seulement au capitaine la permission de prendre avec moi un des aides du maître de manœuvre, nommé Thompson. Il avait servi sur le même navire que moi, et il était un des quatre hommes qui formaient l'équipage de mon embarcation quand j'avais été chargé d'aller remettre vent arrière un brûlot enflammé devant l'île d'Aix. C'était un Écossais brave, résolu, tranquille, sobre, un homme en un mot sur qui je savais que je pouvais compter. Le capitaine y consentit, et il envoya sur la prise l'équipage et les provisions nécessaires ; je reçus de lui mes instructions et je le quittai.

En arrivant à bord de la prise, je trouvai tous les prisonniers occupés à empaqueter leurs effets, et s'empressant de les porter sur le canot qui devait les conduire à bord de la frégate. Ils mettaient dans leurs opérations une activité extraordinaire; mais je n'y fis pas attention en ce moment.

J'avais ordre de conduire en Angleterre le capitaine du bâtiment capturé et un de ses matelots, pour le faire déclarer de bonne prise devant la cour de l'Amirauté ; mais en arrivant à bord, je trouvai tant de choses à faire pour nous préparer à mettre à la voile, que je l'oubliai complétement. Cependant le midshipman commandant le canot qui devait conduire les prisonniers sur la frégate, étant venu me demander s'il pouvait partir, je montai sur le pont, et voyant le capitaine assis dans le canot avec tout son équipage, je me rappelai mes instructions, et je lui dis qu'il fallait qu'il revînt à bord avec un de ses matelots et tout son bagage. Le capitaine hésita, et n'obéit qu'après que je lui eus répété cet ordre. La nuit était tombée. La frégate fit au canot le signal de revenir en allumant une lanterne, et le canot partant avec rapidité, nous le perdîmes de vue en un instant.

— Rappelez le canot! s'écria le capitaine américain; pour l'amour du ciel, rappelez-le!

— Pourquoi le rappellerais-je? dis-je en descendant dans la cabine; mes ordres sont positifs, et il faut que je vous emmène en Angleterre.

Il me suivit, en répétant encore : — Rappelez le canot, monsieur! — Rappelez-le, si vous faites cas de la vie!

— Et pourquoi? demandai-je vivement.

— Parce que la cale de ce bâtiment a été percée, et qu'il coulera à fond dans quelques heures. Vous ne sauriez boucher la voie d'eau, car il est déjà impossible d'y atteindre.

Je reconnus alors la nécessité de rappeler l'embarcation, mais il était trop tard, elle était hors de vue, et je vis s'éteindre à bord de la frégate la lanterne qui avait été le signal du départ, preuve qu'elle y arrivait en ce moment. Je fis allumer deux lanternes qui furent attachées au haut du mât de misaine, et j'ordonnai qu'on tirât un coup de mousquet. Malheureusement, il ne se trouva pas une seule cartouche. Celles que nous devions emporter, avaient été oubliées sur la frégate, ou laissées dans le canot. Une des lanternes s'éteignit, l'autre ne fut pas aperçue. Il était évident que la frégate avait mis à la voile.

Je me dirigeai sur-le-champ vers le sud, dans l'espoir de la rejoindre pendant la nuit, mais la cargaison du bâtiment était trop lourde, et il avait déjà tant d'eau, que, quoique toutes ses voiles eussent été déployées, il ne pouvait faire plus de quatre milles par heure, vent arrière. Je ne pouvais donc espérer de rejoindre la frégate.

J'interrogeai le capitaine pour savoir où étaient les voies d'eau, afin d'essayer de les boucher. Mais, depuis que je l'avais quitté, il n'avait n'avait fait que boire, afin de se donner du courage, et je ne pus tirer de lui que des rodomontades. — Qui craint la mort? s'écria-t-il en jurant; ce n'est pas moi. — J'avais juré que mon bâtiment n'entrerait jamais dans un port d'Anglerre, et j'ai tenu parole.

Voyant qu'il n'était plus en état d'entendre raison, je m'adressai à un nègre qui l'avait accompagné. Tout ce qu'il put me dire fut que le capitaine, avant de partir de Bordeaux, avait fait pratiquer quelques trous dans la cale du navire, de manière à pouvoir retirer en un instant les tampons qui les bouchaient, et qu'il avait juré que son bâtiment n'entrerait jamais comme prise dans un port appartenant à l'Angleterre.

Mais il ignorait dans quelle partie de la cale se trouvaient ces voies d'eau; et quand il l'aurait su, nous n'aurions pu y remédier, puisque la cale était déjà pleine d'eau. Il ajouta que c'était le capitaine lui-même qui avait retiré les tampons.

Je réunis autour de moi tout mon équipage, et lui ayant appris la situation dangereuse dans laquelle nous nous trouvions, je fis mettre en mer un grand canot que nous avions à bord, et qui pouvait contenir tout ce qui était indispensable pour notre voyage. J'y fis placer nos caisses, du biscuit, de la viande salée, de l'eau, avec mon sextant et mon télescope. Je mis sous la garde spéciale d'un midshipman, qui avait été envoyé avec moi pour la prise, un baril de rum. J'y fis ajuster une bonne voile de lougre, et après avoir pris toutes ces mesures, je la fis attacher à la poupe par deux fortes cordes à touer; j'y plaçai quatre matelots, et nous continuâmes à suivre la route que nous supposions être celle de la frégate.

Le matin arriva; mais, même du haut du mât, nous ne pûmes apercevoir le vaisseau ni aucun autre. La marche de notre bâtiment se ralentissait de plus en plus, et nous nous pré-

parâmes à descendre dans le canot. Je calculai que la partie la plus voisine de l'Amérique-Méridionale était à sept cents milles de nous, et que nous étions à plus du double de cette distance de Rio-Janeiro. Je ne me décourageai pourtant pas, car le canot était excellent, et nous y avions mis tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Je fis partager ma confiance à mon équipage, qui exécuta tous mes ordres avec promptitude et bonne volonté, excepté dans une occasion que je vais rapporter.

Voyant que le bâtiment ne pourrait probablement se soutenir plus d'une heure ou deux, je jugeai qu'il était temps de le quitter, et je fis mettre le canot bord à bord. Tous mes hommes y passèrent; ils dressèrent le mât, accrochèrent la voile de lougre pour que l'on pût la déployer au premier signal, et sans que je l'eusse ordonné, ils étendirent un grand manteau sur les écoutes de poupe pour que je pusse m'y reposer commodément. Le capitaine américain s'avança pour entrer dans le canot, mais les matelots le repoussèrent en jurant que s'il essayait d'y descendre, ils le jetteraient à la mer. Quoique je partageasse leur ressentiment jusqu'à un certain point, je ne pouvais me résoudre à laisser périr ainsi un

de mes semblables, en le faisant tomber dans le sépulcre qu'il nous avait lui-même destiné, et surtout dans un moment où nous avions besoin de la protection du Tout-Puissant pour nous conduire heureusement dans un port.

J'étais à côté de lui. — Il mérite la mort, s'écria un matelot. — C'est lui qui nous a mis dans un tel danger. Descendez dans le canot, monsieur, ou nous partirons sans vous.

Le capitaine qui, après avoir dormi quatre heures, avait recouvré ses sens et sentait toute l'horreur de sa situation, pleura, cria, s'arracha les cheveux, et saisit un pan de mon habit que deux matelots eurent peine à lui arracher des mains. Il se jeta à genoux devant moi, implora notre pitié collectivement et séparément, et enfin nous parla de sa femme et de ses enfans qui l'attendaient à Baltimore, et que sa mort laisserait sans ressources.

Je fus ému, mais tous mes hommes l'écoutèrent avec une indifférence stoïque. Deux d'entre eux le jetèrent avec force de l'autre côté du pont, m'entraînèrent dans le canot et le poussèrent au large. Le malheureux se releva, s'approcha du bord de son bâtiment, se jeta de nouveau à genoux, et s'écria en se tordant les mains :

Merci ! Pardon, si vous en espérez du ciel. — O mon Dieu ! ma femme ! mes pauvres enfans !

Ses prières ne firent pas la moindre impression sur mon équipage. Cependant j'étais déterminé à le sauver, quoique je craignisse une mutinerie sur l'embarcation. Quand il vit qu'on le poussait au large, il perdit toute espérance ; il ne fit plus entendre ni plaintes ni prières, et se résignant à son sort, il s'assit sur une caisse, image vivante du désespoir.

Tandis que je le regardais, Mungo, le nègre qui avait fait partie de son équipage, et qui était dans le canot, s'élança dans la mer et regagna le bâtiment à la nage. Saisissant une corde qui tombait par-dessus le passe-avant, il s'en servit pour monter sur le pont, et alla s'asseoir à côté de son maître.

— Revenez ! lui crièrent quelques matelots, ou nous vous laisserons avec lui.

— Moi pas vouloir vivre, répondit la fidèle créature ; — si vous pas prendre Massa Green, vous pas prendre moi. Mungo avoir servi longtemps Massa Green. — Mungo mourir avec lui, et retourner ensuite en Guinée.

Je crus que le capitaine avait été suffisamment

puni de ses intentions perfides, et quand j'aurais eu dessein de le laisser sur ce navire prêt à couler à fond, la générosité du pauvre Mungo aurait réveillé en moi le sentiment de mon devoir. J'ordonnai à Thompson, qui tenait le gouvernail, de le mettre à tribord, et de nous placer bord à bord avec le bâtiment que nous venions de quitter. Dès que je lui eus donné cet ordre, trois ou quatre matelots se levèrent en prenant une attitude menaçante, et jurèrent qu'on n'irait pas prendre un homme qui était la cause du danger qu'ils couraient. Ils ajoutèrent même que je pouvais aller partager son sort si je le voulais, mais qu'ils ne souffriraient pas qu'il mît le pied sur le canot. L'un d'eux, plus audacieux que les autres, s'avança vers Thompson pour lui arracher le gouvernail des mains, mais celui-ci le saisit au collet et le jeta à la mer. Les autres se précipitèrent vers lui pour venger leur chef, mais je tirai mon épée, et en appuyant la pointe sur la poitrine de celui qui était en avant, je lui déclarai qu'il était mort s'il faisait un pas de plus, et il vit à mon air qu'il ne serait pas sûr de me braver.

Il m'obéit, mais d'un air sombre; et j'entendis des expressions qui annonçaient une mutinerie.

— Il n'est pas notre officier, dit l'un d'eux, il n'appartient pas à notre frégate, il n'a pas le droit de nous donner des ordres.

— C'est ce dont je ne vous permettrai pas d'être juges, m'écriai-je. Sa Majesté m'a donné un brevet de lieutenant, votre capitaine, qui est aussi le mien en ce moment, m'a revêtu de son autorité sur vous, et j'agirai en conséquence. Que je voie un de vous oser me désobéir, et je le ferai pendre à la grande vergue de ce bâtiment avant qu'il coule à fond. Alors, regardant l'homme que Thompson avait jeté par-dessus le bord, et qui se tenait accroché au plat-bord sans oser remonter sur le canot, je lui demandai s'il m'obéirait ou non. Il me répondit qu'il m'obéirait en tout point, et me pria de lui pardonner. Je lui permis de remonter à bord, en lui disant que mon pardon dépendrait de sa conduite future. J'ajoutai qu'il devait savoir que, si nous rencontrions soit notre frégate, soit tout autre vaisseau de guerre, lui et trois ou quatre autres s'étaient mis dans le cas d'être pendus pour mutinerie, ce qu'ils ne pouvaient éviter que par une obéissance entière jusqu'à ce que nous entrions dans un port. Cette petite harangue produisit un bon effet; tous me de-

mandèrent pardon, et me promirent de le mériter par leur soumission.

Tout cela se passait à peu de distance du bâtiment, et à portée de voix. Pendant ce temps, le vent qui nous avait été favorable pour nous en écarter, passa tout d'un coup au sud-ouest, nous poussant directement vers le navire. Je saisis cette occasion pour leur dire que la cruauté ne produisait jamais rien de bien. — Dieu a eu pitié de nous, ajoutai-je, en nous accordant cet excellent canot. Montrons-en notre reconnaissance en ayant pitié d'un de nos semblables. Ne devez-vous pas reconnaître sa main dans le changement de vent qui vient d'avoir lieu tout à coup? N'est-ce pas sa volonté qui nous pousse vers ce bâtiment pour secourir un malheureux? Obéissez donc à ses ordres, mettez votre confiance en lui, faites votre devoir, et je ne doute pas qu'avec son aide, je ne vous conduise en sûreté dans un port.

Ils devinrent alors parfaitement traitables. Ils prirent les rames, et se rapprochèrent du bâtiment avec un air de bonne volonté. Le capitaine, qui avait vu et entendu tout ce qui s'était passé, pouvait à peine croire que j'eusse gagné sa cause; et dès que le canot toucha au navire, il y sauta,

se jeta à genoux et remercia Dieu de l'avoir pris sous sa protection. Les matelots, dont le ressentiment n'est jamais de longue durée, transportèrent ses effets à bord de l'embarcation, et comme le fidèle Mungo avait suivi son maître, tout l'équipage lui serra la main, et jura qu'il serait un prince noir quand il serait de retour en Guinée.

Nous nous éloignâmes du navire pour la dernière fois, et nous n'en étions pas à plus de cent toises quand il fit une forte embardée d'un côté. Il se releva, en fit une autre, se releva encore, et coula à fond la proue la première. Nous avions à peine eu le temps de contempler cette scène, quand le vent changea une seconde fois, et retourna à l'est.

— Vous le voyez, m'écriai-je, le ciel se déclare déjà en votre faveur. Il vous a rendu un vent favorable.

Nous déployâmes notre voile, nous gouvernâmes vers le cap de Saint-Thomas, et nous fîmes gaîment notre repas frugal, pleins de reconnaissance pour le ciel.

Le temps était beau, le vent favorable, la mer assez bonne; nous avions des vivres et de l'eau en abondance, et quoique notre situation fût

précaire, un changement de vent était ce que nous avions le plus à craindre. Le cinquième jour de notre navigation, nous aperçûmes la terre à une grande distance. Je savais que c'était l'île de la Trinité et les rochers de Martin Vas. Cette île, qui est située sous le vingtième degré de latitude méridionale et le trentième de longitude occidentale, ne doit pas être confondue avec l'île portant le même nom sur la côte de la Terre-Ferme, dans les Indes Occidentales, et qui est aujourd'hui une colonie d'Angleterre.

En consultant Horseberg, que j'avais dans le canot, je vis que l'île dont nous approchions, avait été autrefois occupée par les Portugais, mais qu'ils l'avaient abandonnée depuis longtemps. Je continuai à me diriger de ce côté pendant la nuit, mais entendant le bruit des vagues qui se brisaient contre les rochers, je fis mettre en panne sous le vent de l'île, pour attendre le jour.

Dès qu'il parut, nous vîmes une côte escarpée, couverte d'énormes rochers semblant défier les vagues furieuses qui venaient se briser à leurs pieds, et qui ne se retiraient que pour leur porter de nouveaux coups. Il était impossible de débarquer sur aucune partie de la côte que nous

apercevions, et nous la suivîmes dans l'espoir de trouver quelque crique où nous pourrions mettre notre canot en sûreté. Cette île paraissait avoir environ neuf milles de longueur, il était évident qu'elle avait été formée par un volcan. C'était une réunion de montagnes énormes qui s'élevaient de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle était stérile, excepté sur le sommet de quelques montagnes, où quelques arbres formaient un bouquet qui faisait naître des idées d'ombre et de fraîcheur. Mais ces montagnes paraissaient inaccessibles, et en supposant que je découvrisse un endroit favorable pour débarquer, je n'étais rien moins que porté à en profiter, car à quoi bon nous arrêter dans une île qui ne produisait rien qui pût nous être utile, et y consommer nos provisions?

Je me décidai donc à proposer de continuer à avancer vers Rio-Janeiro. Mais presque tous les hommes de mon équipage se récrièrent contre cette proposition, et dirent qu'ils avaient besoin de quelques jours de repos avant de risquer de nouveau leur vie dans une embarcation si fragile sur le vaste océan. Nous discutions encore cette question, quand nous aperçûmes au bas d'un rocher, sur une petite plage sablonneuse, deux

cochons sauvages que nous supposâmes y être descendus pour manger des poissons à coquille. Comme il était impossible de débarquer en cet endroit, je consentis enfin à faire le tour de l'île pour chercher un lieu plus favorable. Nous doublâmes la pointe occidentale, en suivant les instructions de Horseberg, et nous arrivâmes à l'anse du Rocher de la Quille. Là, une scène d'une grandeur sans égale s'offrit à nos yeux, et je crois que la nature n'en présente nulle part une semblable. Un rocher perpendiculaire s'élevait de la mer jusqu'à la hauteur de neuf cents à mille pieds. La base n'en était pas plus large que le sommet, et il avait exactement la forme d'une quille. Les flancs en étaient lisses et unis jusqu'à la cime, qui était tapissée de verdure, mais tellement élevée au-dessus de nous, que les oiseaux de mer qui voltigeaient tout autour en criant, n'étaient visibles que jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. La mer battait avec force contre sa base. Toutes les variétés de la race emplumée semblaient être depuis des siècles en possession paisible de ce monument de la nature. Toutes les saillies et jusqu'aux plus petites pointes du rocher, étaient couvertes de leurs excrémens blancs; et il me semblait que ce ne pou-

vait être que par un effort merveilleux de la nature, que cette masse énorme se maintenait à la place qu'elle occupait, en dépit des vents et des vagues qui l'assaillaient sans cesse.

De l'autre côté de cette anse existait un phénomène non moins curieux. La lave avait coulé dans la mer, et y avait formé une couche épaisse. Un autre fleuve de lave s'était répandu ensuite au-dessus du premier, mais ayant probablement jailli avec impétuosité et s'étant refroidi promptement, au lieu de couvrir la première couche, elle avait formé une arche par dessus. Les vagues se précipitaient avec violence entre ces deux couches, et celle de dessus étant percée de plusieurs trous, l'eau s'en élançait jusqu'à la hauteur d'une soixantaine de pieds, à peu près comme l'eau que fait jaillir une baleine, mais avec beaucoup plus de bruit et de force.

Tandis que nous côtoyions le rivage en cherchant un lieu de débarquement, M. Green, le capitaine américain, qui était assis à côté de l'homme qui tenait le gouvernail, semblait examiner avec attention quelque chose à babord devant le canot. Tout à coup il s'écria vivement : — Babord tout, mon brave homme, babord

tout ! et se jetant en même temps sur le gouvernail, il en poussa la barre avec tant de violence, que l'homme qui la tenait, et qui était assis à babord, fut sur le point d'être renversé dans la mer. Au même instant, la mer souleva le canot avec une force qui le jeta à quelques toises à droite d'un rocher dont la pointe se montrait à peine à fleur d'eau, et qu'aucun de nous n'avait aperçu. Notre canot s'y serait infailliblement brisé sans l'attention et le mouvement rapide de l'Américain. Un moment de plus, et nous étions perdus.

Je le remerciai, en présence de tout l'équipage, du service qu'il nous avait rendu, et chacun convint qu'il s'était complètement acquitté envers nous.

L'eau était très-profonde, tous les rochers étant escarpés ; nous pliâmes donc notre voile, et prenant nos rames, nous cherchâmes un endroit pour débarquer. A l'extrémité de cette anse nous aperçûmes sur le rivage un bâtiment brisé et naufragé, ce qui augmenta le désir qu'avait l'équipage de descendre à terre. Nous approchâmes le plus près possible de la côte, mais aborder était impossible. Le midshipman proposa qu'un de nous gagnât la terre à la nage, montât

sur un rocher, et tâchât de découvrir un endroit où l'on pût amarrer le canot. J'y consentis, et un matelot ôta ses habits sur-le-champ. Je lui fis attacher une ligne de sonde sous les bras, afin de pouvoir le retirer à bord s'il se trouvait épuisé. Il passa aisément le récif, mais en arrivant aux brisans, il rencontra une difficulté insurmontable, car dès qu'il touchait la côte, le ressac l'entraînait en arrière. Il renouvela trois fois cette tentative sans obtenir plus de succès, et enfin nous le vîmes disparaître sous l'eau. Nous nous hâtâmes de le tirer à nous, et quand nous le replaçâmes dans le canot, il était à demi mort. Nous lui donnâmes tous les secours qui étaient en notre pouvoir, mais il lui fallut deux jours pour reprendre ses forces.

Le midshipman me proposa alors de faire la même épreuve à son tour, mais sans être retenu par une ligne de sonde, car il prétendit que c'était ce qui avait gêné les mouvemen s du matelot. Cela me parut assez vraisemblable, mais je ne voulus pas permettre qu'il courût un pareil risque, quand la nécessité ne l'exigeait pas. Nous continuâmes donc à longer la côte, et nous arrivâmes à un grand rocher que nous prîmes pour un cap et que nous doublâmes. Mais quand nous

fûmes de l'autre côté, nous vîmes qu'il était entièrement détaché de la terre, que l'eau était tranquille dans le petit détroit qui l'en séparait, et qu'un rivage sablonneux offrait en ce lieu la possibilité de débarquer sans danger. Nous pûmes en effet effectuer notre débarquement; nous amarrâmes le canot par le moyen d'un grappin, et y laissant deux hommes sûrs, notre première pensée fut d'aller voir le bâtiment naufragé que nous avions aperçu.

Après avoir passé un bon quart d'heure à gravir d'énormes quartiers de rochers tombés du haut des montagnes et qui couvraient tout le rivage, nous arrivâmes à l'extrémité de l'anse où étaient les restes de ce navire. C'était un beau schooner doublé en cuivre, du port d'environ cent quatre-vingts tonneaux. Le vent et les vagues l'avaient poussé à la côte avec une telle violence, qu'il avait été jeté à plusieurs toises au-delà des marques laissées par la haute marée. La terre était couverte de ses mâts, de ses vergues, de ses agrès et des débris de sa cargaison qui consistait principalement en quincaillerie et en verroterie, en petits miroirs, en instrumens de musique de l'espèce la plus commune, et en un grand nombre d'objets dont chacun était de peu

de valeur en soi-même. Sur une hauteur à peu de distance nous trouvâmes trois ou quatre huttes grossièrement construites avec les bois du navire; et plus loin encore, quelques tombes dont chacune était surmontée d'une croix. J'entrai dans les huttes, et j'y trouvai des bancs, des tables, des os de chèvres et de cochons sauvages, et des restes de bois brûlé. Nous ne trouvâmes rien qui pût nous indiquer le nom de ce navire, ou nous apprendre si tous ceux qui s'y trouvaient, avaient péri sur cette île, ou si quelques-uns avaient réussi à s'en échapper.

Malgré ce manque d'information, nous pûmes faire des conjectures assez raisonnables sur le pays d'où venait ce bâtiment et sur sa destination. Nous jugeâmes qu'il venait de France d'après des débris de livres français que nous trouvâmes dans les huttes. Comme il avait échoué au sud-ouest de l'île, et sa proue tournée au nord-est, il paraissait très-probable qu'il venait de Rio-Janeiro, et qu'il faisait voile vers la côte d'Afrique. Enfin la nature de sa cargaison, et le nombre de fers semblables à ceux dont on charge les malheureux esclaves, qui étaient encore dans sa cale brisée, prouvaient évidemment qu'il y allait faire la traite des nègres.

Nous passâmes la nuit dans ces huttes, et le lendemain matin nous nous divisâmes en trois détachemens pour parcourir toute l'île. J'ai dit que, quoique nous eussions des mousquets, nous n'avions pas de poudre; par conséquent nous n'avions guère d'espoir de tuer une chèvre ou un cochon sauvage, animaux qui paraissaient en grande quantité dans cette île. L'un des détachemens se chargea de gravir la montagne la plus élevée; le second suivit la côte en marchant à l'ouest, et j'en fis autant vers l'est avec deux hommes. Nous traversâmes plusieurs ravins avec beaucoup de difficulté, et enfin nous arrivâmes à une grande vallée, qui semblait couper l'île dans sa largeur.

Là, un phénomène aussi étonnant que lugubre attira notre attention. Des milliers d'arbres couvraient cette vallée; la plupart pouvaient avoir trente pieds de hauteur; mais tous étaient morts, et leurs branches dénuées de feuilles se touchaient. On n'y voyait ni verdure ni broussailles. C'était une forêt de désolation, où l'on aurait dit que la nature avait arrêté en un instant le pouvoir de la végétation. Des oiseaux de mer avaient placé leurs nids sur les branches les plus basses, et le nombre en était

prodigieux. Ils semblaient si peu accoutumés à la présence de l'homme, que les mères qui couvaient leurs œufs ou leurs petits, ne se dérangeaient pas quand nous passions près d'elles, et ouvraient seulement le bec, en prenant une attitude menaçante.

Il paraît difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante la destruction simultanée de cette vaste forêt. La terre qui avait suffi pour faire croître les arbres à une telle hauteur, paraissait assez riche pour continuer à entretenir leur sève. Je n'en pus imaginer d'autre cause que l'éruption subite et prolongée d'un gaz sulfurique sorti du volcan, ou les eaux de la mer poussées avec assez de force par quelque ouragan pour remplir toute la vallée, et faire périr les racines. L'une ou l'autre de ces causes doit avoir produit cet effet. C'est au philosophe ou au géologue à en décider.

Nous eûmes du moins la consolation de savoir que nous ne manquerions pas d'alimens frais. Les nids nous fournissaient des œufs et des oiseaux en abondance. Nous en étions chargés, quand nous retournâmes près des huttes. Ceux qui avaient suivi la côte vers l'ouest, nous dirent qu'ils avaient vu quelques cochons sauvages,

mais qu'ils n'avaient pu en prendre aucun, et ceux qui avaient gravi la montagne, étaient revenus très-fatigués après avoir perdu un de leurs compagnons. Ils en avaient gagné le sommet, où ils avaient trouvé un grand plateau, couvert d'une espèce de fougère qui s'élevait à douze et quinze pieds; ils y avaient vu une troupe nombreuse de chèvres qu'ils avaient poursuivies dans l'espoir d'en prendre quelqu'une, mais inutilement; l'ardeur de la poursuite avait entraîné leur compagnon; ils ne l'avaient plus revu, et après l'avoir attendu quelque temps, ils avaient cru qu'il s'en était retourné par une autre route. Ce récit m'inquiéta beaucoup, et je craignis qu'il ne fût arrivé à ce malheureux quelque accident sérieux. Nous passâmes cette nuit dans les huttes comme la précédente, et nous eûmes soin d'entretenir un grand feu pour lui servir de phare. Les débris du schooner nous fournissaient du bois en abondance, et un ruisseau d'eau limpide coulait tout au près.

Le lendemain matin, j'envoyai trois hommes à la recherche de celui qui s'était absenté d'une manière si étrange, et trois autres furent chargés d'aller dénicher de jeunes oiseaux pour notre dîner. Ceux-ci revinrent bientôt, et ils

nous en rapportèrent une quantité qui aurait pu nous suffire pour deux ou trois jours. Les autres furent absens beaucoup plus long-temps, et ils revinrent ayant aussi perdu un de leurs compagnons, qui avait disparu subitement, ou du moins sans qu'ils s'en aperçussent. Cette nouvelle causa un redoublement d'inquiétude, et donna lieu à beaucoup de conjectures. L'opinion la plus générale était qu'il existait des animaux carnassiers dans cette île, et que nos deux compagnons avaient été leur proie. Le lendemain matin je résolus d'aller moi-même à leur recherche, et je partis avec deux hommes d'élite.

J'ai oublié de dire qu'en quittant le bâtiment américain prêt à couler à fond, j'y avais pris un beau chien barbet qu'il me répugnait d'y laisser périr. Depuis ce temps, l'ayant toujours nourri moi-même, cet animal s'était attaché à moi, ne me quittait jamais, et il m'accompagna dans cette excursion.

Nous arrivâmes au sommet d'une éminence, d'où nous vîmes des chèvres brouter sur une autre hauteur. C'était sur le plateau de cette seconde montagne que nos deux compagnons avaient disparu, et c'était là que nous avions dessein de les chercher particulièrement. Pour

y arriver il fallait traverser une plateforme de six à sept pieds de largeur sur dix ou douze de longueur, bordée d'un côté par le rocher, et de l'autre par un précipice d'une profondeur effrayante. La plateforme allait en talus de ce côté ; mais la pente en était presque imperceptible, et ne pouvait causer aucune crainte. Un ruisseau, venant du rocher en-dessus, formait une petite cataracte, dont l'eau tombait sur le bord de la plateforme, se perdait au milieu de la verdure et de la mousse, puis s'élançait dans le précipice.

J'étais à quelques toises en avant de mes compagnons, et le chemin ne me paraissant offrir aucun danger, j'allais y passer pour gagner l'autre montagne, quand mon chien qui courait devant moi, manqua tout à coup des quatre pattes, glissa, et disparut dans le précipice. Un hurlement plaintif, un bruit sourd furent tout ce que j'entendis. J'avançai de deux ou trois pas avec la plus grande précaution, et je vis que l'eau du ruisseau avait rendu si humide la mousse qui couvrait le talus, qu'il était impossible de ne pas glisser. Cela m'expliqua la cause de la chute, et probablement de la mort de mon chien.

Ma première pensée fut de remercier le ciel ; la seconde se porta naturellement sur les deux hommes qui nous manquaient, et que je me figurai être tombés dans le même précipice. Je fis part de mes craintes à mes deux compagnons, et faisant un long circuit, nous arrivâmes au fond de l'abîme après deux heures de marche pénible et dangereuse, et mon pressentiment ne se trouva que trop juste. Outre le corps de mon chien, nous y trouvâmes ceux de nos deux compagnons, brisés et mutilés d'une manière horrible. J'aurais été le troisième, si la Providence n'eût employé mon chien pour me sauver.

Cette espèce de miracle ne fut pas perdu pour moi, car il contribua plus que tous les dangers que j'avais courus depuis quelque temps, à modifier mon humeur légère et inconsidérée, et à me faire sérieusement réfléchir. Nous retournâmes aux huttes, et le lendemain nous enterrâmes les corps de nos malheureux compagnons. Je représentai ensuite à mon équipage combien notre séjour sur cette île nous avait été fatal, et combien il eût été préférable de continuer notre route vers Rio-Janeiro, dont nous n'étions qu'à environ deux cent cinquante lieues, et où nous serions peut-être à présent près d'arriver. Je

finis par proposer de faire sur-le-champ nos préparatifs de départ, et chacun y consentit sans hésiter.

Nous partageâmes entre nous la besogne. Les uns se chargèrent de nous faire une provision d'œufs et d'oiseaux pour quelques jours ; les autres remplirent nos tonneaux d'eau, le capitaine Green examina la voile, les rames, les agrès du canot, et veilla à ce que rien ne manquât à son équipement. Il n'était plus ce que je l'avais supposé quand je l'avais vu presque ivre mort sur son bâtiment. Depuis qu'il était avec nous, il avait toujours cherché à se rendre utile, il s'était chargé d'un quart, et quand il était question de quelque travail pénible, il était toujours le premier à s'y mettre et le dernier à le quitter. Notre provision de rum commençait à diminuer, il refusa de prendre sa ration journalière, et elle fut mise en réserve ainsi que la mienne et celle du midshipman, pour qu'on pût y avoir recours en cas de besoin. Trois jours après avoir commencé nos préparatifs, c'était le septième depuis notre arrivée sur cette île, nous nous embarquâmes, et nous déployâmes de nouveau notre voile sur l'océan Atlantique.

Nous n'étions pourtant destinés ni à y ren-

contrer beaucoup de périls, ni à voir les côtes de l'Amérique méridionale. A peine avions-nous été quelques heures en mer, que nous aperçûmes un navire qui se trouva être un corsaire américain, brick portant quatorze canons et cent trente hommes d'équipage, et allant faire une croisière à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Dès que les Américains nous virent, ils se dirigèrent vers nous, et une demi-heure après nous étions à bord du brick avec la petite cargaison de notre canot, qu'on laissa ensuite aller à la dérive. Mes hommes ne se virent bien traités qu'après avoir consenti à servir sur le brick, ce qu'ils firent tous, malgré mes remontrances et mes menaces, à l'exception de Thompson.

Je regardai cette conduite comme une violation des droits de l'hospitalité, et je ne le cachai pas au capitaine corsaire. — Vous nous avez trouvés sur le vaste océan, lui dis-je, sur une barque fragile qu'un coup de vent pouvait engloutir; vous nous avez recueillis avec bonté, mais vous en perdez tout le mérite, en séduisant nos hommes, en les faisant entrer au service d'une puissance qui est en guerre avec notre gouvernement, et en les exposant par là à subir la peine

capitale, s'ils tombent jamais entre les mains des Anglais.

Le capitaine, qui était un Yankee sans éducation, mais qui ne manquait ni de jugement ni de bon sens, me répondit qu'il serait fâché que j'eusse quelque chose à lui reprocher, qu'il n'avait pas cherché à engager mes hommes à déserter, mais que, s'étant présentés à lui de leur plein gré pour entrer dans son équipage, il n'avait pu les refuser; qu'au surplus il ne niait pas que les conseils des matelots américains n'eussent pu les y déterminer. — Et maintenant, lieutenant, ajouta-t-il, si vous commandiez un vaisseau anglais, que j'eusse été assez malheureux pour que vous me prissiez, et que dix à douze hommes de mon équipage se présentassent pour servir sur votre bord, en vous disant qu'ils sont nés à Newcastle, les refuseriez-vous? D'ailleurs, avant que nous fussions en guerre avec vous, vous ne faisiez pas de cérémonie pour prendre nos hommes à bord des bâtimens marchands et même de nos vaisseaux de guerre, quand vous en trouviez l'occasion. Quelle différence trouvez-vous entre notre conduite et la vôtre?

Je lui répondis qu'il ne nous serait ni aisé ni utile de discuter une question qui, depuis vingt

ans, avait embarrassé les meilleures têtes de son pays et du nôtre; mais que l'affaire dont il s'agissait était un cas tout particulier, et qu'il avait abusé de sa situation en recevant à son service des hommes qui ne pouvaient y entrer sans être rebelles à leur pays et sans encourir la peine de haute trahison.

— Quant à tout cela, répéta-t-il, c'est de quoi nous nous mettons fort peu en peine, nous autres capitaines de corsaires; tout ce que nous désirons, c'est que notre équipage soit au complet. S'il plaît à vos hommes de me dire qu'ils sont nés à Boston, et de me demander du service, pourquoi les refuserais-je? — Tenez, voilà le meilleur de vos hommes, Thompson; je parierais une cruche de vieux rum de la Jamaïque qu'il est Yankee jusqu'à la moëlle des os, et que s'il voulait nous dire ce qu'il pense, il conviendrait qu'il combattrait plus volontiers sous notre pavillon que sous le vôtre.

— Maudit soit le drôle qui vous a parlé ainsi de Jack Thompson! s'écria le Calédonien. Je n'ai jamais déserté, et je ne crois pas que cela m'arrive. Et à cette occasion, capitaine, il y a un petit bout d'avis que je voudrais vous donner ainsi qu'à vos officiers; c'est que si quelqu'un

de votre équipage ose me dire un seul mot pour me gagner, me corrompre, me faire oublier ce que je dois à mon pays et à mon roi, je l'étends sur ces planches aussi plat qu'une limande.

— C'est bien parler, dit le capitaine, et j'honore de pareils sentimens. Vous pouvez compter que je ne chercherai jamais à vous séduire. Si quelqu'un de mes hommes veut en courir le risque, c'est son affaire.

Cette discussion fut interrompue par le dîner. Le capitaine corsaire avait pour moi toutes les bontés et toutes les attentions qui étaient en son pouvoir, et j'en étais redevable en grande partie au capitaine Green, qui lui avait raconté les efforts que j'avais faits pour lui sauver la vie, après qu'il eut cherché à me faire périr moi et tout mon équipage. La reconnaissance de Green ne s'était pas démentie un instant; il prévenait tous mes désirs, et ne se trouvait heureux, qu'autant qu'il pouvait croire que je l'étais moi-même.

Nous croisâmes au sud du cap, et les Américains firent deux prises, mais de peu de valeur. L'une était un bâtiment venant de Mozambique, et n'ayant pas une demi-cargaison. On y mit le feu, après en avoir retiré le peu qui en valait la

peine. Le second était un bâtiment négrier venant de Madagascar, et le capitaine ne savait qu'en faire. Enfin il y choisit huit ou dix nègres des plus vigoureux pour travailler à la manœuvre sur son bord, et laissa ensuite le reste de l'équipage partir avec le navire.

CHAPITRE VI.

Le bâtiment corsaire devait mouiller à l'île de Tristan d'Acunha, où il s'attendait à trouver un navire frété par les mêmes armateurs, et avec lequel il devait aller croiser de conserve entre le cap de Bonne-Espérance et Madagascar,

dans l'espoir d'y trouver quelque bâtiment de la compagnie des Indes, dont la prise indemniserait des frais et des peines de cette expédition.

Nous arrivâmes à cette île sans aucun incident remarquable, si ce n'est que je remarquai que Peleg Oswald, le second lieutenant, avait un caractère sombre, querelleur et féroce; et quoique je vécusse au mieux avec M. Peters, le capitaine, et son premier lieutenant Mathusalem Salomon, il ne me fut jamais possible de me concilier la bienveillance de Peleg Oswald.

Nous aperçûmes l'île d'Acunha vers le 15 décembre, par un temps tel que nous devions l'attendre en cette saison, car c'était l'été. Nous nous arrêtâmes au nord de l'île, à environ deux milles du rivage, n'osant en approcher davantage de ce côté, dans la crainte de ce qu'on appelle les « rouleurs », phénomène dont les effets sont terribles sur cette petite île isolée. On a fait bien des conjectures sur cette opération extraordinaire de la nature, mais aucune d'elles ne me paraît satisfaisante, par la raison bien simple que les mêmes causes produiraient les mêmes effets à Sainte-Hélène, à l'Ascension, ou à toute île exposée à une vaste étendue d'eau. Je vais essayer de décrire la scène que présentent ces rouleurs;

en supposant, comme cela est arrivé plus d'une fois, qu'un vaisseau se trouve près de la côte quand ils arrivent.

La mer est parfaitement calme— pas un souffle de vent ne se fait sentir. — Tout à coup arrive du nord, en roulant, une vague énorme, dont la surface ressemble à du verre, et qui ne se brise que lorsque la terre lui oppose de la résistance. Alors elle éclate avec un bruit et une violence à laquelle toute l'industrie et tous les efforts des hommes ne peuvent résister, et elle est suivie ensuite par d'autres vagues semblables. L'eau a une profondeur de quatre-vingt-dix à cent brasses, par conséquent une ancre et un câble ne pourraient fournir qu'un appui momentané à un navire ainsi assailli; ou la vague, trouvant de la résistance, se diviserait, éclaterait sur le vaisseau et le coulerait à fond. Ce fut ce qui arriva à la *Julie*, sloop de guerre anglais. Le capitaine s'était rendu à terre sur un canot avec six hommes. A peine y était-il arrivé que le vaisseau fut saisi par les rouleurs, jeté sur la côte, et pas un seul de ceux qui s'y trouvaient, n'échappa au naufrage. On ne doit accuser de ce malheur ni le capitaine ni son équipage. Ils étaient d'excellens marins; mais ils ignoraient

le phénomène particulier à cette île. Passés vers la côte avant de pouvoir trouver le fond avec la sonde, ils jetèrent trois ancres; mais rien ne put résister à la force des rouleurs : le vaisseau fut brisé contre la côte, et périt corps et biens en présence du capitaine et des six hommes qui l'avaient accompagné.

Cette île offre encore une autre particularité remarquable. Ses côtes, jusque bien avant dans la mer sont entourées d'un nombre immense de rejetons de cette plante qu'on appelle *fucus maximus*, dont parle le capitaine Cook. Elle croît à la profondeur de soixante brasses, et arrive à la surface en ne formant qu'une longue tige : alors elle continue à s'étendre à trois ou quatre cents pieds, et pousse de petites branches alternes à chaque pied de sa longueur. C'est ainsi qu'au sein de l'Océan et des tempêtes croît une plante dont la longueur excède celle de toutes les productions végétales de la terre. Ces plantes marines résistent aux attaques les plus violentes des élémens combinés. Les vents et les vagues réunissent en vain leurs forces contre elles. Leurs branches flottent sur le sein des eaux, se rient de leurs efforts, et défient la fureur de l'ouragan. Les feuilles sont alternes, et

quand le vent ride la surface de la mer, elles battent l'eau, l'une après l'autre, avec un son lugubre, qui le devenait doublement pour nous par les idées qu'il faisait naître, et par la situation isolée de cette île. Les branches de ces plantes sont si fortes à la surface de l'eau, quand il arrive que plusieurs se réunissent, qu'une barque ne peut passer à travers. J'essayai avec le pied quel degré de pression elles pourraient supporter, et je suis convaincu qu'avec une paire de souliers à neige, un homme pourrait marcher dessus.

Le capitaine Peters m'invita à aller à terre avec lui. Nous y débarquâmes avec beaucoup de difficulté, et nous nous rendîmes à la chaumière d'un homme qui y avait été laissé parce qu'il l'avait désiré. Il y demeurait avec sa famille, et à l'imitation d'un autre grand personnage sur une île plus au nord, il prenait le titre d'empereur. Un détachement de soldats anglais avait été envoyé du cap de Bonne-Espérance pour prendre possession de cette île, mais il n'y resta pas long-temps.

Sa Majesté impériale avait, à l'époque de notre visite, une épouse noire, et plusieurs petits princes et princesses couleur de tabac.

Sous tout autre rapport, c'était un véritable Robinson Crusoé. Il avait quelques bestiaux, des cochons qui avaient considérablement multiplié, et une grande quantité de poules. Une grande pièce de terre était plantée en pommes de terre; et cette île est le seul endroit au sud de l'équateur où ce légume atteigne toute sa perfection. Le sol est riche et susceptible d'amélioration, et il est coupé par un grand nombre de ruisseaux.

Et cependant la rébellion avait éclaté dans ce lieu solitaire. L'empereur n'avait qu'un seul sujet, qui avait osé, au mépris d'un édit impérial, tuer une poule pour son dîner.

— La rébellion, dit l'empereur furieux, est le péché des mauvais anges, et je suis déterminé à faire un exemple du coupable.

Je devins médiateur entre ces deux puissances belligérantes. Je représentai à Sa Majesté impériale qu'en ce qui concernait l'exemple, ses enfans étaient encore trop jeunes pour que la sévérité pût leur servir de leçon; que puisque Sa Majesté connaissait si bien l'Écriture-Sainte, elle devait savoir qu'elle enjoignait le pardon des offenses; et que Sa Majesté l'impératrice, ayant le bras fort, pouvait toujours l'aider effi-

cacement à châtier tout acte d'insubordination ou de désobéissance. Je crois que le code moral de Sa Majesté avait quelque ressemblance avec le mien, et cédait à la nécessité des circonstances. Il avait dû trouver fort incommode d'être privé de son premier ministre qu'il avait banni pour six mois à l'autre extrémité de l'île; et à mon intercession, il lui pardonna, et lui rendit ses bonnes graces. Je ne fus pas peu flatté de l'heureux résultat de ma médiation, qui avait peut-être étouffé les germes d'une guerre civile.

L'empereur nous informa qu'un bâtiment baleinier américain était à l'ancre sur la côte orientale de l'île, faisant provision d'huile de walrus, ou de cheval marin; qu'il y avait passé six semaines, et que sa cargaison était presque complète. Je le priai de me montrer l'endroit où la *Julie* avait fait naufrage; il m'y conduisit, et j'en vis les tristes débris parsemés sur les rochers. A peu de distance était un monticule de terre couvrant les corps que la mer avait jetés sur la côte, et sur laquelle était placée, en guise de pierre funéraire, une planche sur laquelle on avait gravé la relation du naufrage, le nombre des infortunés qui avaient perdu la vie en cette occasion : spectacle fort triste, surtout pour un

marin, qui ne pouvait savoir si un pareil sort ne lui était pas réservé.

Nous remplîmes plusieurs tonneaux d'eau pendant cette journée et la suivante, et nous allâmes ensuite à l'extrémité orientale de l'île pour y jeter l'ancre près du bâtiment baleinier dont le capitaine était venu nous rendre visite. Je causai quelque temps avec lui, et il me fit une remarque qui me frappa.

— Vous autres Anglais, me dit-il, vous vous mettez en besogne d'une drôle de manière. Vous envoyez une compagnie de soldats sur une île où il n'y a que des marins qui puissent être utiles; vous écoutez tout ce que vous disent ces habits rouges, qui ne se trouvent jamais bien quand ils sont à plus d'une portée de fusil d'un cabaret; et parce que cette île ne leur plaît pas, vous l'évacuez. Si nous avions voulu, nous autres Américains, nous établir ici, nous nous y serions pris tout autrement. Nous y aurions envoyé des pêcheurs avec leurs femmes et leurs enfans et tout ce qui leur aurait été nécessaire; nous y aurions joint quelques bons laboureurs pour cultiver la terre, et nous leur aurions donné un officier pour commandant. Je vous réponds que cette île aurait payé ses dépenses

avant peu. Le sol est bon, comme vous pouvez le voir; et les chevaux marins n'ont pas d'autre endroit pour faire leur muepcndant l'automne, et mettre bas leurs petits dans le printemps.

Le capitaine du bâtiment baleinier retourna sur son bord, mais je suppose qu'il oublia de donner à son compatriote des instructions très-particulières sur le mouillage. Nous descendîmes jusqu'à l'extrémité orientale de l'île, et nous allions jeter l'ancre, quand le capitaine Peters, se croyant trop près du bâtiment baleinier, jugea à propos d'aller un peu plus loin. J'aurais dû dire que, tandis que nous doublions la pointe au nord-est la brise fraîchit, et de forts coups de vent sortirent des vallées et des ravins. Nous carguâmes donc nos voiles, et nous passâmes très-près du bâtiment baleinier. Il nous héla, mais le vent était trop fort pour que nous pussions l'entendre, et nous en étant écartés à la distance qui parut convenable, nous jetâmes l'ancre.

Quatre-vingt-dix brasses de câble filèrent en un clin d'œil avant que notre bâtiment eût tourné sa proue au vent; et à notre grande mortification, nous vîmes que nous avions passé le banc sur lequel l'autre navire s'était placé, et

que nous avions jeté l'ancre dans un puits, car nous avions dix-neuf brasses d'eau sous la proue et seulement sept sous la poupe. La lune se leva en ce moment, et nous eûmes en outre la satisfaction de reconnaître que nous étions à vingt-cinq toises d'une chaîne de rochers qui nous montraient leur tête noire à fleur d'eau.

Nous vîmes avec surprise que, pendant les instans où il ne faisait pas de vent, le câble de notre ancre était lâche, mais, vers deux heures du matin, ce câble se rompit. Nous déployâmes toutes les voiles à l'instant, mais les rochers que nous avions en poupe étaient si près de nous, qu'on aurait pu y jeter un biscuit, et nous crûmes un instant que la croisière du capitaine Peters était finie. Nous échappâmes pourtant à ce nouveau danger : la même cause qui avait rendu le câble lâche, sauva le bâtiment. Le *fucus maximus* nous avait garantis de ce péril. Notre ancre était tombée dans cette forêt marine, et s'était en quelque sorte perchée sur le haut de ces arbres, dont les feuilles et les branches formaient une masse si épaisse, qu'elles nous empêchèrent d'aller échouer à la dérive sur la côte, quand le câble se rompit. Nous marchâmes très-lentement au milieu de ce labyrinthe de

plantes, et nous nous félicitâmes enfin de pouvoir quitter cette misérable île. Nous dirigeâmes alors notre course vers le cap de Bonne-Espérance, le capitaine Peters ne voulant pas attendre plus long-temps le bâtiment avec lequel il devait faire voile de conserve.

Malgré tout ce que je pouvais dire et faire en sa faveur, le pauvre Thompson était exposé aux mauvais traitemens de l'équipage du corsaire, parce qu'il avait refusé de s'y enrôler. Il s'en plaignait rarement à moi, mais il s'en vengeait quelquefois par l'application de son poing fermé sur le visage de ceux qui l'insultaient, ce qui terminait ordinairement l'affaire. Un soir un homme tomba à la mer. On travailla sur-le-champ à y descendre le canot qui était à la poupe, mais un des crochets qui l'y attachaient vint à se rompre, et les quatre hommes qui s'y trouvaient déjà furent précipités dans l'eau. Thompson, qui était sur la poupe, se jeta sur-le-champ dans la mer, secourut d'abord le plus faible, le conduisit aux chaînes du gouvernail, où il lui dit de se soutenir. Il amena le second sous la poupe, et lui attacha sous les bras une corde qu'on lui jeta, et enfin il les sauva successivement tous les cinq. Deux d'entr'eux, ne sachant pas nager, auraient

été infailliblement noyés, car il se passa quelque temps avant qu'on pût mettre en mer une autre embarcation; et les trois autres déclarèrent qu'ils doutaient fort qu'ils eussent pu se soutenir sur l'eau jusqu'au moment où le canot arriva, sans le secours de Thompson.

La conduite de Thompson lui valut des éloges unanimes, et quelqu'un lui demanda comment il avait pu se résoudre à risquer sa vie pour des hommes dont il n'avait jamais reçu que des mauvais traitemens. — Ma mère et ma bible, répondit l'Ecossais, m'ont appris à rendre le bien pour le mal; et comme le ciel m'a donné de bons bras, je ne puis mieux les employer que pour le service de mes semblables.

On aurait pu croire qu'un pareil trait de dévoûment aurait mis Thompson à l'abri de toute insulte et de toute importunité; mais il ne fit que redoubler le désir qu'avaient les Américains de le décider à s'enrôler dans leur équipage. Un jour le second lieutenant Oswald lui fit à ce sujet les plus fortes instances, et pour l'y déterminer, lui dit que la prise de deux ou trois bâtimens de la compagnie des Indes qui allaient passer dans ces parages, l'enrichirait pour toute sa vie.

Ces derniers mots furent pour Thompson une nouvelle insulte. Regardant Oswald en face, il lui dit : — Avez-vous entendu ce que j'ai dit l'autre jour à votre capitaine ?

— Oui, oui, répondit Oswald ; mais, comme nous le disons dans mon pays, cela ne me tiendrait pas dans l'œil.

— Voyez donc si cela y tiendra, dit le Calédonien, en lui appliquant sur l'œil gauche un si vigoureux coup de poing qu'il le renversa sur le pont, l'œil fermé et le visage couvert de sang. Le second lieutenant se releva, mais au lieu d'attaquer son antagoniste, il jugea plus prudent d'aller se plaindre au capitaine. La plupart des Américains firent cause commune avec lui, et demandèrent que Thompson fût puni pour avoir osé frapper un officier. Cependant quand l'histoire eut été expliquée au capitaine, il déclara que son second lieutenant avait été l'agresseur ; qu'il savait, d'après son propre aveu, que Thompson avait déclaré qu'il se vengerait ainsi de toute proposition qu'il regardait comme une insulte, et que, par conséquent, M. Oswald s'était volontairement exposé. Il finit par dire qu'il se croyait obligé de protéger Thompson, tant par les lois de l'hospitalité qu'en reconnaissance

du service que ce brave homme avait rendu en sauvant la vie de cinq de leurs concitoyens.

Cette décision ne satisfit pas l'équipage. On poussa de nouvelles clameurs pour demander la punition de l'Ecossais, et le second lieutenant se montra à la tête des mutins. Il se trouvait pourtant à bord un parti assez nombreux qui n'était pas d'humeur à voir traiter un Anglais avec cette indignité. On peut aisément conjecturer de quel pays étaient ceux qui le composaient. La querelle s'échauffa, et elle paraissait devoir devenir sérieuse, quand jetant les yeux à babord, j'aperçus une voile dans l'éloignement. Je le dis sur-le-champ au capitaine. Il appela l'homme qui était de vigie au haut du grand mât, mais celui-ci avait pris tant d'intérêt à ce qui se passait sur le pont, qu'il était descendu sur la grande hune pour mieux entendre.

— N'avez-vous pas vu cette voile à babord ? lui demanda le capitaine.

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas signalée ?

Le matelot ne put rien répondre, et la raison en est facile à deviner.

— Descendez, dit le capitaine. Faites-le remplacer, Salomon, et nous lui apprendrons

quelle est la discipline des Yankees. Mais pour le présent, nous avons à nous occuper d'autre chose. — Lieutenant, ajouta-t-il en se tournant vers moi, que pensez-vous de ce vaisseau ?

— Je pense que c'est un bâtiment de la compagnie des Indes.

— Et moi je pense qu'il vous dit tout le contraire de la vérité, dit le premier lieutenant Salomon, qui descendait de la grande hune où il avait passé un quart-d'heure à examiner ce navire avec la plus grande attention. Si je me connais en toile et en bois employés pour en faire un bâtiment, je soutiens que c'est un des aboyeurs de John Bull, et je crois qu'il n'a pas moins de quarante-quatre gueules pour nous mordre.

— Que dites-vous à cela, lieutenant ? me demanda le capitaine.

— Quant à cela, reprit Salomon, je ne crois pas probable qu'il nous dise la vérité.

— Sans doute parce que vous ne la diriez pas, si vous étiez à ma place ? m'écriai-je.

— Précisément.

Dans le fait, je dois avouer que je n'avais pas un désir très-particulier de faire une croisière de quelques mois sur ce navire, et d'avoir à retour-

ner à Tristan d'Acanha pour faire de l'eau. Je n'avais donc pas fait un aussi bon usage de mes yeux que j'aurais pu le faire, quand j'avais répondu à la première question du capitaine. Mais en considérant alors ce vaisseau, qui était évidemment en chasse, et qui gagnait du terrain sur nous, je me sentis convaincu que je serais bientôt en chemin pour l'Angleterre, où se concentraient tous mes désirs et toutes mes espérances.

Le capitaine et le premier lieutenant restèrent quelques instans les yeux fixés sur ce navire.

— Notre croisière est finie, monsieur, dit enfin Salomon ; et nous en sommes redevables à cet infernal renégat anglais, qui aurait dû voir cette voile peut-être une heure avant nous. Mais j'espère que vous allez le récompenser comme il le mérite.

— Avant tout, dit le capitaine, voyons ce que nous pouvons faire de nos jambes. Elles avaient coutume d'être bonnes, et je n'ai pas encore vu le serpent à quille de cuivre qui a été en état de nous gagner de vitesse. — Déployez les voiles de perroquet, — dégagez les bonnettes, — maintenez notre bâtiment vent arrière, deux quarts par l'arrière ; c'est sa position favorite, et je

crois que nous pourrons échapper pendant la nuit à ce diable du vieux pays.

Je ne dis rien, mais je regardais avec attention tout ce qui se passait. Le corsaire avait certainement un excellent équipage, et toutes ses voiles furent déployées avec promptitude et intelligence.

— Jetez le loch ! dit le capitaine.

On obéit, et l'on trouva que le bâtiment filait neuf nœuds et demi.

— Combien croyez-vous qu'en file ce vaisseau ? me demanda le capitaine.

— Je crois qu'il en file onze ; et comme il est à six milles de vous en arrière, je pense qu'il sera dans quatre heures à portée de canon.

— Partie de ce temps sera employée à récompenser celui à qui nous en sommes redevables, dit le capitaine. — M. Salomon, faites attacher ce drôle sur le caillebotis ; — qu'on appelle Dick Twist et Sam Gall, et qu'ils se munissent de deux chats ayant de bonnes griffes.

Les deux exécuteurs arrivèrent sur-le-champ, et les instrumens de torture dont ils étaient armés, me parurent aussi formidables que ceux que j'avais vus à bord du navire commandé par le capitaine G***. On amena le coupable, et je

reconnus en lui l'homme qui avait été le chef des mutins à bord du canot, qui avait voulu arracher le gouvernail à Thompson, et que celui-ci, en le repoussant, avait fait tomber par dessus le bord.

— Vous étiez en vigie au grand mât, dit le capitaine ; vous avez négligé votre devoir ; par suite de votre négligence, nous allons probablement être pris ; mais avant que je cesse d'être le maître sur ce bord, je vous apprendrai comment les Yankees punissent de pareilles fautes. — Qu'on le saisisse !

— Je suis Anglais, s'écria le matelot, et je réclame la protection de mon officier.

Le capitaine me regarda.

— Si c'est à moi que vous en appelez, lui répondis-je, je ne vous connais pas. Vous avez renoncé à votre qualité de marin anglais, en entrant au service d'une nation avec qui nous sommes en guerre ; maintenant vous désirez la reprendre pour vous garantir d'une punition que vous avez bien méritée ; je n'interviendrai pas en votre faveur.

— Je suis né dans Earl-Street, Seven Dials, s'écria-t-il encore ; ma mère y tenait une bou-

tique de tripes. Je suis né Anglais, et vous n'avez pas le droit de me faire battre de verges.

— Hier, dit le capitaine, vous prétendiez être un marin du nouveau Londres en Amérique; aujourd'hui vous dites que vous êtes né dans le vieux Londres; je crois donc avoir raison de dire que vous n'appartenez à aucune nation. — Dick Twist, faites votre devoir.

Dick fit brandir le redoutable chat, et en appliqua deux douzaines de coups avec une vigueur qui aurait fait honneur à l'Hercule Farnèse du brick du capitaine G***. Sam Gall le remplaça ensuite, et compléta deux autres douzaines avec la même force et la même dextérité; après quoi, le patient fut détaché.

— Maintenant, dit le capitaine, jetons un coup-d'œil sur le vaisseau qui donne chasse. — Morbleu! comme il s'approche! je puis voir le chouquet de son beaupré quand il s'élève sur une vague, et il y a une demi-heure je n'apercevais que sa vergue de misaine. — Salomon, jetez à la mer le grand canot, il charge trop la poupe.

Le premier lieutenant prit une petite hache, et en portant un coup au bout de chaque da-

vier, il divisa les garans, et le canot tomba dans la mer.

— Faites jeter aussi par dessus le bord les deux derniers canons de l'arrière, dit le capitaine ; nous sommes trop chargés en poupe, et ils ne nous seraient pas d'un grand secours pour nous défendre contre ce double ratelier.

Les canons furent envoyés en quelques minutes dans leur dernière demeure, et pendant la demi-heure suivante, l'ennemi gagna moins de terrain. Il était alors environ trois heures après midi, et les Américains commencèrent à reprendre courage. Le second lieutenant s'approcha du capitaine, et lui dit, d'un air presque insolent, qu'il n'avait pas encore puni le coquin d'Anglais qui avait osé lui pocher l'œil gauche.

— Et il ne le sera pas tant que je commanderai le navire, dit le capitaine. — Il vous avait averti, et vous n'avez eu que ce que vous méritiez. — Thompson, venez sur le gaillard d'arrière.

Thompson allait obéir, quand sept à huit des plus turbulens Américains se jetèrent sur lui, en cherchant à lui arracher sa jaquette.

— Ne le touchez pas ! s'écrièrent en même temps Twist et Gall ; nous ne nous faisons pas

scrupule d'écorcher le cuir d'un drôle comme ce fils d'une tripière, mais nous ne souffrirons pas qu'il soit fait une égratignure à Thompson à bord de ce bâtiment. C'est un vrai marin — un marin jusqu'au bout des ongles ; nous sommes ici plus de cinquante qui le défendrons ; et si quelqu'un de vous ose le toucher, nous jetterons le loch en mer avec le second lieutenant accroché au bout, et nous mettrons le bâtiment en panne pour donner à la frégate le temps d'arriver.

— Qui est pour nous ? s'écria le second lieutenant, en sautant sur un canon ; nous laisserons-nous faire la loi par ces chiens d'Anglais ?

— Ils ne demandent que justice, lui dis-je. Songez que vous êtes dans un grand péril. Vous ne connaissez ni le nombre ni la force des hommes de votre équipage que vous prétendez Américains. Je serais le dernier à approuver un acte de trahison tel que le serait la mise en panne de ce bâtiment ; mais ne provoquez pas le bouledogue, il a rompu la chaîne de son maître, mais il peut vouloir la reprendre. Je suis en ce moment votre hôte, et par conséquent votre ami. Faites tous vos efforts pour échapper à votre ennemi. Je sais quel est ce bâtiment, je le connais,

et je suis fort trompé, s'il vous reste plus de temps qu'il ne vous en faut pour empaqueter vos effets ; car soyez bien sûrs que vous ne passerez pas plus de douze heures sous votre pavillon.

Ce discours en imposa aux mutins ; ils se dispersèrent, laissant le second lieutenant perché sur son canon, et il se décida enfin à en descendre. Cependant le capitaine Peters, le capitaine Green et M. Salomon s'avancèrent sur le gaillard d'arrière, et virent avec consternation qu'on pouvait alors distinguer toutes les œuvres mortes de la frégate qui les poursuivait.

— Que faire? dit le capitaine Peters ; la frégate a gagné bien du terrain pendant cette maudite querelle. — Jetez encore à l'eau deux canons de l'arrière.

Cet ordre fut exécuté avec la même promptitude que le premier, mais il ne fut pas suivi du même succès. La poupe, devenue comparativement trop légère, sortit de l'eau ; tout le poids porta sur la proue, le bâtiment devint moins docile au gouvernail, il fit des embardées, et sa marche se ralentit considérablement.

— Coupez les câbles de la seconde ancre et de l'ancre d'affourche, cria le capitaine.

Les câbles furent coupés; les deux ancres tom-

bèrent dans la mer, et le brick, recouvrant son équilibre, reprit sa première vélocité; mais pendant ce temps, la frégate s'était avancée d'une manière effrayante. Le capitaine et son équipage n'avaient plus d'espoir que dans l'obscurité, et à mesure que les ténèbres devenaient plus épaisses, je commençais à craindre que nous ne parvinssions à nous échapper. Il y avait déjà quelque temps que le soleil était descendu sous l'horizon; les voiles qui couvraient la frégate qui nous poursuivait, n'étaient plus qu'un point qu'on pouvait à peine distinguer; enfin elle disparut tout-à-fait à nos yeux, et nous fûmes près de deux heures sans la revoir.

Je me promenai sur le pont avec Green et le capitaine. Ce dernier semblait avoir l'esprit fort agité. Il avait espéré, dit-il, faire sa fortune dans cette expédition, et pouvoir se retirer ensuite dans un coin des établissemens à l'occident, y cultiver une petite ferme, et vivre en honnête homme; — car je dois convenir après tout, ajouta-t-il, que la vie que je mène, ne vaut guère mieux que celle de voleur de grand chemin.

Je ne puis dire si cette observation morale du capitaine Peters prenait sa source dans le danger qu'il courait en ce moment, mais si le lecteur

veut se reporter à quelques parties de mon histoire, il verra que dans des occasions semblables je faisais souvent des réflexions du même genre.

Les deux capitaines et le lieutenant se retirèrent, et me laissèrent livré à mes méditations. Leur consultation était d'un grand intérêt, et, comme je l'appris ensuite, il s'agissait de décider de quel côté ils feraient voile, maintenant qu'ils avaient perdu de vue la frégate. En les regardant, je sentis toutes mes espérances s'évanouir, et je me résignai à aller à New-York.

En ce moment, un homme vint derrière moi, et tout en ayant l'air de mettre en ordre un cordage, il me dit à voix basse : — Vous pouvez avoir le commandement de ce brick, si vous le voulez, monsieur. Nous sommes ici plus de cinquante Anglais ; nous mettrons le bâtiment en panne, et nous attacherons une lanterne au grand mât. Vous n'avez qu'à dire un mot, et à nous accorder notre pardon.

Je me retournai, et je reconnus un des déserteurs de mon canot. — Misérable ! m'écriai-je, croyez-vous réparer une trahison en en commettant une autre ? Osez-vous insulter votre officier en lui faisant une proposition si infame? Retournez à votre poste, et regardez-vous comme heu-

reux que je ne vous dénonce pas au capitaine qui aurait le droit de vous faire jeter par dessus le bord, comme vous le méritez.

Il se retira d'un air confus. J'allai trouver le capitaine, et sans lui faire connaître l'individu, je lui appris la proposition qui venait de m'être faite, et je l'invitai à se tenir en garde contre toute trahison.

— Votre conduite, monsieur, dit le capitaine, est ce que j'aurais attendu d'un officier de la marine anglaise; et puisque vous agissez si honorablement, je vous dirai franchement que mon intention est de carguer mes voiles de hunes et de misaine, et de bouter de lof vers ce brouillard noir que vous voyez au sud.

— Comme il vous plaira, monsieur; vous ne pouvez vous attendre que je vous donne mon avis, et vous ne me croiriez pas si je vous disais que je désire que vous réussissiez. Je me bornerai donc à vous assurer que je m'opposerai par tous les moyens qui sont en mon pouvoir à toutes les trames qui tendraient à vous déposséder par trahison de votre commandement.

— Je vous remercie, monsieur. Et sans perdre plus de temps en paroles inutiles il se mit à donner ses ordres. — Carguez les voiles ici —

serrez les bonnettes basses et les bonnettes de hunes — des bras là haut! — Serrez les bonnettes de perroquet — pliez les voiles de perroquet.

Toutes ces manœuvres furent exécutées avec une célérité qui me surprit, quoique j'eusse servi à bord de vaisseaux de guerre ayant d'excellens équipages. On commit pourtant une grande faute. Au lieu de placer sur le pont la bonnette basse, on la laissa tomber par dessus le bord, et elle flotta quelque temps sous la proue à babord, avant qu'on en eût fait rapport aux officiers.

— Brassez les vergues au plus près du vent, cria le capitaine, — la barre à babord.

— L'y voilà, monsieur, dit le maître de timonnerie qui tenait le gouvernail. Cependant le brick ne semblait pas marcher comme il l'aurait dû avec les voiles qui lui restaient.

— Je crois que nous échapperons à la frégate après tout; qu'en pensez-vous, lieutenant? dit le capitaine en me donnant un petit coup sur l'épaule. — Eh bien, boirons-nous une bouteille de vieux porter de Londres, après les fatigues de cette journée?

— Un instant, lui dis-je, attendez un instant.

— Que regardez-vous là au vent? dit le capitaine, remarquant que j'avais les yeux fixés sur un point particulier.

Avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, Thompson vint à moi et me dit : — Voilà la frégate, monsieur, et il étendit le bras vers le point que je regardais. Le capitaine l'entendit, et comme la crainte a toujours de bons yeux, il vit sur-le-champ ce que j'avais aussi aperçu.

— A présent, dit-il, il est inutile de penser à nous enfuir. Nous avons lutté contre la frégate vent arrière, ce qui est notre meilleure allure, et elle nous a battus. En allant au vent, je n'ai pas si bonne opinion du brick; et pourtant avec cette belle eau et cette bonne brise il devrait mieux marcher. — Il y a quelque chose qui va mal, Salomon, faites une ronde.

Le premier lieutenant alla de la poupe à la proue à tribord, et ne vit rien qui pût gêner la marche du brick, mais en regardant à babord sur le gaillard d'avant, il vit que la bonnette basse flottait dans la mer sous la proue.

— Je ne m'étonne pas que le brick marche mal, s'écria-t-il; il y a là de quoi arrêter la *Constitution* elle-même. — Qui a serré la bonnette basse? — Mais n'importe! nous le saurons

plus tard. — Ici, vous autres du gaillard d'avant.

Quelques Américains s'avancèrent, mais ils ne purent retirer la bonnette, la marche du navire, quoique lente, y mettant obstacle. En ce moment un éclair brilla du côté du vent, et quand le bruit de l'explosion arriva à nos oreilles, le boulet passa en sifflant au-dessus de nos têtes et traversa la grande vergue.

— Houra pour la vieille Angleterre! s'écria Thompson. Celui qui a tiré ce coup aura demain ma ration de grog.

— Taisez-vous, chien d'Anglais, s'écria Oswald, ou je vous mettrai hors d'état de boire de votre vie une seule ration de grog.

— Je ne vous conseille pas de l'essayer, répondit Thompson.

Le second lieutenant s'élança sur lui avec fureur et le saisit au collet. Thompson, qui était debout à l'extrémité de la poupe, le repoussa, et lui appliqua dans le creux de l'estomac un coup de poing qui le fit reculer en trébuchant. Oswald chercha à se retenir aux écoutes de poupe, mais il ne put y réussir, tomba dans la mer, et on ne le revit plus.

Tout fut alors en confusion sur le pont du brick. Tandis que plusieurs voix s'écriaient :

Un homme à la mer ! un second coup de canon de la frégate coupa le grand hauban, et il fut immédiatement suivi d'un troisième qui traversa le canot attaché au boute-hors. Il était évident que la frégate était à très-peu de distance. Tous les marins descendirent sous le pont pour préparer leurs sacs et leurs caisses, et le capitaine s'approcha de moi. Il me prit la main, et me dit : — Monsieur, je me rends à vous, et je vous prie de vous regarder maintenant comme le commandant de ce brick.

La frégate passa près de notre poupe, nous héla, et demanda quel était ce navire. Je répondis que c'était le *Yankee*, de Boston ; qu'il avait mis en panne, et qu'il s'était rendu.

CHAPITRE VII.

Quelques minutes après, la frégate nous envoya un canot, et l'officier qui venait prendre possession du brick monta sur le pont. Je me montrai pour le recevoir, et je lui présentai les

capitaines Green et Peters que je lui recommandai particulièrement, comme ayant eu pour moi mille bontés. Je l'engageai ensuite à descendre dans la cabine, et il y consentit. Il laissa sur le pont un midshipman qu'il avait amené avec lui, le chargea de faire déployer la grande voile et de mettre le brick en bon ordre, et fit avertir les prisonniers de faire leurs paquets et d'être prêts à passer sur la frégate dans une heure.

Dès qu'on nous eut apporté des lumières dans la cabine, nous nous reconnûmes sur-le-champ.

— Quoi! c'est vous, Frank! s'écria l'officier. Comment vous trouvez-vous sur ce bord?

— C'est une histoire trop longue pour vous la raconter en ce moment, lui dis-je, mais puis-je vous demander si la frégate qui a pris le *Yankee*, n'est pas le *R****, et quel rang y occupe mon ami Talbot?

— La frégate est le *R****, comme vous le supposiez, Frank. Nous sommes à la station du cap de Bonne-Espérance. J'en suis le premier lieutenant, et j'attends à chaque instant mon brevet de capitaine, promotion que je dois à l'affaire de l'île d'Aix.

— Vous l'avez bien mérité, Talbot; mais il

s'est fait long-temps attendre. — Mais nous avons bien des choses à faire, et si vous voulez retourner à bord et emmener avec vous le capitaine, les officiers et les hommes de l'équipage que je vous indiquerai comme pouvant vous causer de l'embarras à bord de la prise, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour mettre ce brick en état de faire voile demain au point du jour; et alors, si votre capitaine le permet, j'irai lui rendre mes devoirs.

Talbot consentit à ma proposition. Il me laissa quelques-uns de ses matelots pour m'aider, et emmena les hommes de l'équipage du brick qui s'étaient montrés les plus mutins en épousant la cause du second lieutenant Oswald. Une autre embarcation arriva bientôt de la frégate. Elle m'amenait un supplément de bras pour travailler à la manœuvre, et emmena encore une vingtaine de prisonniers. Le midshipman qui la commandait m'apporta une invitation du capitaine pour aller déjeûner avec lui le lendemain à huit heures. Il me faisait recommander en même temps d'attacher deux lanternes au grand mât dès que le brick serait prêt à mettre à la voile, en m'avertissant que nous devrions alors faire petites voiles vers le nord,

Après avoir bien travaillé, nous fîmes le signal à quatre heures du matin, et nous mîmes à la voile en nous tenant sous la hanche au vent de la frégate. Je pris alors quelques heures de repos, et à sept heures et demie, le capitaine m'envoya un de ses canots pour me conduire sur son bord. Il me fit le meilleur accueil, ainsi que tous ses officiers. Le capitaine m'adressa mille questions, et les lieutenans et les midshipmen faisaient cercle autour de nous pour entendre mes réponses. L'équipage ne paraissait pas moins curieux d'apprendre mes aventures, et je dis au capitaine que s'il voulait envoyer chercher Thompson, il pourrait m'aider à satisfaire la curiosité générale. Le capitaine y consentit, et le brave Ecossais arriva bientôt à bord.

— Qui a tiré le premier coup de canon ! demanda Thompson, dès qu'il eut mis le pied sur le pont.

— C'est M. Spears, premier lieutenant des soldats de marine, lui répondit-on.

— En ce cas, M. Spears doit avoir aujourd'hui ma ration de grog, reprit Thompson. Je l'ai promis la nuit dernière, et je ne manque jamais à ma parole.

— C'est ce que je puis attester, dit le capi-

taine Peters. J'ai connu des hommes pleins de résolution pour le bien, comme vous. J'en ai connu d'autres qui n'avaient d'ardeur que pour le mal, comme le misérable que vous avez envoyé la nuit dernière rendre son dernier compte. Il est heureux pour vous qu'il n'existe plus, car aussi sûr que vous êtes ici, il vous aurait poignardé, noyé ou empoisonné. Jamais Peleg-Oswald n'a pardonné ni oublié un coup ou une insulte. Il demeurait dans le Kentucki, sur les bords de l'Ohio, mais ayant tué deux hommes qui avaient refusé de faire un échange de terre avec lui, il fut obligé de quitter le pays. Il entra dans la marine pour éviter les poursuites de la justice, mais son humeur querelleuse faisait qu'il ne restait jamais long-temps sur le même navire. Je ne le connaissais pas quand il se présenta pour servir sur mon bord, mais je ne tardai pas à le connaître, et si j'avais fini ma croisière avec lui, il n'en aurait jamais fait une autre avec moi.

On annonça en ce moment que le déjeûner était servi, et les deux capitaines américains furent invités à venir y prendre part. La conversation ne tarda pas à tomber sur l'équipage du brick capturé.

— Tous excellens marins, dit le capitaine Peters, à l'exception des dix nègres.

— Je crois qu'il s'y trouve un certain nombre d'Anglais, lui dis-je.

— Ce n'est pas à moi de le dire, répondit Peters. D'ailleurs, comment savoir si un homme qui a vécu dans les deux pays, est né à Boston, comté de Lincoln, ou à Boston dans le Massachusetts? Jamais nous ne faisons de pareilles questions à un marin qui se présente pour s'engager.

— On sait pourtant, dit notre capitaine, que vous avez un assez grand nombre de nos marins dans votre marine publique et marchande.

— Sans doute, répondit le capitaine Green, et nous n'en manquerons jamais, tant que vous nous en fournirez par le moyen de la presse.

— Que nous vous en fournirons? dit notre capitaine, que voulez-vous dire?

— Que votre presse nous fournit des marins, répondit Green. Sur deux hommes que vous contraignez à vous servir, soyez bien sûr qu'il y en a un qui entre volontairement à notre service.

Peters combattit cette assertion, et regarda Green avec un air de mécontentement.

— C'est un fait incontestable, reprit le dernier; je sais comment se composent les équipages de tous nos navires, et je puis dire que les deux tiers sont des Anglais mécontens d'avoir été forcés par la presse d'entrer au service. — Vous en êtes convenu vous-même devant moi, Peters. Regardez votre équipage.

— Mais c'est ce que vous n'auriez jamais dû répéter devant des officiers anglais, s'écria Peters avec colère. Il est vrai que l'Amérique regarde le système de la presse en Angleterre comme la maîtresse ancre de sa marine; mais je suis fâché que cet important secret soit sorti de la bouche d'un Américain.

— Quant à moi, reprit Green, ce jeune et brave Anglais m'a rendu un si grand service, que je suis devenu à jamais son ami et celui de son pays, et j'ai fait vœu de ne jamais porter les armes contre l'Angleterre, à moins qu'il ne s'agisse de repousser une invasion.

Quand le déjeûner fut fini, nous remontâmes sur le pont. Le capitaine fit mettre toutes ses embarcations en mer, et envoya chercher le reste de l'équipage du corsaire. Quand tous les prisonniers furent arrivés, on les fit ranger sur le pont, et un certain nombre furent reconnus

comme étant Anglais. Le capitaine leur reprocha l'acte de trahison dont ils s'étaient rendus coupables envers leur pays, et l'un d'eux, prenant la parole au nom de tous les autres, lui répondit qu'il leur était redevable de la prise du brick, attendu que c'étaient eux qui avaient jeté la bonnette sous la proue, pour retarder la marche du navire.

— L'infamie de votre premier crime pouvait à peine être surpassée, répondit le capitaine, mais ce nouvel acte de trahison envers le gouvernement à qui vous avez promis vos services, vous rend indignes du nom d'hommes. Sachez pourtant que vous n'avez pas même le méprisable mérite auquel vous prétendez; car depuis le moment que nous avons aperçu le brick, nous ne l'avons jamais perdu de vue; nous savions qu'il était à nous, et il ne s'agissait que de savoir si ce serait une heure plus tôt ou plus tard.

Il les envoya sous le pont. Aucun des hommes de l'équipage de la frégate ne voulut leur parler, mais tous firent le meilleur accueil aux véritables Américains.

Huit jours après nous arrivâmes au Cap, et nous jetâmes l'ancre dans la baie de Simon.

L'amiral qui commandait cette station, ne

voulut pas traduire les déserteurs anglais devant une cour martiale. Il dit que c'était une question de gouvernement, qu'il les enverrait en Angleterre, et que l'Amirauté en ordonnerait ce que bon lui semblerait.

Le *Yankee* fut déclaré de bonne prise par la cour de vice-amirauté du Cap, et il fut acheté pour le compte du gouvernement. Comme c'était un fort beau navire, l'amiral résolut de l'envoyer en Angleterre avec des dépêches, et il eut la bonté de me dire que, pour m'indemniser des revers et des accidens que j'avais éprouvés, il m'en donnerait le commandement.

C'était un arrangement beaucoup plus heureux pour moi que je n'aurais pu l'espérer, mais ce qui me le rendit encore plus agréable, c'est que mon ami Talbot, ayant reçu son brevet de capitaine, demanda à retourner en Angleterre avec moi. J'obtins aussi de l'amiral la permission d'y emmener les capitaines Green et Peters, et le nègre Mungo. Thompson et le midshipman qui m'avait conduit plusieurs fois à bord de la frégate, firent partie de mon équipage. Le reste, comme on peut le supposer, ne se composait pas d'hommes d'élite, mais je n'étais pas dans une situation à pouvoir faire des conditions.

Cependant avec une demi-douzaine de nègres robustes qu'on y ajouta, et qui faisaient partie de ceux qui avaient servi à bord du *Yankee*, je vis que je pourrais aisément faire le voyage de Spithead.

Nous fîmes au Cap nos approvisionnemens pour le voyage. Les deux capitaines américains demandèrent à en payer leur part, mais je refusai d'y consentir, et je leur dis qu'ils pouvaient se regarder comme mes hôtes pendant la traversée. J'achetai le vin et les provisions du capitaine Peters, et je lui en payai la valeur intégrale. Je nommai Thompson maître de manœuvres, et je fis intendant du navire le nègre Mungo, pour qui j'avais pris de l'affection. Enfin l'amiral m'ayant remis ses dépêches, et Talbot étant venu à bord avec son bagage, nous mîmes à la voile pour l'Angleterre.

Je n'avais pas reçu ordre de toucher à Sainte-Hélène, et je n'avais nulle envie de perdre du temps en chemin. Je profitai donc d'un beau temps et d'un vent favorable, et nous marchâmes à toutes voiles jour et nuit. Les nœuds d'une sincère amitié se resserrèrent encore entre Talbot et moi, et nous vivions tous dans une parfaite harmonie. Nous évitions tous les sujets d'en-

tretien qui auraient pu réveiller les préventions nationales, et nous parlions politique le moins possible. Je fis confidence à Talbot de mon amour pour Emilie. Il y avait long-temps qu'il connaissait mes aventures avec Eugénie.

Un soir la conversation tomba sur la natation.

— Savez-vous, dit Talbot, que mon ami Frank est meilleur nageur qu'aucun de nous.
— Vous souvenez-vous du soir où vous êtes parti à la nage de la rade de Portsmouth pour aller rendre visite à votre amie miss Melpomène ?

— Sans doute, répondis-je, et je n'ai pas oublié avec quelle libéralité vous avez fait pleuvoir les balles autour de moi en cette occasion.

— Ah ! s'écria-t-il, je me suis reproché bien souvent d'avoir envoyé des balles à votre poursuite au lieu d'un canot, mais ce qui m'a consolé, c'est qu'aucune ne vous a atteint.

La conversation dura quelque temps sur le même sujet, et enfin nous nous séparâmes pour aller nous coucher. Ce fut peut-être ce qui donna lieu au songe le plus étrange et le plus décousu que j'aie fait de ma vie. L'île de la Trinité et Emilie, le rocher de la Quille et la mystérieuse Eugénie, le bâtiment coulant à fond et le schooner naufragé, passèrent en revue devant

moi, tantôt séparément, tantôt ensemble, dans la plus admirable confusion.

Je crus voir Emilie debout sur le sommet du rocher de la Quille, comme on voit lord Nelson sur le monument à Dublin, ou Bonaparte sur la colonne de la place Vendôme. Elle était en grand deuil, mais elle était resplendissante de beauté, quoiqu'elle eût l'air mélancolique. Il me semblait qu'elle me disait : — Je ne pourrai jamais descendre d'ici sans votre aide. — En ce cas, pensai-je, vous n'en descendrez jamais, car il m'est impossible de vous aider. Il me sembla alors qu'Eugénie était reine de l'île de la Trinité, et que c'était elle qui avait placé Emilie sur ce rocher, pour la tenir loin de moi, et je la suppliais de l'en faire descendre, quand Thompson entra dans ma cabine, et me dit qu'il faisait jour, et qu'on pouvait voir l'île de Fayal au nord-est, à environ sept lieues.

Je m'habillai et je montai sur le pont. Je vis la terre et je remarquai aussi un bâtiment qui marchait à l'ouest. Les deux capitaines américains étaient déjà sur le pont, et voyant que je regardais ce bâtiment, ils me demandèrent si j'avais dessein de lui parler. Je leur répondis que c'était mon intention. Nous avions autant de voiles

déployées que le brick pouvait en porter, et le bâtiment inconnu ne parut avoir aucune envie de nous éviter, car il ne chercha pas à accélérer sa course. Nous fûmes donc bientôt bord à bord, et nous apprîmes que c'était un bâtiment américain reconduisant à New-York des prisonniers qui avaient été échangés.

L'amiral m'avait autorisé, dans le cas où je rencontrerais quelque navire allant aux États-Unis, à y renvoyer les trois Américains que j'avais à bord. Je n'en avais rien dit à Peters ni à Green, de crainte de leur faire concevoir des espérances qui pouvaient ne pas se réaliser. Je ne saurais décrire quels furent leurs transports de joie et de reconnaissance quand je leur dis que j'allais profiter de cette occasion pour les renvoyer chez eux.

— Lieutenant, me dit Peters, je n'ai jamais eu occasion de vivre avec des Anglais; et si je les ai regardés tous comme des tyrans et des insolens, ce n'est pas ma faute : j'ai cru ce que j'avais entendu dire. Mais à présent j'ai vu les choses par moi-même, et j'ai reconnu que le diable n'est pas si noir qu'on le peint. — Je saluai le capitaine Yankee pour le remercier de ce compliment. — Quoi qu'il en soit, continua-t-il,

j'aimerais à échanger quelques bordées avec vous à force égale. — Ramenez ce brick dans nos mers; j'espère en commander un autre exactement semblable, et comme je vous connais pour un brave qui aime autant l'odeur de la poudre que celle d'un bon dîner, je serais charmé de voir si je ne pourrais me remettre en possession du *Yankee*.

— Si l'équipage de votre nouveau brick est composé comme celui du dernier, c'est-à-dire s'il s'y trouve un aussi grand nombre d'Anglais, je ne doute pas que ce ne fût une affaire sérieuse de vous attaquer.

— Il en sera ce qu'il pourra, lieutenant; mais au surplus personne ne se bat mieux que l'homme qui se bat ayant la corde au cou. Et souvenez-vous de ce que vous a dit Green, — car il a éventé la mêche, — que nous n'aurions pas de marins anglais à notre service, si votre systême de la presse ne nous en procurait.

Je ne pus répondre à ce salut, parce que, comme le canonnier du fort de Landguard, je n'avais pas de poudre. Dans le fait, je sentais qu'il avait raison.

Green était présent à cette conversation, mais il garda le silence jusqu'à ce que Peters eût cessé

de parler. Me prenant alors la main, il me dit, les yeux humides et d'une voix presque étouffée : — Adieu, mon digne ami, je ne vous oublierai jamais. — Non ! je n'oublierai jamais le jour où, au risque de votre propre vie, vous avez sauvé la mienne, quoique j'eusse mérité de la perdre. Que Dieu vous en récompense ! Si jamais la fortune de la guerre vous conduisait prisonnier dans mon pays, voici mon adresse. — Tout ce qui m'appartient est à vous, et vous en aurez alors la preuve.

Il suivit le capitaine Peters sur le canot, et je les accompagnai à bord du bâtiment américain pour m'assurer que rien ne leur manquerait. Quand je leur fis mes derniers adieux, le pauvre Green était si ému, qu'il ne put prononcer un seul mot. Mungo, qui partait avec eux, me demanda la permission de me prendre la main, et s'écria : — Moi toujours penser à vous, Massa ; vous être un bon blanc.

Je retournai à bord du brick, et le reste du voyage n'offrit aucun incident remarquable. Enfin nous aperçûmes les rochers blancs d'Albion, si chers à tous les cœurs vraiment anglais, et je jetai l'ancre à Spithead. Le lendemain matin j'allai annoncer mon arrivée à l'amiral du

port, et je lui remis mes ordres et les dépêches dont j'étais chargé. Il m'invita à dîner, et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ d'Angleterre. — Vous avez échappé à de grands dangers, me dit-il, et à présent que vous avez rempli votre mission, vous serez sans doute charmé d'aller voir votre famille ; je vous permets donc de partir aussitôt que bon vous semblera.

CHAPITRE VIII.

Avant de parler de mon arrivée chez mon père, une courte digression est indispensable.

Le lecteur doit se rappeler que j'étais parti de la Nouvelle-Providence à bord d'une frégate qui prit le brick commandé par le capitaine

Green, et que j'avais été chargé de le conduire en Angleterre. Dès que l'équipage du brick eut été conduit à bord de la frégate, elle mit à la voile, et quelque temps après les prisonniers américains entendirent quelques matelots anglais calculer ce que leur vaudrait la capture de ce bâtiment.

— Pas un de vous n'en touchera un farthing, dit un des Yankees, le brick est en ce moment au fond de l'océan avec tous ceux que vous y avez envoyés.

Ce propos fut rapporté au capitaine de la frégate, qui interrogea le lieutenant du brick et les autres prisonniers américains; ils lui apprirent les mesures qu'avait prises le capitaine Green pour que son bâtiment n'entrât jamais dans un port appartenant à l'Angleterre, et l'assurèrent qu'il devait avoir coulé à fond dix à douze heures après qu'ils l'avaient quitté. Le capitaine en rendit compte à l'Amirauté, et l'on informa mon père de cette fatale nouvelle. Cinq mois s'étaient passés sans qu'il eût reçu aucune lettre de moi, et il perdit toute espérance de jamais me revoir. Ce ne fut qu'après mon arrivée chez lui, que je fus instruit de toutes ces circonstances,

Quand je frappai à la porte, elle me fut ouverte par un domestique en grand deuil. C'était un homme entré à son service depuis mon départ, et qui par conséquent ne me connaissait pas.

— Juste ciel! m'écriai-je; qui est donc mort?

— Le fils unique de mon maître, monsieur; M. Frank, qui a péri sur mer.

— N'est-ce que cela? j'en suis bien aise.

Le domestique dut me croire une brute dépourvue de toute sensibilité, et il me regardait en ouvrant de grands yeux, quand je le poussai de côté et montai rapidement l'escalier pour courir au salon. J'aurais dû être plus prudent, mais, suivant ma coutume, je cédai à mon premier mouvement. En ouvrant la porte, je vis ma sœur, en grand deuil, assise devant une table; et en face d'elle était une autre dame, qui avait le dos tourné vers la porte: ma sœur poussa un grand cri en m'apercevant; sa compagne tourna la tête, et je reconnus Emilie, ma chère Emilie, qui avait aussi pris le deuil. Ma sœur, après avoir poussé un cri, tomba évanouie; Emilie imita son exemple, et elles restèrent là comme deux reines en marbre dans l'ab-

baye de Westminster. — C'était un beau groupe, mais plus beau qu'agréable à voir.

J'étais moi-même presque pétrifié et je pensai que j'avais fait une infernale folie. Cependant il n'y avait pas de temps à perdre, je tirai avec force le cordon de la sonnette et voyant un vase dans lequel étaient des fleurs, je jetai les fleurs par terre, et j'aspergeai d'eau le visage et le cou des deux jeunes amies.

Le coup de sonnette avait retenti dans toute la maison. La femme de chambre de ma sœur arriva la première. C'était une de mes anciennes connaissances. Elle fut si surprise de m'apercevoir, qu'elle ne vit que moi; elle me prit pour un revenant, poussa un cri d'effroi, s'enfuit à toutes jambes, et pensa renverser un domestique qui accourait.

C'était celui qui m'avait ouvert la porte. La manière dont je lui avais répondu, lui avait sans doute donné mauvaise opinion de moi, et tenant la porte entr'ouverte, il se borna à avancer la tête dans le salon.

— Envoyez ici sur-le-champ toutes les femmes qui se trouvent dans la maison, lui dis-je; qu'elles apportent des sels, de l'eau de Cologne,

tout ce qui peut être nécessaire. — Eh bien, partez donc, drôle ! que regardez-vous ainsi ?

Il avait les yeux fixés sur Emilie et Clara, qui étaient toujours sans connaissance, et peut-être me soupçonnait-il de les avoir tuées. Il semblait avoir pris racine sur le seuil de la porte, et je m'impatientai ; cependant je crus qu'une courte explication était nécessaire.

— Je suis Frank Mildmay, m'écriai-je ; ces deux dames sont évanouies. M'obéirez-vous à présent, ou faut-il que je vous jette ceci à la tête? Je saisis une seconde fois le vase qui avait contenu des fleurs ; mais je n'eus pas besoin d'exécuter ma menace, car il partit avec la rapidité d'une baleine qui a senti le harpon.

Il courut à la hâte près de mon père, qui était dans la bibliothèque : — Oh, monsieur ! s'écria-t-il ; — bonnes nouvelles, — mauvaises nouvelles, monsieur !

— Que voulez-vous dire, sot imbécille? s'écria mon père, se levant à la hâte.

— M. Frank, monsieur — je crois qu'il vit encore, — mais les deux jeunes dames sont mortes.

Mon père soupçonna sur-le-champ la vérité, et il se hâta de monter au salon. Je l'aurais

pressé dans mes bras, s'ils n'eussent été occupés à soutenir l'un la tête d'Emilie, l'autre celle de Clara. Cependant tout ce qui était doué de vie dans la maison était alors réuni dans le salon, et chacun avait apporté ce qu'il croyait pouvoir être utile. On employa tour à tour les sels, l'eau fraîche, les plumes brûlées; on desserra les lacets, on entr'ouvrit les collerettes, et à l'aide de tous ces moyens les deux jeunes dames reprirent connaissance. J'eus le plaisir de voir les yeux d'Emilie se rouvrir, et ce fut pour moi ce qu'est le soleil pour les habitans des Antilles, quand il se montre dans toute sa splendeur au-dessus de l'Atlantique après un ouragan terrible. Au bout d'une demi-heure, il n'était plus question que de joie. Les domestiques furent congédiés, et je devins le centre du tableau. J'avais Emilie à ma droite, mon père à ma gauche, et Clara était suspendue à mon cou. Les baisers qu'il me fut permis de prendre et ceux que j'eus le plaisir de recevoir, me dédommagèrent amplement de tout ce que j'avais souffert depuis que j'étais parti d'Angleterre pour aller à la Barbade sur le brick infernal du capitaine G***.

Vinrent ensuite les questions. J'y répondis avec toute la modestie convenable, et je fis la

relation abrégée de ce qui m'était arrivé pendant mon absence, sauf quelques points que je jugeai à propos de passer sous silence, notamment l'épisode de Carlotta. On envoya un exprès à M. Somerville, pour l'informer de mon retour, et le courrier suivant porta des lettres à tous nos parens et à tous nos amis, pour leur annoncer la même nouvelle.

Nous ne nous séparâmes que lorsque le moment arriva de faire notre toilette pour le dîner. Quel changement avaient opéré quelques heures dans cette maison de deuil, devenue tout à coup une maison de joie! Hélas! le contraire ne se voit que trop souvent dans la vie humaine! — Les dames reparurent dans le salon en robe blanche, emblême de la pureté de leur ame. Mon père avait quitté son habit noir. Les domestiques avaient repris leur livrée ordinaire.

Le dîner ayant été annoncé, mon père donna la main à Emilie, et je suivis avec ma sœur. Emilie tourna la tête en arrière, et me dit, d'un air gravement comique : — Ne soyez pas jaloux, Frank?

— Je punirai vos lèvres de ce trait caustique, lui dis-je.

Nous nous mîmes à table, et mon père appela

la bénédiction du ciel sur notre repas d'une manière plus solennelle que de coutume. Cet acte de dévotion, trop souvent négligé, nous fit venir les larmes aux yeux. Emilie et Clara eurent besoin de recourir à leur mouchoir pour essuyer leurs pleurs. — Frank, me dit mon père, ce repas est bien différent de celui que nous fîmes hier. Combien peu nous nous doutions du bonheur qui nous attendait aujourd'hui.

Les jeunes dames s'essuyèrent les yeux, mais elles avaient perdu l'appétit. Ce fut en vain qu'Emilie essaya de manger un éperlan. — Allons, allons, leur dis-je en style de marin, en leur versant à chacune un verre de vin, les liquides s'arriment toujours plus facilement que les solides : buvons à la santé les uns des autres, et nous ne nous en trouverons que mieux.

Elles suivirent mon avis, et elles s'en trouvèrent bien. Le dîner fut gai, mais la gaîté fut modérée par le souvenir du chagrin passé. Les dames restèrent à table aussi long-temps que nous, car elles ne purent se résoudre à perdre aucun des incidens de mon voyage que mon père m'avait engagé à lui raconter avec plus de détail. Enfin nous montâmes au salon. Le café et le thé furent servis. Emilie toucha du piano,

essaya de chanter, mais y renonça. La tristesse passée était encore trop récente pour qu'un air gai pût lui convenir, et un air mélancolique faisait trop d'impression et lui ôtait la voix. Il était minuit quand nous nous séparâmes.

Le lendemain matin, M. Somerville arriva à l'heure du déjeûner. Il embrassa sa fille et me serra la main cordialement. Il voulut savoir aussi quelles aventures m'étaient arrivées; je fus obligé d'en faire un nouveau récit, que j'abrégeai autant qu'il fut possible. J'avais profité d'un tête à tête d'une demi-heure avec Emilie, avant le déjeûner, pour lui parler de notre union future et du désir que j'avais d'en accélérer le moment, et voyant que je n'avais pas d'obstacles sérieux à craindre de sa part, je résolus d'entamer l'affaire avec les barbes grises.

Je n'en trouvai l'occasion qu'après le dîner, quand Emilie et Clara eurent quitté la table. Remplissant alors nos trois verres, je proposai de boire à leur santé. Le toast fut accepté et ayant vidé mon verre avec toute la ferveur d'un amour véritable, j'entrai en matière sans exorde. Mon père et M. Somerville se regardèrent et le dernier me dit :

— Vous paraissez bien pressé, Frank.

— Pas plus que je ne dois l'être fort naturellement, monsieur.

— Je crois, Frank, me dit mon père, que vous ne devez pas penser à vous marier avant d'avoir obtenu le grade de capitaine. Songez que jusqu'alors vous ne serez pas votre maître.

— S'il faut que j'attende que je sois mon maître, mon père, j'aurai à attendre long-temps. Personne n'est jamais son maître dans notre service ni en Angleterre. Le capitaine est commandé par l'amiral, l'amiral par l'Amirauté, l'Amirauté par le conseil privé, le conseil privé par le parlement, le parlement par le peuple, et le peuple par la presse et les journaux.

— J'admire votre logique, Frank, mais dans tous les cas, je crois à propos que nous allions à la manufacture d'épaulettes de Charing-Cross, pour voir si nous pouvons en obtenir une paire pour vos épaules. Quand vous aurez le commandement d'un sloop de guerre, je vous verrai avec beaucoup de plaisir, — et je suis sûr que mon ami Somerville pense comme moi, — prendre celui de miss Emilie, qui est certainement la meilleure et la plus jolie frégate de tout le comté.

Je vis qu'ils avaient fermement résolu que le grade de capitaine serait la condition *sine quâ*

non de mon mariage, et tous mes raisonnemens ne purent changer d'un seul point la marche qu'ils avaient déterminé de suivre. Il fut convenu qu'on solliciterait sur-le-champ ma promotion auprès de l'Amirauté, et que lorsqu'elle aurait été obtenue, il me serait permis de solliciter Emilie de fixer l'époque de notre mariage.

Tous ces arrangemens étaient fort sages aux yeux de la prudence de l'âge mûr, mais ils ne convenaient pas à l'ardeur impétueuse d'un amant de vingt et un ans. Je savais que mon père avait beaucoup de crédit à l'Amirauté, mais je savais aussi que l'Amirauté avait promulgué tout récemment une ordonnance en vertu de laquelle nul lieutenant ne pouvait être élevé au grade de capitaine avant d'avoir servi deux ans sur mer. C'était une mesure excellente sans doute pour le service, mais je n'avais pas encore assez *d'amor patriæ* pour préférer l'intérêt public au mien propre; et j'aurais souhaité de tout mon cœur que l'ordonnance et ceux qui l'avaient rendue fussent au fond de la caverne de la Nouvelle-Providence, dans laquelle mon ami Charles et moi nous avions été assiégés par un requin, et que la haute marée les y engloutît.

Je demande à mes lectrices s'il n'était pas dé-

solant de voir mon mariage ajourné presque indéfiniment par un pareil motif, après tous les accidens qui m'étaient arrivés, et après une constance comme la mienne. Mon père alla à l'Amirauté, et il reçut une réponse aussi favorable qu'il était possible de l'espérer. On lui promit que j'aurais un brevet de capitaine dès que mon temps de service comme lieutenant serait expiré, et il ne s'en fallait plus que deux mois. En attendant, je fus nommé second lieutenant d'un vaisseau qu'on équipait à Woolwich. Ce n'était pas le moyen d'en accélérer l'équipement, en ce qui pouvait dépendre de moi. Cependant il fallait obéir, et je le fis sans beaucoup de répugnance, car Woolwich n'était pas bien loin de la demeure de M. Somerville, et il m'était possible de voir Emilie très-fréquemment. Je cherchai donc à partager mon temps entre les devoirs de l'amour et ceux de ma profession, entre la soumission à ma maîtresse et l'obéissance à mon capitaine. Ce dernier point me donna peu d'embarras, car je fus long-temps sans entendre parler de lui, et il semblait ne s'inquiéter ni du vaisseau ni de son équipement.

Je fis encore un effort pour vaincre l'obstination de mon père, tout fut inutile. J'engageai Emi-

lie à employer en notre faveur toute l'influence qu'elle possédait certainement sur nos deux pères; mais la maligne pièce, qui avait sans doute reçu ses instructions du quartier général, me répondit en souriant qu'elle n'aimait pas l'idée de lire dans le *Morning-Post*, l'annonce de son mariage avec un lieutenant.—Car qu'est-ce qu'un lieutenant aujourd'hui? ajouta-t-elle; rien du tout. Je me souviens que lorsque j'étais en visite à Fareham, j'allai à Portsmouth voir le chantier et les vaisseaux, et j'y vis votre ancien ami, l'amiral sir Hurricane-Humbug, qui faisait marcher devant lui tous les pauvres lieutenans, comme autant de moutons devant un chien de berger. Il en avait toujours un sur ses talons, comme un laquais. Un autre était toujours en station dans son antichambre comme un chien de garde, et quand l'amiral sortait pour aller se promener avec sa famille, un lieutenant formait l'arrière-garde avec la gouvernante. Non, Frank, pour que je me rende à discrétion, il ne faut rien moins qu'une paire d'épaulettes.

— Fort bien, lui dis-je en me regardant dans une glace avec un air de suffisance; s'il vous plaît de faire dépendre votre bonheur des promesses d'un premier lord de l'Amirauté, et d'une

paire d'épaulettes, je n'ai plus rien à dire. On ne saurait expliquer le goût des femmes. Il y en a qui préfèrent les galons d'or et les rides à la jeunesse et à la santé. — J'en suis fâché pour elles ; voilà tout.

— Vous devez avouer, Frank, que vous avez assez de vanité pour être au moins amiral.

— Les amiraux devront vous remercier de ce compliment ; mais pour vous dire la vérité, ma chère Emilie, je pense que trois étoiles sur chaque épaule, et trois bandes de galon d'or autour des manches, n'indemnisent que bien faiblement d'avoir des cheveux gris, des jambes décharnées, un dos courbé, une toux cadavéreuse, et d'être un objet de dérision ou de pitié pour toutes les jolies filles du pays.

— J'en suis fâchée pour vous, Frank, mais il faut vous soumettre à votre destin.

— Eh bien, s'il le faut, il le faut. Mais du moins accordez-moi un baiser.

Je n'en demandais qu'un, mais j'en pris cent, et j'en aurais pris cent autres, si le maudit sommelier ne m'eût interrompu en m'apportant une lettre, qui n'était rien moins qu'un ordre de rejoindre mon vaisseau sur-le-champ. — *Sic transit gloria mundi.*

Heureusement pour moi, le premier lieutenant était un homme qui restait toujours à son poste, et qui par conséquent n'avait pas besoin d'un remplaçant. Jamais il n'allait à terre parce qu'il avait peu d'amis et encore moins d'argent. Il faisait toucher le montant de sa paie le jour même de l'échéance, et il savait faire durer cette somme jusqu'à l'échéance suivante. J'avais appris qu'il aimait à fumer un cigare et à boire *un petit verre* de bonne eau-de-vie — car il ne faisait jamais d'excès. Je lui fis donc présent d'une boîte de cigares de la Havane, d'une douzaine de bouteilles d'eau-de-vie de Cognac, pour le mettre en état de supporter mon absence le soir avec une résignation chrétienne.

Dès que le travail de la journée était terminé, le brave homme avait coutume de me dire : — Allons, M. Mildmay, je sais ce que c'est que d'être amoureux, car je l'ai été moi-même autrefois ; prenez le canot, renvoyez-le dès que vous serez à terre, et ayez soin d'être de retour demain matin à neuf heures pour surveiller les midshipmen et les travailleurs dans le chantier.

M. Somerville habitant alors une maison de campagne qu'il avait prise temporairement à Blackheath, j'arrivais ainsi chez lui tous les jours

pour l'heure du dîner. Mon père et ma sœur y étaient à demeure, et Talbot y venait presque tous les jours, car je l'avais présenté tant à M. Somerville qu'à mon père. Il en avait été accueilli comme il ne pouvait manquer de l'être par tous ceux qui étaient en état d'apprécier ses bonnes qualités ; et j'avais eu soin de dire tout bas à Emilie qu'il possédait la qualité indispensable d'une paire d'épaulettes. Cependant Talbot, sachant qu'il y avait entre elle et moi des projets de mariage, n'avait pour Emilie que les attentions d'usage; mais sa conduite à l'égard de ma sœur était toute différente.

Mais avant de continuer cette partie de ma relation, mes lecteurs me permettront de m'arrêter une minute en chemin pour leur tracer une esquisse de ma chère petite sœur Clara. Cette épithète doit déjà leur avoir appris qu'elle n'était pas de grande taille. Quoiqu'elle eût la peau blanche, ses cheveux étaient très-noirs, et ils tombaient en boucles sur son front et sur ses épaules. Son visage ovale offrait des traits dont l'ensemble était parfait. Ses yeux noirs étaient étincelans, ses lèvres vermeilles, ses dents blanches et bien rangées. Phidias et Praxitèles auraient pu prendre pour modèles ses bras et son

buste. Elle avait la taille svelte, les mains et les pieds petits et bien formés. Depuis long-temps je désirais lui voir un amant qui fût un échantillon aussi favorable de notre sexe, qu'elle l'était du sien ; et je m'étais dit plus d'une fois que mon ami Talbot était précisément l'homme fait pour commander cette jolie petite corvette.

Malheureusement, Clara, avec tous ses charmes, avait un grand défaut à mes yeux, — elle préférait les militaires aux marins. Elle regardait ceux-ci comme une classe d'hommes mal élevés, brusques et grossiers, et qui ne pensaient à rien au monde qu'à leur navire. Ce préjugé contre toute notre profession était enraciné en elle depuis long-temps, et peut-être fallait-il tout le mérite de Talbot pour le surmonter. Mais, comme Clara n'avait qu'un goût général pour l'armée de terre, sans qu'il se dirigeât sur personne en particulier, Talbot avait le champ libre pour déployer ses forces. Dès le premier jour, il lui offrit la main pour la conduire dans la salle à manger, et il s'assit à côté d'elle avec un air d'assurance modeste. Comme je l'avais informé des préventions qu'elle avait conçues contre notre malheureux élément, il s'abstint de dire un seul mot qui pût sentir le moins du

monde notre profession, et il ne l'entretint que de sujets analogues à ses goûts. Il continua à suivre le même plan, et elle fut enfin forcée de s'avouer à elle-même que M. Talbot semblait faire exception à la règle générale qu'elle avait établie.

CHAPITRE IX.

Il est temps maintenant de faire connaître au lecteur mon nouveau vaisseau et mon nouveau capitaine. Mon vaisseau était une frégate de première classe, construite tout exprès pour pouvoir lutter contre les frégates américaines du plus haut bord. Elle portait trente longs canons

de vingt-quatre, et pareil nombre de caronades de quarante-huit.

J'avais passé une semaine à bord, occupé de mes devoirs pendant la journée, et de mon amour le soir chez M. Somerville. Je n'avais pas encore vu mon capitaine, et le premier lieutenant, par extraordinaire, étant allé à terre un matin, je me trouvai officier commandant. L'équipage était à dîner; il tombait une pluie fine, et je me promenais seul sur le gaillard d'arrière. Je vis arriver bord à bord une barque amenant un homme en habit bourgeois, je ne fis aucune attention à lui, supposant que c'était quelque marchand qui venait demander la permission de trafiquer avec l'équipage. L'étranger regarda les cordes sales que deux mousses lui jetèrent, et leur demanda s'ils n'en avaient pas de propres. Ayant reçu une réponse négative, et voyant qu'il n'y avait pas de remède, il saisit les cordes et monta sur le pont.

Il vint sur le gaillard d'arrière, et me montrant ses gants couleur de soufre couverts de boue et de goudron, il me dit avec colère : — De par Dieu, monsieur, voilà une paire de gants neufs entièrement gâtés !

— Vous auriez pu les ôter, monsieur.

— Il m'a plu de les garder. — Pourquoi ne m'a-t-on pas donné des cordes propres ?

— Parce que l'usage est de n'en donner, monsieur, que lorsqu'on appelle le quart de babord ou de tribord.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas appelé, monsieur ?

— Parce qu'on ne l'appelle jamais sans savoir pour qui, monsieur.

— Aussi sûr que je siégerai dans la chambre des pairs, je signalerai votre conduite à votre capitaine.

— On n'appelle le quart que pour les officiers en uniforme, et j'ignore encore à quel titre vous prétendez à cet honneur.

Il me montra sa carte. — Me connaissez-vous à présent, monsieur ?

— Oui, milord; et quand vous viendrez en uniforme de capitaine, je vous ferai recevoir avec les honneurs dus à ce titre.

— Aussi sûr que je siégerai dans la chambre des pairs, monsieur, vous entendrez parler de cette affaire. — Ayant appris ensuite que le capitaine n'était pas à bord, il me tourna les talons, et descendit dans sa barque sans demander d'autres cordes que celles dont il s'était déjà servi.

— Jamais je n'entendis parler ni de lui, ni de cet incident. Il siége à présent dans la chambre des pairs, et je suppose qu'il a adopté quelque autre phrase pour attester sa véracité.

Tous les officiers de la frégate arrivèrent les uns après les autres, et enfin un billet adressé au premier lieutenant nous annonça que notre capitaine ferait son apparition le lendemain. Nous nous mîmes en grand uniforme, et les soldats de marine se tinrent sous les armes pour l'attendre. Il arriva à midi et demi, pendant que nos hommes étaient à dîner, quoiqu'il soit d'usage de ne jamais les déranger en ce moment sans nécessité urgente. Il portait un frac sans épaulettes, garni seulement de boutons où une ancre était gravée, et il avait sur la tête un bonnet de lancier, entouré d'un large galon d'or.

Tout cela n'était pas très-correct, mais il était lord, et comme nous le reconnûmes par la suite, il s'arrogeait de grands priviléges en vertu de ce titre. Nous lui fûmes présentés tour à tour par le premier lieutenant, qui était le seul qui l'eût encore vu, et il daigna nous faire à chacun un signe de tête. Toutes ses questions furent adressées au premier lieutenant, et elles ne roulèrent que sur ce qui le concernait personnellement.

— Où sera logé mon intendant? — Où couchera mon valet de chambre? — Où est l'écurie pour ma vache? — Où seront placés mes moutons? etc., etc. Il n'avait pas été une demi-heure avec nous, que nous avions reconnu que sa noble personne était le Dieu de son idolâtrie. Quant aux détails relatifs au navire et à son équipage, à l'état des mâts, des voiles et des agrès, de l'eau, des approvisionnemens et des munitions, il ne s'en inquiétait en aucune manière.

Au bout d'une heure, il retourna à terre, et nous ne le vîmes qu'après notre arrivée à Spithead. Alors, il vint à bord, accompagné de son intendant, commis d'administration à la demi-paie, qui, à force de basses flatteries et d'attentions serviles, s'était rendu aussi nécessaire à Sa Seigneurie qu'un valet de chambre et un portemanteau. Ce méprisable personnage était le vrai pendant du Gnatho de Térence, et je ne le voyais jamais sans songer au passage qui finit par ces mots : *Si negat, hoc quoque nego*. Il dînait dans la cabine des officiers, et il n'échappait à la haine et à l'indignation, qu'à l'abri du mépris qu'il inspirait.

Mes belles lectrices désirent sans doute savoir comment je me séparai d'Emilie, et je suis dis-

posé à satisfaire leur curiosité, quoique ce soit un sujet délicat. Dès que nous eûmes reçu ordre de nous rendre à Spithead, mon père fit une nouvelle démarche à l'Amirauté pour tâcher d'obtenir ma promotion. Mais il reçut encore la même réponse, — le temps de mon service comme lieutenant n'était pas encore expiré. Il y eut une dernière consultation entre les deux pères; ils pensèrent qu'à moins qu'Emilie ne partît de Blackeath avant moi, je laisserais partir ma frégate sans moi, et en conséquence, ils m'annoncèrent le soir même leur intention de retourner le lendemain matin, mon père et ma sœur à Londres, M. Somerville et sa fille à leur domicile ordinaire.

Je vis qu'Emilie était fâchée de cette résolution, et je lui fis le reproche d'agir envers moi avec cruauté en s'y soumettant. Mais elle me répondit, avec un bon sens et une fermeté que je ne pus qu'admirer, qu'elle n'avait à recevoir des avis que de son père, et que jusqu'à ce qu'elle fût mariée, elle n'en suivrait jamais d'autres; qu'il avait jugé à propos que notre mariage fût différé, et que, comme nous n'étions encore très-vieux ni l'un ni l'autre, elle espérait que nous nous reverrions. J'admirai son héroïsme,

je l'embrassai pour la dernière fois, et je lui donnai la main pour monter en voiture. Je ne vis qu'une larme briller dans chacun de ses yeux, mais son père craignit une explosion générale, et me faisant un signe amical de tête, il leva la glace en ordonnant au postillon de partir.

Mon père et ma sœur montèrent en voiture au même instant, et après leur départ je retournai à bord, à peu près d'aussi bonne humeur qu'un chien à la queue duquel des enfans ont attaché un poëlon.

Quelques jours après, nous mîmes à la voile pour nous rendre à la station de l'Amérique septentrionale. Puisqu'il fallait m'éloigner d'Emilie, c'était du moins l'endroit le plus agréable où je pusse aller. Le passage fut long à cause des vents contraires, et nous fûmes réduits à une demi-ration d'eau. Ceux qui ont éprouvé cette réduction, savent combien elle est dure et pénible, et il serait impossible de le faire comprendre aux autres. Cependant il n'en fallait pas moins douze gallons d'eau par jour au capitaine pour prendre un bain de pieds, et les hommes de l'équipage se disputaient ensuite l'eau dont il s'était servi. Cela donna lieu à quelques murmures, qui arrivèrent jusqu'aux oreilles du capitaine, mais il

répondit avec un ton d'apathie : — A quoi bon être capitaine, si l'on n'a pas quelques priviléges?

Sa Seigneurie était un homme de moyenne taille, bien fait, ayant des traits agréables, mais une physionomie qui n'était rien moins que spirituelle. Il avait une grande opinion de lui-même, c'est-à-dire, il était fier de sa naissance et de sa fortune. Cependant il n'avait que des connaissances superficielles, et je crois qu'il n'avait jamais lu que les mémoires du comte de Grammont, livre qu'on lui voyait sans cesse entre les mains. Il avait passé dix ans en mer, et, chose fort étrange, il ne connaissait rien, littéralement rien, à sa profession. Il était complètement ignorant sur tout ce qui concernait la marine et la navigation. Du reste, il avait un bon caractère, et je crois qu'il ne manquait pas de bravoure personnelle.

Sentant ce qui lui manquait, il avait assez de bon sens pour ne faire aucune observation qui aurait pu trahir son ignorance. Quand il montait sur son gaillard d'arrière, il regardait ordinairement les bras du vent de la grande vergue, et s'ils n'étaient pas tendus comme une barre de fer, il ordonnait qu'on les tendît. Il ne craignait pas de se compromettre en donnant cet ordre,

mais il osait rarement aller plus loin. Il avait aussi l'habitude d'oublier ou d'affecter d'oublier les noms des choses et des hommes, sans doute parce qu'il croyait au-dessous de lui d'avoir de la mémoire.

Un jour, dès qu'il fut arrivé sur le pont, il me donna l'ordre suivant : — Monsieur... j'oublie votre nom, — ayez la bonté d'ordonner que... que les... comment l'appelez-vous?

— Oui, milord, oui, répondis-je, je vois ce que c'est. — Matelots du gaillard d'arrière! tendez les bras du vent de la grande vergue! C'était exactement ce qu'il avait voulu dire.

Il était fort mécontent quand on lui parlait d'une manière qui ne paraissait pas satisfaisante à sa vanité. Quand un officier supérieur donne un ordre, il est assez d'usage de lui répondre : — Fort bien, monsieur, ce qui signifie seulement qu'on a compris son ordre et qu'on va l'exécuter. Un jour que j'avais fait cette réponse à notre capitaine, il me dit : — Monsieur Mildmay, je ne suppose pas que vous ayez voulu me manquer de respect, mais je vous prie de ne plus me répondre ainsi. C'est à moi, et non pas à vous, qu'il appartient de dire : — Fort bien. Vous avez l'air de donner votre approbation à mon ordre,

je n'aime pas cela, et je vous prie d'y faire attention.

— Fort bien, milord, répondis-je, la force de l'habitude l'emportant. Mais je m'aperçus de ma méprise, et j'ajoutai sur-le-champ : — Pardon, milord, soyez bien sûr que je n'ai nul dessein de vous offenser.

Je le saluai, et en me retirant, j'entendis Sa Seigneurie dire à son intendant, qui était toujours derrière lui comme son ombre : — Je n'aime pas beaucoup ce jeune homme. Je ne sais quelle fut la réponse, mais c'était certainement un écho.

La première fois que nous prîmes des ris, le capitaine était sur le pont. Il ne dit rien, mais il regarda avec attention. La seconde fois, il répéta les ordres donnés par le premier lieutenant, afin de s'assurer qu'il les avait bien retenus. La troisième, il se crut en état de voler de ses propres ailes, et il tomba tout à plat. Le premier lieutenant avait donné l'ordre « hissez la voile de petit hunier », et le capitaine l'avait répété à haute voix. On travaillait avec ardeur à cette manœuvre, et les vergues du petit hunier s'avançaient rapidement vers le haut du mât, quand elles furent

arrêtées tout à coup par les drisses du petit hunier.

— Qu'y a-t-il donc? me cria le premier lieutenant, tandis que j'étais à mon poste sur le gaillard d'avant.

— Qu'y a-t-il donc? répéta le capitaine.

— Quelque chose qui va mal dans l'itague des drisses, répondis-je.

— Au diable l'itague des drisses! s'écria le capitaine. Il faut le couper. Je veux que la voile du petit hunier soit hissée.

Il est bon d'apprendre à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas marins, que l'itague des drisses était précisément le cordage qui tenait en ce moment la vergue suspendue. Si on l'eût coupé, le navire eût été dégréé, et suivant toute probabilité, la vergue se serait brisée.

Nous arrivâmes à Halifax sans avoir rencontré un seul navire ennemi, et dès que la frégate fut à l'ancre dans le port, j'allai voir mes anciens amis dans la ville. La semaine suivante, nous reçûmes ordre d'aller faire une croisière sur les côtes de l'Amérique septentrionale. C'était au cœur de l'hiver, il faisait très-froid, et nous eûmes beaucoup à souffrir des vents du nord-est, de la neige, et de la gelée, qui nous rendait

presque impossible de manier nos manœuvres courantes sans y jeter d'abord de l'eau bouillante pour les dégeler. Le froid ne permettait au capitaine de nous honorer de sa présence sur le pont qu'une fois par jour.

Nous jetâmes l'ancre sur une partie de la côte qui n'était pas en état de défense, et les habitans, n'étant pas protégés par leur gouvernement, se regardaient comme neutres, et nous fournissaient autant de poisson, de volaille et de légumes que nous pouvions en désirer. Le capitaine et les officiers allaient souvent à terre sans éprouver le moindre obstacle. Un soir que le capitaine en était revenu, il survint un coup de vent très-fort. Au lieu de le faire hisser à bord suivant l'usage, il laissa son canot attaché à la poupe par une corde. La corde fut rompue par le vent, il entraîna le canot, et l'on ne s'en aperçut que le lendemain matin. Après avoir fait quelques recherches, on découvrit qu'il avait été poussé sur la côte à quelques milles de l'endroit où nous étions; que les Américains s'en étaient emparés, et qu'ils l'avaient emmené sur une partie de la côte qui était bien gardée, à environ vingt-deux milles plus loin. Le capitaine fut très-mécontent d'avoir perdu ainsi son canot

qu'il regardait comme lui appartenant personnellement, quoiqu'il eût été construit sur le chantier du roi, par les ouvriers du roi, avec les clous et les planches du roi.

— Vous savez qu'ils doivent respecter les propriétés privées, dit le capitaine au premier lieutenant.

— Oui, milord, mais ils ne savent pas que cette embarcation est une propriété privée.

— Aussi aurai-je soin de le leur apprendre.

Le lendemain à neuf heures du matin, le capitaine me manda dans sa cabine ; il était encore couché, et des rideaux de soie verte étaient tirés autour de son lit.

— Monsieur..... j'oublie votre nom.... vous allez prendre une embarcation, me dit-il.

— Oui, milord.

— Et vous irez là-bas réclamer mon canot.

— Et si l'on refuse de le rendre, milord?

— En ce cas vous le prendrez, ainsi que les bâtimens que vous trouverez dans le port.

— Oui, milord. — Ferai-je mettre une pièce de canon sur mon embarcation, ou ne prendrai-je que des mousquets?

— Non, non. Point d'armes d'aucune espèce, un pavillon blanc suffira.

— Mais si l'on n'y a point égard, milord ?

— Impossible, on respecte toujours un pavillon de trève.

— Je vous prie de m'excuser, milord ; mais je crois réellement que des armes peuvent nous devenir nécessaires.

— Non, monsieur ; je ne veux point d'armes. — Vous vous battriez sans aucun motif. — Vous avez reçu vos ordres, monsieur, vous pouvez vous retirer.

— Oui, pensai-je ; si je réussis, je suis un voleur ; et si je ne réussis pas, je puis être pendu au premier arbre.

J'allai trouver le premier lieutenant, et je lui fis part des instructions que je venais de recevoir. Comme je l'ai déjà dit, cet officier n'avait pas d'amis ; il n'espérait obtenir de l'avancement que par la protection du capitaine, et par conséquent il n'osait désobéir à aucun de ses ordres, quelque absurdes qu'ils pussent être. Je lui dis qu'en dépit des ordres du capitaine, je ne partirais pas sans armes.

— Les ordres de Sa Seigneurie doivent être exécutés, me répondit-il.

— Sur ma foi, m'écriai-je avec dépit, vous êtes aussi fou que le capitaine.

Il rougit de colère, et me quitta sur-le-champ pour descendre dans sa cabine, en disant : — Vous recevrez de mes nouvelles, monsieur.

J'en conclus qu'il avait dessein de me traduire devant une cour martiale ; et je m'y étais certainement exposé par le propos inconsidéré que je lui avais tenu. Cependant je profitai de son absence pour faire mettre sur mon canot des mousquets et des munitions. En réfléchissant à ce qu'il m'avait dit, je vis que je n'avais rien à craindre ; car je ne l'avais offensé qu'en le comparant au capitaine, et il ne pouvait en montrer publiquement son ressentiment, sans faire un affront à l'homme dont il attendait sa promotion. Bientôt, il m'envoya une lettre dans laquelle il me disait qu'à mon retour de mon expédition, il me demanderait satisfaction de l'outrage que je lui avais fait. Je mis son cartel dans ma poche, je descendis dans mon canot et nous partîmes.

Il ne restait plus qu'une heure de jour quand nous arrivâmes à l'endroit où l'on supposait qu'était le maudit canot du capitaine, et l'aspect du firmament annonçait l'approche d'une tempête. Dans le fait je ne crois pas qu'on eût trouvé dans toute la marine d'Angleterre un autre

capitaine qui, à cette époque de l'année, eût envoyé une embarcation si loin de son vaisseau, sur une côte ennemie, pour une mission de si peu d'importance.

Mon équipage consistait en vingt hommes et un midshipman. Quand nous arrivâmes à l'entrée du port, nous aperçûmes quatre bâtimens à l'ancre. Nous n'eûmes pas le temps d'essayer l'effet de notre pavillon de trêve, car dès que nous fûmes à portée du mousquet, une volée tirée par deux cents miliciens cachés derrière un retranchement me tua quatre hommes. Il ne me restait donc qu'à monter à bord des quatre bâtimens abandonnés, et à les emmener. Comme la marée était basse, deux touchaient, j'y mis le feu, et pendant ce temps, nous eûmes encore quelques hommes de blessés. Je pris ensuite possession des deux autres, et je mis à bord de l'un d'eux le midshipman qui était presque un enfant, en le chargeant de lever l'ancre. Je lui laissai le canot et tous nos hommes, à l'exception de quatre avec lesquels je montai sur l'autre bâtiment. Le midshipman perdit probablement encore quelques hommes, car il ne put lever l'ancre, mais il en coupa le câble, et sortit du port avant moi. En levant l'ancre, j'eus un

homme tué par un coup de mousquet. Je suivis le midshipman, et nous étions à environ quatre milles de la côte quand il survint un vent très-violent, accompagné de neige. Toutes les voiles étaient si vieilles à bord des deux bâtimens, qu'elles furent déchirées en un instant. Il ne me resta de ressource que de jeter l'ancre sur un fond de cinq brasses; mais le bâtiment du midshipman, n'en ayant pas, fut poussé à la côte, s'y brisa, et tous ceux qui s'y trouvaient, périrent ou furent faits prisonniers.

Le lendemain je vis sur la côte les débris de ce bâtiment en partie couverts de neige. Ma situation était presque aussi déplorable, car je me trouvais sur un mauvais bâtiment, chargé de sel, cargaison la plus dangereuse de toutes quand l'eau vient à la gagner, car alors le sel devient pesant comme du plomb. Si cela arrivait, je ne pouvais manquer de couler à fond, et je n'avais pas de canot. Il ne se trouvait à bord aucune espèce de provision, si ce n'est un trumeau d'eau. J'étais à quatre milles de la côte, pendant un ouragan, au milieu d'une neige constante, et par le froid le plus piquant que j'eusse jamais éprouvé. Nous allumâmes du feu dans la cabine pour nous réchauffer, et de temps

en temps nous montions sur le pont pour voir si le vent diminuait. Le bâtiment tanguait horriblement, des vagues passaient à chaque instant sur le gaillard d'avant, et il était couvert d'une couche de glace. Le lendemain matin, nous vîmes que nous avions dérivé d'un mille vers le rivage, et l'ouragan n'avait rien perdu de sa violence.

Nous n'avions rien pour satisfaire notre appétit, et nous ne pûmes faire de feu qu'en abattant quelques cloisons dans l'intérieur du navire. Nous bûmes de l'eau chaude pour chasser le froid, et ayant trouvé une quantité de toile, du fil et des aiguilles, nous nous amusâmes à en faire des voiles. Cependant le froid redoublait de rigueur, et nous entretenions le feu avec une telle libéralité qu'il prit deux fois au bâtiment. La glace se formait sur l'eau qui était dans la bouilloire sur le feu, et elle ne se fondait que lorsque la chaleur arrivait du fond à la surface. La seconde nuit se passa comme la première, et nous vîmes le matin que nous avions encore dérivé et que nous n'étions plus qu'à deux milles de la côte. Nous achevâmes nos voiles pendant cette journée, et ce ne fut pas sans difficulté que nous réussîmes à les mettre en place.

Les trois hommes qui me restaient étaient épuisés par le froid et la faim, et ils me proposèrent de couper le câble et de laisser échouer le bâtiment sur la côte. Comme des ouragans aussi violens durent rarement bien long-temps, je les déterminai à attendre le lendemain matin. Nous trouvâmes alors que le vent était moins fort, mais il nous était contraire, et par conséquent je fis couper le câble. Mon dessein était de gagner une grande ville nommée Barnstaple, située à douze milles plus loin sur la côte, et de me rendre prisonnier avec mes trois hommes, ce que je ne jugeai pas prudent de faire à l'endroit où nous avions causé la perte de quatre bâtimens.

Quand nous partîmes le lendemain matin, après avoir déployé une voile de misaine, nous n'étions qu'à environ un mille du rivage; on y avait amené des pièces d'artillerie de campagne, mais nous n'étions pas à portée. Nous continuâmes à longer la côte quelque temps, mais tout à coup, au milieu d'une forte bourrasque le vent changea, et je vis qu'il nous portait directement vers notre frégate, dont nous n'étions alors qu'à quarante milles. Je pris le gouvernail, je fis déployer toutes les voiles que nous avions, et vers onze

heures du soir nous aperçûmes la frégate. Nous la hélâmes, et l'on nous envoya une embarcation, qui nous conduisit à bord, laissant quelques hommes pour garder la prise.

Nous étions tous si faibles, que ce fut avec la plus grande peine que nous pûmes monter sur le pont. A peine y étais-je, que je reçus ordre de descendre dans la cabine du capitaine, car il faisait trop froid pour qu'il voulût s'exposer à monter sur le pont. Je le trouvai assis devant un bon feu, et ayant sur une table une bouteille de madère, un verre de vin, et fort heureusement pour moi, un grand verre à grog. Je le pris d'une main, je saisis la bouteille de l'autre, et l'ayant rempli, je le vidai tout d'un trait, sans même songer à boire à la santé du capitaine.

Sa Seigneurie ouvrit de grands yeux et crut sans doute que j'avais perdu la tête. Mon extérieur pouvait justifier cette opinion aussi bien que ma conduite, car depuis trois jours, je ne m'étais ni rasé ni lavé, j'avais les joues creuses, les yeux enfoncés, et quant à l'état de mon estomac, je laisse le soin d'en juger aux Français qui ont eu le bonheur d'échapper aux désastres de la campagne de Russie. Eux seuls peuvent

apprécier mes souffrances et celles de mes compagnons.

— Pardon, milord, lui dis-je, mais je n'ai ni bu ni mangé depuis que j'ai quitté cette frégate.

— *En ce cas* ne vous gênez pas, me dit-il, mais je ne m'attendais pas à jamais vous revoir.

— Et *en ce cas*, pensai-je, pourquoi diable m'avez-vous chargé d'une telle mission ?

Pendant ce court dialogue, il ne m'avait offert ni une chaise ni aucun rafraîchissement, et m'appuyant sur le dossier d'une chaise pour me soutenir, j'allais essayer de lui faire le récit de mes aventures, quand la vue de la situation dans laquelle je me trouvais, parut le tirer de son apathie ordinaire : — Vous êtes fatigué, me dit-il, songez à vous-même en ce moment, j'entendrai votre rapport demain matin.

Ce fut la seule preuve de bienveillance qu'il me donna jamais, et ce fut si à propos que j'en fus reconnaissant et que je l'en remerciai. Je descendis dans la cabine des officiers, et malgré tout ce que j'avais lu et entendu dire des dangers de se livrer à son appétit après une longue abstinence, je mangeai avec une telle voracité que j'étonnai tous ceux qui en furent témoins. Je recommandai au chirurgien mes trois com-

pagnons, et avec sa permission, je leur envoyai à chacun une pinte d'eau et d'eau-de-vie sucrée, pour leur servir de bonnet de nuit. Je me mis ensuite au lit, et je ne m'éveillai que le lendemain à midi.

Ainsi finit cette fatale expédition, dans laquelle la marine perdit dix-huit hommes, pour tenter de recouvrer un misérable canot, que le capitaine prétendait lui appartenir, qui ne valait pas vingt livres, et que nous ne pûmes même apercevoir.

Le lendemain, dès que je fus levé, le premier lieutenant me fit prévenir d'aller lui parler dans sa cabine, ce qui me rappela le cartel qu'il m'avait envoyé. Il n'avait pourtant pas des intentions si meurtrières. C'était un homme de bon sens, il avait eu le temps de faire des réflexions, et il ne désirait me voir que pour m'offrir amicalement sa main, que je serrai avec grand plaisir.

CHAPITRE X.

Après avoir croisé un mois sans succès, nous retournâmes à Halifax. J'appris qu'un ancien ami de mon père, l'amiral sir Hurricane-Humbug, dont il a déjà été parlé dans cette histoire,

venait d'y arriver. Mais il n'était venu que comme particulier, attendu qu'il avait quelques possessions dans ce pays. Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je le fasse connaître plus particulièrement à mes lecteurs.

L'amiral sir Hurricane-Humbug ne devait son élévation dans sa profession, qu'à une conduite pleine d'adresse, et à la protection d'un homme fort riche, demeurant dans le sud de l'Angleterre. Il avait un caractère ardent, et il était excellent juge de paix quand il fallait employer l'*argumentum baculinum* : aussi avait-il avait été chargé d'aller rétablir l'ordre et l'obéissance dans deux ou trois établissemens coloniaux, et il y avait réussi en déployant la fermeté et la bonne humeur. Comme Salomon, il savait un peu de tout. Je ne veux pas dire qu'il connût depuis l'hysope jusqu'au cèdre, mais il connaissait certainement depuis la marmite à faire cuire les pommes de terre, jusqu'à la chaudière d'un bâtiment à vapeur, depuis la pêche d'un goujon, jusqu'à celle de la baleine.

Je ne remonterai pas plus haut dans ses mémoires qu'à un certain jour où il voulut apprendre à une vieille femme à faire du bouillon de mouton. L'ayant vue un jour vider une mar-

mite dans la rue, il s'approcha d'elle, et aperçut au fond un gigot de mouton.

— Bonne femme, lui dit-il, vous ne savez ce que vous faites. Avec une livre de viande, quelques carottes et quelques navets, le tout coupé en petits morceaux de la grosseur d'un dé, et bouilli dans cette eau que vous jetez, vous feriez d'excellent bouillon de mouton pour votre famille.

Au lieu de suivre cet avis économique, la vieille femme continua à vider sa marmite, et soit malice, soit maladresse, elle fit tomber une partie du liquide presque bouillant dans les souliers de sir Hurricane. Il sauta en l'air, hurla, ôta ses souliers, et courut à toutes jambes à sa maison, dont il n'était heureusement qu'à deux pas, tandis que la vieille femme s'écriait : — Vous n'avez que ce que vous méritez, cela vous apprendra à vous mêler des affaires des autres.

Ma connaissance avec sir Hurricane avait commencé à Plymouth, à l'époque où il avait forcé le vaisseau à bord duquel je servais, à partir subitement pendant un ouragan, par pique contre le capitaine, ce que je ne lui avais jamais pardonné. Le hasard voulut qu'il se fût logé à Halifax dans la maison où je logeais toujours.

Dans le fait, elle appartenait à un ami commun avec le fils duquel, nommé Ned, j'avais fait connaissance intime dans mes précédens voyages.

En arrivant pour m'y établir de nouveau, j'entrai sans cérémonie dans le salon, et j'y trouvai sir Hurricane étendu sur un sofa, et lisant un roman.

Il se leva dès qu'il m'aperçut, et me tendant la main : — Comment vous portez-vous? s'écria-t-il, je reconnais vos traits, mais du diable si je me souviens de votre nom.

— Mon nom est Mildmay, monsieur.

— Oh, Mildmay, oui. — Charmé de vous voir. — Y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu des nouvelles de votre père? — J'ai fait plus d'un dîner chez lui, et pas un qui ne fût diablement bon. — Vous rappelez-vous votre ancien capitaine ; — celui avec lequel vous êtes parti de Plymouth? — C'est moi qui l'ai fait ce qu'il est. — Je l'ai présenté au duc de ***, et c'est le crédit du duc qui a obtenu sa promotion. — Et que dites-vous du beau sexe de cette ville? Les filles n'y sont-elles pas jolies?

Ne pouvant répondre à tant de questions, je répondis seulement à la dernière, et ce fut en termes d'admiration.

— Oui, oui! C'est précisément ce qu'il faut à des marins. — Oh! nous nous amuserons ici. — J'ai dessein de donner une petite fête à l'île de George, — et il faudra que votre capitaine nous donne à dîner à Tartle-Cove. — Dînez-vous aujourd'hui à Birch-Cove? — Oh, non! vous devez dîner avec miss Maria, ou miss Suzanne, ou miss Isabelle. — Ah! vous êtes un jeune vaurien, vous avez fait ici des vôtres.

Je pris la liberté de lui faire le même compliment. C'était un grand homme sec, ayant des traits fortement prononcés, et un genre de sourire que nulle femme modeste n'aurait pu supporter. Sa taille donnait l'idée d'un soldat aux gardes réformé, mais à sa figure, on aurait cru qu'il avait servi de modèle à Rubens pour peindre un de ses satyres. C'était un de ces hommes avec qui l'on fait connaissance en un instant, et avant que j'eusse passé une demi-heure avec lui, je riais de bon cœur de ses plaisanteries qui n'étaient pas très-délicates, j'en conviens, ce qui ne permettait pas d'avoir beaucoup de respect pour lui; mais vivant dans la même maison, il était pour moi une source perpétuelle d'amusement.

Comme j'allais sortir de l'appartement, il

m'arrêta : — A propos, voulez-vous que je vous présente à quelques-unes de mes parentes, — de jeunes Yankees, — diablement jolies, — arrivant de Philadelphie ? — Un père riche comme un juif, — qui a la goutte aux deux pieds et ne peut aller bien loin. — Je vous dirai que vous pourriez faire beaucoup de chemin et trouver pire.

Il était impossible de résister à de si nombreuses causes de tentation, et il fut convenu que je serais présenté le lendemain.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée du maître de la maison avec son fils. Le père était un négociant, veuf depuis plusieurs années, et Ned, son fils unique, devait incessamment lui succéder dans son commerce. Nous nous retirâmes afin de faire notre toilette, et comme ma chambre avait une porte de communication avec celle de Ned, nous nous mîmes à causer de sir Hurricane.

— Je l'aime parce que c'est au fond un excellent homme, dit Ned ; mais il a été cause d'une querelle que j'ai eue avec Marie, et il me le paiera.

— Il m'a forcé à partir pendant un ouragan,

dis-je à mon tour, et il faudra aussi qu'il me le paie.

— Eh bien, reprit Ned, tâchons d'être tous deux quittes avec lui le plus tôt possible.

Le dîner se passa fort gaîment; il n'y avait que des hommes, et l'amiral n'eut pas besoin de se gêner. Le lendemain, nous nous réunîmes pour le déjeûner. Dès qu'il fut fini, sir Hurricane me dit : — Allons, jeune homme, n'oubliez pas vos engagemens, et songez que je dois vous présenter à mes jolies cousines. — Etes-vous prêt ?

Nous nous rendîmes chez les belles étrangères, et, chemin faisant, l'amiral me dit qu'elles étaient venues à Halifax uniquement pour voir la ville, sous la protection de leur tante. Nous frappâmes à la porte, et l'amiral demanda si mistress Mac Flinn était chez elle. Le domestique répondit affirmativement et demanda nos noms pour nous annoncer.

La porte du salon s'ouvrit et nous entrâmes. Une grande dame, d'un certain âge, se leva, et s'avança d'un air assez gauche jusqu'au milieu de l'appartement dans lequel quatre jeunes personnes étaient à travailler à l'aiguille.

— Ma chère mistress Mac Flinn, dit l'amiral, je suis ravi de vous voir cet air de fraîcheur et de

santé ainsi qu'à mes belles cousines. — La dame le salua en inclinant la tête, ne se sentant probablement pas de force à faire une révérence dans toutes les règles. — Permettez-moi de vous présenter mon jeune ami, M. Mildmay. Mais prenez garde à vos cœurs, mes belles cousines, car je vous préviens que c'est un grand vaurien, quoiqu'il ait l'air de ne pas y toucher.

Mistress Mac Flinn baissa la tête pour me saluer, et me demanda si j'étais depuis longtemps dans cet endroit.

Je répondis que je venais de faire une croisière, mais que j'étais déjà venu plusieurs fois à Halifax.

— Allons, lieutenant, dit l'amiral, je vois que vous êtes timide. Il faut que je vous fasse faire connaissance avec mes jolies cousines. — Et me prenant par le bras, il me conduisit de l'une à l'autre. — Voici l'aînée, mistress Mac Flinn dont le nom de baptême est *Délivrance*. — Voici miss Jémima, — miss Tempérance, — et miss Débora. A présent que vous les connaissez et qu'elles vous connaissent, j'espère que vous vous rendrez utile et agréable.

— Une jolie sinécure, pensai-je, comme si je n'avais pas déjà assez de belles sur les bras. Ce-

pendant comme je n'ai jamais manqué de petits propos pour de jolies figures, je commençai par Jémina. Elles étaient toutes réellement jolies, mais celle-ci était un amour. Cependant elles avaient toutes un air gauche qui me fit douter qu'elles pussent faire partie de la bonne compagnie de Philadelphie. Elles parlaient toutes en même temps ; leur gaucherie n'empêchait pas qu'elles ne parussent très à l'aise avec un étranger qu'elles voyaient pour la première fois, et elles se servaient de termes qui, quoique anglais, ne sont guère employés que par les gens du commun en Angleterre.

Après quelques minutes de conversation, je leur demandai si elles avaient jamais vu un vaisseau de guerre, et si elles voudraient voir celui à bord duquel je servais. Elles me répondirent toutes ensemble qu'elles n'en avaient jamais vu, qu'elles seraient bien charmées d'en voir un, et me demandèrent quand je les y conduirais.

— Demain matin, répondis-je, si le temps le permet, et que cela vous convienne.

— En ce cas, dit la tante, si sir Hurricane et vous vous voulez venir déjeûner avec nous demain à dix heures, nous serons ensuite à votre disposition.

L'amiral me regarda, et partit d'un grand éclat de rire. Je conservai mon sérieux, et j'acceptai l'invitation.

Nous prîmes congé de la tante et des nièces quelques instans après, et m'étant rendu à bord, j'informai le premier lieutenant de la promesse que j'avais faite. Il me dit que la frégate n'était pas encore en très-bon ordre, mais qu'il ferait de son mieux pour en faire les honneurs, et qu'il m'enverrait une embarcation le lendemain à midi.

Je me rendis le lendemain à dix heures chez mistress Mac Flinn, et toutes les dames étaient déja prêtes à partir. L'amiral ne parut point. On servit le déjeûner qui était fort bon, et voyant que j'avais beaucoup de besogne en perspective, j'eus soin de faire mes provisions.

Les dames étaient dans l'impatience de partir. Nous nous mîmes en marche quelques minutes avant midi. Un canot avec un midshipman nous attendait, nous y prîmes place, et au bout de quelques minutes, nous fûmes à bord de la frégate. On descendit dans le canot un tonneau peint, en forme de fauteuil, et j'y emballai d'abord la tante, et ensuite les nièces deux à deux. Elles rirent, crièrent, et firent mille petites si.

magrées ridicules qui m'impatientèrent, car je craignais que mes compagnons ne s'imaginassent que les dames que j'amenais, faisaient partie de la société que je voyais habituellement à Halifax.

Enfin elles furent toutes hissées sur le gaillard d'arrière, sans avoir montré une seule de leurs chevilles, ce dont elles semblaient avoir une grande crainte, — peut-être parce qu'elles n'avaient pas la jambe assez fine pour désirer qu'on la vît.

— Là, ma tante, dit Débora; quand je vous ai vue monter en l'air au-dessus de nos têtes, je me suis dit : Si la corde venait à se casser, quel crac cela ferait ! A coup sûr, vous nous auriez éventrées toutes quatre !

— Si c'est ainsi que s'exprime le beau monde de Philadelphie, pensai-je, je lui en fais mon compliment.

La musique des soldats de marine joua l'air *Yankee Doodle*; les dames furent en extase, et se mirent à sauter et à cabrioler autour du gaillard d'arrière.

Après leur avoir montré toutes les merveilles du navire, je les reconduisis chez elles, et je ne fus nullement fâché d'en être débarrassé. Quand je revis l'amiral, je lui dis que j'espérais qu'une

autre fois il tiendrait mieux ses engagemens, et qu'il se chargerait lui-même de faire les honneurs de la ville à ses cousines.

— Qui diable croyez-vous qu'elles soient? me demanda-t-il.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elles sont vos cousines ?

— Ha ! ha ! ha ! Et vous avez été assez dupe pour le croire ! Elles sont de Philadelphie, le fait est vrai. Leur père y tient le rang honorable de marchand fripier. Elles allaient voir quelques parens à New-York, quand le bâtiment sur lequel elles étaient, a été pris et amené ici.

— Fort bien, amiral ! Vous m'avez joué un tour ; c'est une dette dont j'aurai soin de m'acquitter envers vous.

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Un jour que Ned et moi nous descendions l'escalier pour aller déjeûner, nous entendîmes l'amiral ouvrir la porte de la maison. Nous nous mîmes à une fenêtre pour voir où il allait, et nous le vîmes s'asseoir sur un banc de pierre qui était à côté de la porte, et sur lequel le soleil donnait en ce moment. La servante avait laissé sur le palier un seau plein d'eau sale qu'elle avait recueillie en allant de chambre en chambre vider les cu-

vettes, etc. Ned et moi nous nous regardâmes, — nous jetâmes un coup-d'œil sur l'amiral, et un autre sur le seau. — Ned pensa à Marie, — je pensai à miss Mac Flinn ; — et sans nous être communiqué notre intention, — sans aucun concert préalable, — nos mains saisirent en même temps le vase, qui n'était certainement pas une cassolette d'eau de rose, et nous le lui vidâmes sur la tête.

— Qu'est-ce que cela? s'écria l'amiral en se levant; oh! les maudits vauriens!

Nous savions qu'il ne pouvait douter qu'il ne nous fût redevable du bain de propreté qu'il venait de prendre, et comme il ne pouvait nous en arriver rien de pire, nous résolûmes d'avoir le plaisir tout entier et nous mîmes la tête à la fenêtre en éclatant de rire.

— Comment vous portez-vous ce matin, amiral? s'écria Ned. La douche que vous venez de prendre vous a-t-elle fait du bien?

— Ah, vous voilà, chiens de coquins! s'écria-t-il, en nous montrant le poing. Je savais bien que ce ne pouvait être que vous. — Que deviendra le service, si des officiers de mon rang sont traités de cette manière?

— Marie s'est réconciliée avec moi, amiral,

dit Ned, elle m'a chargé de vous faire ses complimens.

— Au diable Marie !

— Fort bien ! Je le lui dirai.

— Vous souvenez-vous, amiral, lui dis-je à mon tour, du jour où vous fîtes partir tout à coup, pendant un ouragan, le *** à bord duquel j'étais alors midshipman? Je fus aussi mouillé cette nuit-là que vous l'êtes aujourd'hui. — Avez-vous quelques commissions à me donner pour vos cousines les miss Mac Flinn?

— Je vous les donnerai quand je vous tiendrai, jeune drôle! s'écria l'amiral en rentrant dans la maison. Tout le monde s'attroupa autour de lui, et on eut l'air de le plaindre, quoiqu'on eût peine à ne pas rire de la figure qu'il faisait. Il jura que nous ne nous assiérions pas de trois jours à la même table que lui, et le père de Ned, en se mordant les lèvres pour ne pas rire, confirma notre sentence de bannissement *à mensâ*, en disant qu'une telle violation des lois de l'hospitalité devait être punie.

Ned et moi, nous allâmes dîner dans un café. Mais le lendemain matin, j'avançai la tête dans la salle où l'on allait déjeûner, et où l'amiral était encore seul.

— Amiral, lui dis-je, j'ai une excellente histoire à vous raconter, si vous me permettez d'entrer.

— Je vous verrai au diable auparavant, vaurien! Retirez-vous, ou je vous jette ce jambon à la tête.

—Je vous assure, mon cher amiral, que vous seriez charmé d'entendre cette histoire. — Elle est du genre que vous aimez.

— Eh bien, racontez-la moi d'où vous êtes, mais n'entrez pas, car je veux être damné si je ne vous...

Je restai sur le seuil de la porte, et je lui racontai l'histoire : mais comme elle était du genre que l'amiral aimait, elle n'est pas de nature à être rapportée à mes lecteurs.

— L'histoire est bonne, j'en conviens, dit l'amiral, si bonne, que je vous pardonne, ajouta-t-il en me tendant la main. J'obtins alors que Ned fût compris dans le traité de paix, et l'harmonie fut complètement rétablie entre nous.

Deux jours après nous mîmes à la voile.

CHAPITRE XI.

Nous avions reçu ordre de chercher l'escadre américaine qui avait fait tant de mal à notre commerce, et nous nous dirigeâmes à cet effet vers la côte d'Afrique. Nous étions en mer depuis une dixaine de jours, quand on aperçut un

navire du haut du grand mât. Nous lui donnâmes la chasse, et nous reconnûmes bientôt que c'était une grande frégate. Elle voguait vers le même point que nous, elle n'avait pas l'air de chercher à éviter une rencontre, mais elle semblait de temps en temps vouloir essayer si elle était aussi bonne voilière que notre frégate. Cette conduite ne nous laissa aucun doute que ce ne fût un vaisseau américain, et nous nous préparâmes au combat.

Je crois que notre capitaine n'avait jamais vu de combat naval, et c'était sans doute pour savoir ce qu'il avait à faire, qu'il tenait en main en ce moment le fameux épitomé de John Hamilton Moore, ouvrage que personne ne consulte aujourd'hui, mais qui passait alors pour le traité le plus lumineux qui eût jamais paru sur les affaires maritimes. Or, parmi les avis nombreux que donne ledit John, se trouve celui de saluer d'abord le vaisseau ennemi d'une bordée chargée à boulets rouges, mais il oublie de nous dire de quelle manière on peut les faire rougir à bord d'un navire. Sans cette petite difficulté, une telle bordée pourrait certainement contribuer à la victoire, surtout si l'ennemi ne pouvait y riposter par une semblable.

Après avoir lu ce passage, Sa Seigneurie s'avança vers le premier lieutenant.

— Ne croyez-vous pas que ce serait une bonne chose si nous lâchions à ce navire dans notre première bordée, des... là... quelque chose de bien chaud?

—Vous voulez dire des boulets rouges, milord?

— Oui. Ne serait-ce pas le moyen de terminer promptement l'affaire?

— Sans doute. Mais comment nous en procurer, milord?

— Je n'y avais pas songé, répondit le capitaine, et il continua sa lecture.

Cependant nous approchions rapidement de la frégate, et à notre mortification, nous apprîmes que nous avions donné la chasse à une frégate anglaise. Après que la reconnaissance eut été faite dans toutes les formes, le capitaine, sur qui le nôtre avait le droit, vint sur notre bord. Il y avait trois semaines qu'il était parti d'Angleterre; il nous apprit que la paix avait été conclue avec la France, et ce qui est toujours d'un grand intérêt pour des marins en pays étranger, il avait en poche la nouvelle édition de l'état de la marine anglaise.

Nous parcourûmes tous avec avidité ce petit

livre, j'examinai particulièrement l'article des nouvelles promotions ; et avec quelle joie je vis mon nom parmi ceux des capitaines nouvellement nommés ! Il est vrai que j'étais le dernier sur la liste, mais c'était ce dont je me mettais fort peu en peine. Je reçus les félicitations de mes compagnons. Nous nous séparâmes de l'autre frégate et nous voguâmes vers l'île de San-Iago, notre capitaine ayant dessein de faire de l'eau à Port-Praya, avant de commencer une longue croisière à la recherche de l'escadre américaine.

Nous trouvâmes à Port-Praya un bâtiment négrier qui avait été capturé par un croiseur anglais, et ayant pour maître de prise un vieux midshipman chargé de le conduire en Angleterre. Ne me souciant pas de servir plus longtemps comme lieutenant, quand j'avais le grade de capitaine, je crus que c'était un bonne occasion pour retourner en Angleterre, ce que je désirais vivement pour beaucoup de raisons, et surtout pour revoir ma chère Emilie. Je demandai au capitaine la permission de quitter la frégate, et il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il désirait nommer lieutenant provisoire un de ses midshipmen qu'il protégeait.

Le troisième jour après notre arrivée à Port-Praya, la frégate mit à la voile, et je passai à bord du bâtiment négrier, sur lequel il n'y avait plus de nègres, à l'exception de quatre qui avaient été gardés pour aider à la manœuvre. Il s'en fallait de beaucoup que la propreté régnât à bord de ce navire, mais il n'y avait pas de remède, car il ne se trouvait pas une seule auberge à Port-Praya. L'ancienne ville de San-Iago a été abandonnée par les navires, parce qu'elle n'offre qu'une rade ouverte à tous les vents, et où l'on ne peut jeter l'ancre en sûreté. Port-Praya est le seul bon mouillage de toute l'île. La ville n'est qu'un misérable amas de huttes en terre. La maison du gouverneur et une autre sont mieux construites, mais elles ne valent pas ce qu'on appelle en Angleterre une chaumière. Il n'y avait pas dix Portugais dans toute l'île. On y compte plus de dix mille noirs de toute nuance, esclaves ou libres, et cependant la tranquillité y régnait, quoiqu'on y importât tous les jours quelque nouvelle cargaison d'esclaves.

L'ordre est maintenu dans cette île par des esclaves qui sont enrégimentés, mais misérablement équipés. Ils ont un bonnet et une jaquette, et la nature fait les frais du reste de leur uniforme.

L'officier d'ordonnance du gouverneur est le seul qui ait des pantalons, mais ces pantalons sont en service permanent et passent successivement à tous ceux qui remplissent cette fonction.

J'allai rendre mes devoirs au gouverneur, qui, quoique Portugais, semblait vouloir se mettre à la mode de son île, car il avait la figure et les mains aussi noires que la plupart de ses administrés. Après une courte conversation en mauvais français, je pris congé de lui. J'étais curieux de voir l'ancienne ville de San-Iago, et après une marche de deux heures, par un soleil ardent, sur un terrain inculte, mais couvert de belles chèvres, qui sont la principale production de cette île, j'arrivai à ce lieu de désolation.

C'était un spectacle fait pour inspirer la mélancolie. On aurait dit que la race humaine y était éteinte. La ville est bâtie le long d'une grande ravine descendant à la mer. Les maisons en sont belles et construites en pierres; les rues régulières et bien pavées, ce qui prouve qu'elle a été autrefois une place de quelque importance. Mais il est surprenant qu'un endroit aussi stérile ait jamais joui de quelque prospérité commerciale. Cet état de prospérité, à quelque degré qu'il ait pu exister, doit avoir eu lieu avant que

les Portugais eussent doublé le cap de Bonne-Espérance; supposition qui est justifiée par la solidité et même l'élégance de la construction des habitations,

Les murs sont massifs et existent encore, mais les toits des églises et des maisons se sont écroulés pour la plupart. Des arbres avaient poussé entre les pavés au milieu des rues, et atteint une hauteur considérable. Le cocotier avait percé les toits des maisons, et les branches des bananiers sortaient par les fenêtres. Les seuls habitans d'une ville pouvant contenir une population de dix mille ames, étaient quelques moines. Ils habitaient de misérables ruines, qui avaient été jadis un beau couvent. C'étaient les premiers moines nègres que j'eusse jamais vus. Je supposai qu'ils avaient adopté ce genre de vie par paresse, mais je ne conçois pas comment ils pouvaient subsister dans un lieu où il n'y avait personne pour leur faire la charité.

L'aspect de ces pauvres moines ajoutait encore à l'effet de cette scène lugubre. Il y avait dans ces ruines vénérables une beauté qui imposait. Un silence profond régnait dans toute la ville, mais une voix secrète me disait tout bas : — Londres et Paris peuvent avoir un jour le

même sort. Nos enfans et les petits-enfans de nos enfans auront vécu, auront eu leurs amours et leurs aventures; mais quel sera le malheureux qui, assis sur le haut de Shooter's-Hill ou de Montmartre, verra la désolation de ces deux grandes capitales, comme je vois, de cette petite éminence, les ruines de la ville jadis florissante de San-Iago?

Les chèvres broutaient sur le penchant de la colline, et les chevreaux bondissaient autour de leurs mères. Voilà peut-être, pensai-je, ce qui fournit à la nourriture de ces pauvres moines. Je retournai à Port-Praya, et de là à ma prison flottante, le bâtiment négrier. Le midshipman qui commandait cette prise n'était pas un homme d'un commerce agréable, et il ne s'établit entre nous que des rapports de civilité ordinaire. Il avait trois fois plus qu'il n'en fallait d'années de service, mais comme il n'avait ni talens ni protections, il n'avait jamais obtenu d'avancement. Il regardait donc d'un œil d'envie un capitaine qui n'avait pas la moitié de son âge, et il m'avait accordé un passage sur son bord que parce qu'il ne pouvait refuser d'obéir aux ordres de mon capitaine, et parce que ma bourse devait fournir à sa cabine les fruits, la

volaille et les légumes qu'il était possible de se procurer à Port-Praya.

Ayant appris qu'il ne mettrait pas à la voile le lendemain au départ de la frégate, comme je l'avais supposé, je pris mon fusil au point du jour, et je fis, avec un guide, une excursion dans les vallées dans l'espoir de tuer quelques pintades, qui sont en très-grand nombre dans cette île, mais elles ne se laissaient pas approcher, et je ne pus en tuer une seule. Fatigué de ma longue course, ce fut avec grand plaisir que j'arrivai dans une belle vallée où le palmier, le cocotier et le bananier offraient un abri contre les rayons brûlans du soleil. Mon guide, avec une agilité merveilleuse, monta sur un cocotier et abattit une demi-douzaine de noix. Le lait que j'y trouvai me parut le breuvage le plus rafraîchissant et le plus délicieux que j'eusse jamais goûté.

J'allai coucher à bord le soir; et le lendemain, nous mîmes à la voile pour l'Angleterre. Notre voyage fut d'abord très-heureux, mais au moment où nous espérions qu'il allait se terminer, le vent changea tout à coup, et souffla du nord-est avec une telle force, qu'il nous poussa jusque dans la baie de Biscaye, et nous nous trou-

vâmes dans la nécessité de relâcher à Bordeaux pour radouber le navire et faire de l'eau.

Je n'en fus pas très-fâché, car j'étais mortellement fatigué de la compagnie du maître de prise, qui n'était ni bien élevé, ni bon marin, ni instruit dans aucun genre. Dès que nous eûmes jeté l'ancre dans la Gironde devant Bordeaux, je quittai le bâtiment négrier avec la ferme résolution de ne plus y rentrer.

M'étant logé à l'hôtel d'Angleterre, mon premier soin fut d'y faire un bon dîner, et après avoir vidé une bouteille de vin de Beaune, — vin que, soit dit en passant, je recommande à tous les voyageurs, s'ils peuvent s'en procurer, — je demandai au garçon ce que je pouvais faire pour passer le reste de la soirée.

— Il faut aller au spectacle, monsieur, me répondit-il.

— Eh bien, allons-y, me dis-je à moi-même. Et quelques minutes après, j'étais assis dans une loge d'avant-scène du plus beau théâtre du monde entier.

A quels événemens étranges, — à quelles rencontres imprévues, — à quelles séparations soudaines, les marins ne sont-ils pas exposés? —

Que de transitions subites ils éprouvent du chagrin à la joie, et de la joie au chagrin, — du besoin à l'abondance, et de l'abondance au besoin! L'histoire de ma vie, pendant les six mois qui vont suivre, en fournira la preuve complète.

CHAPITRE XII.

Je ne saurais dire quelle pièce on jouait, car dès l'instant que je fus assis, mes yeux furent attirés par un objet dont il me fut impossible de les écarter. — C'est elle, pensai-je; cependant ce ne peut être elle; et pourtant, pour-

quoi serait-il impossible que ce fût elle? Une jeune dame était assise dans une loge presque en face de la mienne. Elle était mise avec élégance, et paraissait l'objet des attentions de plusieurs jeunes Français, qui semblaient se disputer ses sourires.

— Ou c'est Eugénie, pensai-je, ou je me suis endormi dans les ruines de San-Iago, et je rêve d'elle. — C'est Eugénie, ou je ne suis pas Frank. — C'est elle, ou c'est son ombre. Cependant je n'éprouvais pas cette certitude morale de son identité, qui m'aurait enhardi à aller la trouver sur-le-champ; et quand même j'aurais senti cette conviction, l'endroit où nous nous trouvions n'était pas convenable pour une pareille entrevue.

— Si c'est Eugénie, pensai-je encore, elle a beaucoup gagné depuis que je ne l'ai vue. Elle a pris de l'embonpoint, et elle a un air distingué qui lui manquait lorsque nous nous séparâmes.

Plus je la regardais, plus je me persuadais que je ne me trompais pas. Un officier français assis à côté de moi, remarqua la direction constante de mes yeux.

— N'est-ce pas une charmante femme, monsieur? me demanda-t-il.

— Oui sans doute. Savez-vous son nom?

— Elle s'appelle madame de Rosenberg.

— En ce cas, je me trompe, dis-je en moi-même. — Est-elle mariée?

— Elle est veuve, et elle a un petit garçon de cinq ans, qui est beau comme un ange.

— Il faut que ce soit elle, pensai-je. — Est-elle Française?

— Non, monsieur; c'est une de vos compatriotes. Il n'y a que trois mois qu'elle est à Bordeaux, et elle a déjà refusé plusieurs propositions avantageuses de mariage.

D'après les informations que j'avais obtenues de mon obligeant voisin, je ne doutai plus que Mme de Rosenberg ne fût Eugénie. Je fis de vains efforts pour rencontrer ses yeux. Mon seul espoir fut de la suivre après le spectacle.

Quand il fut terminé, je vis un jeune homme lui placer son schall sur ses épaules, et lui présenter la main. Je me hâtai de descendre à la porte du théâtre. Au bout de quelques instans, j'entendis crier : la voiture de Mme Rosenberg! Elle arriva, conduite par le même jeune homme, qui l'aida à y monter, et se retira en la saluant avec un air de respect. La voiture partit au

grand trot ; je sautai derrière, et je m'établis à côté du domestique.

— Descendez, s'il vous plaît, monsieur, me dit-il.

— Du diable si j'en fais rien.

— Vous ne pouvez rester ici, monsieur.

— J'y resterai.

— Diable ! s'écria-t-il ; et il voulut me déloger de mon poste *vi et armis.* Je lui appliquai un coup de poing au cinquième bouton, sachant que je le mettrais hors de combat pour quelques minutes. Effectivement il chancela, je l'aidai à tomber doucement, et il resta étendu au milieu de la rue.

Pendant ce temps la voiture filait au moins dix nœuds, tandis que le pauvre diable était surpris par un calme sans un souffle de vent. C'est un des actes d'usurpation les plus heureux dont il soit fait mention dans l'histoire moderne. Je sais qu'on peut en citer quelques autres exemples, mais je n'ai pas le temps en ce moment de faire une digression pour discuter ce sujet.

Enfin la voiture s'arrêta, une porte cochère s'ouvrit, nous entrâmes dans une grande cour, et la voiture se plaça devant un péristyle conduisant à la porte de la maison. Je descendis

pour ouvrir la portière et abattre le marche-pied. Madame de Rosenberg sortit de voiture, s'appuya sur mon bras, sans s'apercevoir qu'elle avait changé de domestique, et monta légèrement l'escalier. Je la suivis dans un beau salon éclairé par deux bougies placées sur la cheminée. Un instant après, elle se retourna, me vit, me reconnut, et tomba dans mes bras presque sans connaissance.

C'était bien véritablement Eugénie, et n'en déplaise à ma chère Emilie, je lui pris une centaine de baisers tandis qu'elle était dans une sorte de stupeur sur un fauteuil où je l'avais placée.

— Mon cher Frank! s'écria-t-elle enfin, quelle rencontre imprévue! par quel hasard vous trouvez-vous ici?

— C'est une histoire trop longue, ma chère Eugénie, pour la commencer à présent. D'ailleurs je pourrais vous faire la même question, mais il est plus d'une heure, et il est trop tard pour entamer un pareil sujet. Il y a pourtant une question que je désire vous faire : — Etes-vous mère?

Oui, Frank, et je suis mère du plus aimable enfant qui ait jamais fait la joie d'un père. Il est en parfaite santé. Il dort en ce moment, mais

venez demain matin à dix heures, et vous le verrez.

—Demain, Eugénie! Demain! Pourquoi faut-il que je quitte votre maison?

— C'est ce que vous saurez aussi demain, Frank, mais aujourd'hui agissez comme je vous prie de le faire. Demain je ne serai chez moi que pour vous.

Je connaissais assez Eugénie pour savoir que sa détermination était un jugement sans appel. Je l'embrassai de nouveau, et lui ayant souhaité une bonne nuit, je retournai à l'hôtel d'Angleterre. Quelle nuit tumultueuse je passai! Mon cœur se trouvait entre Eugénie et Emilie comme un volant entre deux raquettes. Je ne fermai pas les yeux un instant de toute la nuit. Je me levai dès que le jour parut, je fis ma toilette sur-le-champ et je sortis. — J'allai voir le château Trompette. — J'allai voir les ruines romaines. — Je crus que dix heures ne sonneraient jamais, et quand le premier coup se fit entendre, je frappai à sa porte.

Le domestique qui me l'ouvrit était celui que j'avais traité la veille avec si peu de cérémonie. Il fit un geste de surprise et presque d'effroi en me voyant, mais un napoléon que je lui glissai

dans la main changea la face des choses. Il me salua, me remercia, et me demanda mon nom pour m'annoncer.

Je trouvai Eugénie assise sur un sofa, et ayant son fils à son côté, — le plus aimable enfant que j'eusse jamais vu. Sa tête était entourée de cheveux bruns bouclés; sa bouche, son teint, ses yeux, étaient ceux de sa mère, et ma vanité me disait qu'il me ressemblait aussi, et même encore davantage. Je m'assis sur le sofa, pris l'enfant sur mes genoux, et Eugénie me conta tout ce qui lui était arrivé depuis l'instant de notre séparation.

— « Quelques jours après votre départ pour l'expédition de Flessingue, me dit-elle, je lus dans les journaux une annonce portant que, si le plus prochain héritier de ma mère voulait se présenter chez M. N***, procureur, dans Lincoln-Inn-Fields, il apprendrait quelque chose qui serait à son avantage. Je me rendis chez lui, et après lui avoir prouvé mon identité, j'appris de lui les détails suivans. Je vous ai déjà dit qu'une parente de ma mère lui avait légué une somme de cinq mille livres. Elle en avait légué autant à chacune de mes deux tantes. Aucune d'elles ne s'était mariée. L'une était morte, il y avait

alors trois ans, laissant toute sa fortune à sa sœur. Celle-ci venait de mourir, et avait institué pour sa légataire universelle, ma mère ou son plus proche héritier. Je fus donc sur-le-champ, et sans aucune difficulté, mise en possession d'une fortune de dix mille livres sterling. J'appris en même temps qu'un oncle de ma mère, veuf sans enfant, avait fait des démarches pour découvrir ce que j'étais devenue. Je lui écrivis, et la réponse que j'en reçus fut une invitation à aller demeurer chez lui.

» Les suites de ma faute n'étaient alors que trop visibles, et pour la cacher, j'arrivai chez mon grand oncle en costume de veuve, et je lui dis que mon mari, jeune officier, avait été victime de la fièvre de Walcheren. Je lui avais prouvé que j'étais la fille de ma mère, et il ne lui vint jamais à l'esprit de me demander la preuve de mon mariage. Il me reçut avec une affection paternelle, et ce fut chez lui que je donnai naissance au cher enfant qui est maintenant dans vos bras.

» Vous me demanderez sans doute, Frank, pourquoi je ne vous ai pas informé de tous ces détails, et pourquoi je me suis cachée avec autant de soin. Ce fut parce que je connaissais

l'impétuosité de votre caractère. J'étais sûre que, sachant une fois où vous pourriez trouver votre Eugénie, vous n'écouteriez les conseils ni de la raison, ni de la prudence. M'étant donnée pour veuve, je voulais conserver ma réputation tant pour moi-même que pour mon enfant. Je me repentais sincèrement de la faute que j'avais commise; j'avais fait vœu de ne plus m'écarter du chemin de l'honneur et de la vertu, et je sentais que, pour que je pusse y être fidèle, il fallait que notre séparation durât plus long-temps. Le temps, la réflexion, la société de mon grand oncle et de ses amis, les soins qu'exigeait mon enfant, la lecture de bons livres, les principes de la religion que j'appris à mieux connaître, tout contribua à me confirmer dans mes bonnes résolutions, et ayant une fois goûté les plaisirs de la société de femmes vertueuses, je me promis de ne jamais m'en rendre indigne. Je ne pouvais réparer le passé, mais l'avenir était à moi.

» Mon oncle mourut, et me laissa toute sa fortune. J'étais alors ma maîtresse, et je me sentais assez affermie dans mes devoirs pour pouvoir vous revoir sans crainte; mais j'avais résolu de ne pas le faire avant que vous eussiez

épousé miss Somerville. — Ne soyez pas surpris, Frank, mon affection pour vous était trop vive et trop sincère pour que je n'eusse pris tous les moyens possibles pour être instruite de ce que vous faisiez, de ce que vous deveniez, et il ne vous est rien arrivé d'important depuis notre séparation, que je n'en aie été informée.

— Je ne nierai pas, Frank, que, lorsque je me trouvai maîtresse d'une assez belle fortune, la pensée du bonheur dont je pourrais jouir avec vous, si vous consentiez à m'épouser, ne se soit bien souvent présentée à mon imagination. Mais j'eus toujours la force de la repousser. Je sentis que je ne devais pas sacrifier à un fol amour, à une misérable ambition, la perspective de bonheur qui s'offrait à l'homme que j'aimais; que celle qui avait été sa maîtresse, n'avait pas le droit de se présenter dans la société comme son épouse. Et d'ailleurs, comment aurais-je pu être assez injuste envers cet enfant chéri, pour lui donner des frères ou des sœurs qui auraient sur lui l'avantage de la légitimité? Mon union avec vous n'aurait pu être complètement heureuse : mon choix n'était donc pas difficile à faire.

» Mais si je ne puis être votre épouse, Frank, je puis être votre amie, — votre amie, comme

mère de votre enfant, — votre amie comme votre sœur. Mais là doivent se borner toutes nos relations ensemble, Frank. J'en ai fait à Dieu la promesse, elle est sacrée et elle ne sera pas violée. Je ne supposerai pas que vous puissiez vouloir me faire enfreindre cette résolution, mais quand vous l'essaieriez, vous n'y réussiriez pas. Si vous m'aimez, respectez-moi. Je vous le demande au nom de votre amour pous miss Somerville, au nom de l'affection que vous devez à ce pauvre enfant. Votre honneur et le mien, votre paix d'esprit et la mienne exigent que vous me fassiez cette promesse. »

J'étais venu dans des intentions bien différentes, mais le discours d'Eugénie me couvrit de honte et de confusion. Ce fut un miroir qui me présenta toute ma difformité, et je vis combien elle m'était supérieure. Je reconnus ma faute, et je l'assurai que je lui étais attaché pour toujours par les liens de l'honneur, de l'estime et de l'affection, et que notre fils serait l'objet de ma tendresse et de tous mes soins.

— Vous avez soulagé mon cœur d'un grand poids, mon cher Frank, me dit-elle ; — souvenez-vous donc que nous sommes désormais frère et sœur. A présent que ce point est réglé,

contez-moi ce qui vous est arrivé depuis notre séparation, car quoique j'en connaisse les événemens principaux, je ne puis en savoir les détails.

Je lui en fis le récit, et comme je ne lui dis rien que mes lecteurs ne sachent déjà, il est inutile de le leur répéter.

Mon cœur n'était pas naturellement corrompu; il était faible, il se laissait facilement entraîner par les circonstances; mais il avait de l'honneur et de la générosité, et pour l'empire du monde je n'aurais pas voulu engager Eugénie à manquer à la promesse qu'elle s'était faite à elle-même. Je respectais en elle la mère de mon enfant, et je lui savais gré de m'avoir en quelque sorte forcé d'être fidèle à Emilie. Je fus enchanté de penser que mon amitié pour l'une et mon amour pour l'autre n'étaient pas incompatibles, et j'écrivis à miss Somerville pour lui annoncer mon prochain retour en Angleterre.

— A présent que je puis compter sur votre honneur, me dit Eugénie, j'accepterai votre escorte jusqu'à Londres, où mes affaires exigent que je me rende. Pierre nous y accompagnera, — car c'est un homme honnête et fidèle, ajouta-t-elle, quoique vous l'ayez assez mal traité.

— Oh, lui dis-je, il m'a pardonné, et je crois qu'aux mêmes conditions, il me céderait volontiers une seconde fois sa place derrière votre voiture.

Nos arrangemens de départ furent bientôt faits, et une grande berline de voyage nous reçut avec toutes nos malles. Assis à côté d'Eugénie, ayant l'enfant entre nous, nous traversâmes Poitiers, Tours, Orléans et Paris, où nous ne nous arrêtâmes que trois jours. — Tant de voyageurs ont écrit de si gros livres sur la France, que mes lecteurs ne seront probablement pas fâchés de nous voir arriver à Londres.

Eugénie me consulta sur le lieu où elle fixerait sa résidence, et je commis alors une grande erreur, mais je prends le ciel à témoin que ce fut sans aucune intention criminelle. J'eus la folie de lui conseiller d'aller demeurer dans un très-joli village, qui n'était qu'à quelques milles de la maison qu'habitait M. Somerville, maison qui devait être aussi mon habitation après mon mariage avec Emilie. Mon seul motif pour lui donner cet avis, était d'être plus à portée de la voir souvent ainsi que mon fils.

— Ce serait un grand plaisir pour moi de vous voir souvent, Frank, me dit Eugénie, mais je

crains que ce que vous me proposez ne soit pas sans danger pour la tranquillité et le bonheur de toutes les parties.

Mon cœur ne me reprochait aucun projet coupable, je surmontai les scrupules d'Eugénie. Elle envoya un homme de confiance dans le village que je lui avais indiqué, et il y loua pour elle une jolie maison de campagne toute meublée. Elle partit pour aller en prendre possession avec son fils et Pierre, et je me rendis chez mon père, où mon arrivée répandit une joie générale.

J'appris que Clara avait changé d'opinion relativement aux officiers de marine, et que c'était mon ami Talbot qui avait été cause de ce changement. Elle était sur le point de lui donner sa jolie petite main. C'était un grand triomphe pour la marine, et j'avais dit bien des fois à Clara en riant que je ne lui pardonnerais jamais si elle n'entrait pas dans ce service. Comme j'avais pour Talbot autant d'estime que d'amitié, je fus enchanté du choix que ma sœur avait fait, et je regardai son bonheur comme assuré

Dès le lendemain matin, je partis pour me rendre chez M. Somerville, où je fus reçu à bras ouverts. Quelques jours après, mon père, Clara et Talbot vinrent nous y joindre, et je me trou-

vai aussi heureux qu'on peut l'être. Emilie fixa six semaines comme le délai le plus court dont elle eût besoin, pour s'équiper et préparer ses voiles et ses agrès pour entreprendre le voyage de long cours sur la mer quelquefois orageuse du mariage. Je me récriai sur la longueur de ce délai, mais sans pouvoir le faire abréger.

Pendant ce temps, Emilie et Clara s'occupèrent à faire des emplettes de toute espèce, et les deux pères à les payer. Mon père me mit à portée de faire à Emilie de superbes présens en argenterie et en bijoux. Il poussa si loin la libéralité à cet égard, que M. Somerville fut obligé de le prier d'y mettre des bornes.

J'étais si affairé, si heureux, que trois semaines s'écoulèrent sans que j'eusse vu Eugénie. Un songe la rappela enfin à mon souvenir, et le lendemain matin, la tête encore toute échauffée, je montai à cheval après le déjeûner, et je partis pour aller la voir. Elle me reçut avec affection, mais sa santé avait souffert, et elle était changée. Je lui en demandai la raison; elle fondit en larmes.

— Je me trouverai mieux quand tout sera fini, Frank, me dit-elle, mais à présent il faut que je souffre, et je souffre d'autant plus que

je sais que je subis la punition de ma faute. Si je ne m'étais jamais écartée du chemin de la vertu, je tiendrais peut-être en ce moment dans votre cœur la place qu'y occupe l'heureuse miss Somerville ; mais les décrets d'une juste Providence veulent que le châtiment suive toujours la faute, et j'expie maintenant la mienne. La lutte est pénible, mais j'ai un pressentiment qu'elle ne sera pas longue. — Que la volonté de Dieu s'accomplisse ; et puissiez-vous, mon cher Frank, passer de longues et heureuses années dans la société d'une femme que c'est un devoir pour vous de préférer à l'infortunée Eugénie.

Un nouveau torrent de larmes lui coupa la parole, et je ne pus que serrer sa main entre les miennes.

— Je sens, reprit-elle, — et malheureusement je ne le sens que trop tard, — que j'ai eu tort de quitter Bordeaux. J'y étais estimée et respectée, et je ne songeais à vous que comme à un ami dont les circonstances m'avaient séparée. Je vous ai revu, — j'ai trop compté sur ma fermeté, — j'ai eu la vanité de me croire supérieure au reste de mon sexe, — j'ai osé m'abandonner aux charmes de votre société, — et le poison s'est glissé de nouveau dans mes veines. Je sens que

je vous aime, que nous ne pouvons être unis, et que la mort seule peut terminer mes souffrances. Puisse-t-elle arriver bientôt !

Ce discours touchant me perça jusqu'au fond de l'ame, et les suites de ma folie de jeunesse se peignirent à mon imagination en caractères de feu. Ne devais-je pas tout sacrifier à la mère de mon enfant ? — N'était-elle pas belle, — aimable, — vertueuse ? — Oui, vertueuse, malgré sa faute dont j'étais seul coupable. Ne pouvais-je fuir avec elle dans quelque pays étranger, et consacrer toute ma vie à son bonheur ? Emporté par une émotion irrésistible, je lui en fis la proposition.

Elle se leva en tressaillant. — Que me proposez-vous ? s'écria-t-elle ; — croyez-vous que je veuille jamais que Frank Mildmay renonce à son pays, à ses amis, à ses parens, à sa réputation et à la possession d'une femme vertueuse, pour une. . . . .

— N'achevez pas, Eugénie, m'écriai-je, ne vous reprochez pas une faute dont je suis seul coupable. Oubliez-la, et vous retrouverez le bonheur.

Elle pleura de nouveau, les yeux fixés tantôt sur moi, tantôt sur son enfant ; mais elle fut

long-temps sans pouvoir parler, et nous gardions tous deux un morne silence.

— Je me trouve mieux, Frank, me dit-elle enfin, mais j'ai besoin d'être seule pour m'armer de courage. — Ne revenez me voir qu'après votre mariage. — Quel jour doit-il avoir lieu ?

Mon cœur se brisa en le lui disant, car il me semblait que je prononçais son arrêt de mort. Je cherchai à lui parler d'autre chose, et la voyant plus calme, je lui proposai de faire une promenade dans un petit bois voisin, dans l'espoir que le grand air lui ferait du bien.

Elle y consentit, et étant encore en déshabillé du matin, elle me quitta pour quelques instans. Le costume dont elle fit choix ajoutait encore à sa beauté naturelle, quoiqu'il fût simple et sans recherche. C'était une robe blanche, mais faite par une des plus célèbres couturières de France, et ornée d'une garniture élégante ; un chapeau de mousseline blanche noué avec des rubans de soie d'un bleu pâle, et une ceinture de même couleur. Le petit Eugénio courait devant nous. Nous nous promenâmes quelque temps ; notre conversation roulait sur le plan à adopter pour l'éducation de notre fils. C'était un sujet dont elle parlait toujours avec plaisir.

Eugénie se trouvant fatiguée, nous nous assîmes sous de beaux arbres, formant un des côtés d'une avenue qui traversait le bois. Eugénio jouait autour de nous, cueillait des fleurs champêtres, et me les apportait pour m'en demander le nom.

L'enfant était à côté de moi, quand, entendant quelque bruit, il se retourna, et s'écria tout à coup. — Papa! maman! regardez; voilà un monsieur et une dame à cheval.

Je me retournai, et je vis M. Somerville et Emilie à dix pas de nous. Ils s'étaient arrêtés, et ils étaient si immobiles, qu'on aurait pu les prendre pour des statues de cire; leurs chevaux mêmes semblaient être de bronze. Une pareille rencontre était aussi inattendue d'un côté que de l'autre, et je fus moi-même frappé de stupeur. Je me levai en rougissant dès que je les vis faire un mouvement pour tourner la bride de leurs chevaux. Je balbutiai quelques mots, je voulais leur parler; mais ils ne m'en laissèrent pas le temps, et ils s'éloignèrent au grand trot.

CHAPITRE XIII.

Quand je revins de la stupeur profonde où m'avait plongé une apparition si inattendue, Eugénie était occupée à me donner les plus tendres soins; mais je ne voyais rien, je n'entendais

rien, j'avais perdu l'esprit et la raison, et j'eus la dureté, l'injustice et l'ingratitude de la repousser, et de m'éloigner d'elle sans lui faire mes adieux, sans jeter un seul regard sur elle et sur l'enfant. Je courus à la hâte à l'auberge où j'avais laissé mon cheval, et je retournai chez M. Somerville.

Il venait d'arriver avec sa fille, et j'appris qu'Emilie s'était trouvée mal en descendant de cheval, et qu'on l'avait transportée dans sa chambre.

Clara et Talbot vinrent me demander ce qui était arrivé. Pour toute réponse je demandai à voir miss Somerville. On vint m'annoncer qu'elle refusait de me voir, et quelques minutes après, elle me renvoya tous les présens que mon père et moi nous lui avions faits; ce qui était me signifier mon congé.

Cependant une explication eut lieu entre M. Somerville, mon père et moi. Je ne leur cachai rien, et quoique ma conduite fût blâmable, ils ne l'envisagèrent pas sous un point de vue si odieux qu'Emilie. Ils firent tous leurs efforts pour l'apaiser; Clara et Talbot intervinrent aussi en ma faveur: tout fut inutile. La fierté d'Emilie avait été blessée en voyant une belle et

jeune rivale, et en entendant un enfant m'appeler son père; et elle déclara qu'elle ne sortirait de sa chambre que lorsque son père lui aurait déclaré que je n'étais plus dans la maison.

Dans un pareil état de choses, notre séjour chez M. Somerville devenait désagréable pour toutes les parties; mon père fit donc venir des chevaux de poste, et me remmena chez lui à Londres plus mort que vif. J'avais une fièvre ardente. Du moment que je fus arrivé chez mon père, on me mit au lit, et l'on me donna deux gardes pour me veiller nuit et jour. Je fus pendant trois semaines dans un délire complet, et quand je recouvrai ma raison, ce ne fut que pour sentir se renouveler mon désespoir.

Pendant tout le temps qu'avait duré mon délire, ma chère Clara ne m'avait pas quitté un seul instant, et je n'avais reçu aucun médicament que de sa main. Quand j'entrai en convalescence, je la priai de m'apprendre tout ce qui s'était passé. Elle me dit que Talbot était parti; que mon père avait vu M. Somerville, qui lui avait dit qu'Emilie avait reçu une longue lettre d'Eugénie, qui lui détaillait tout ce qui s'était passé entre nous, et qui me disculpait en s'accusant elle-même. Emilie avait beaucoup pleuré

en la lisant; mais elle n'en persistait pas moins dans la résolution qu'elle avait prise de ne plus me voir.

— Et je crains bien, mon cher frère, ajouta-t-elle, qu'il ne soit impossible de la faire changer de résolution. Vous connaissez son caractère, et vous devriez aussi connaître un peu notre sexe; mais les marins, dit-on, font le tour du monde sans jamais y entrer. C'est la seule excuse que je puisse trouver pour vous. Vous avez blessé Emilie dans la partie la plus sensible chez nous autres femmes; car vous avez blessé sa vanité, et c'est ce qu'une femme pardonne rarement, et n'oublie jamais. Au moment où elle supposait que vous lui étiez tout dévoué, — que vous comptiez avec impatience les minutes qui restaient à s'écouler jusqu'au jour où vous deviez l'appeler votre épouse, — elle vous trouve près d'une autre femme avec le fruit d'un amour illégitime. Quelle femme pourrait pardonner un tel affront? Ce n'est pas moi, je l'avoue. Si Talbot m'avait traitée ainsi, je le bannirais de mon cœur, dût cet effort me coûter la vie. Je crois vous rendre service, Frank, en vous disant que vous ne devez conserver aucune espérance. Le temps vous consolera; c'est, dit-on, ce qui



arrive à tous les hommes. Mais quelle leçon pour vous! combien de personnes vous avez rendues malheureuses par votre conduite! Vous en êtes sévèrement puni; mais votre punition retombe indirectement sur des êtres qui n'ont pris aucune part à votre faute. Elle m'embrassa sur le front, et je sentis ses larmes couler sur mes joues.

Comme l'amour qui unit un frère et une sœur est un sentiment céleste, Clara était alors tout pour moi. Après m'avoir parlé de ma faute avec sévérité, elle ne m'en dit plus un seul mot par la suite, et elle mit tous ses soins à me consoler et à me distraire. Elle m'écouta quand je cherchai à me disculper. Elle convint que la rencontre que j'avais faite d'Emilie à Bordeaux, avait été d'autant plus malheureuse, qu'elle n'avait pas été préméditée. Elle condamna l'imprudence que nous avions commise en voyageant ensemble, et surtout la résidence que j'avais choisie pour elle et son fils.

Dès que je fus en état de quitter ma chambre, j'eus une longue conversation avec mon père. Il commença par me dire qu'il était certain que toute tentative de réconciliation était inutile, et il finit par me proposer deux plans, en me disant

que je pouvais choisir celui qui me paraîtrait le plus propre à détourner mes pensées du sujet pénible qui les occupait sans cesse. L'un était d'obtenir pour moi de l'Amirauté le commandement d'un sloop de guerre; l'autre de faire un voyage sur le continent, et de revenir en Angleterre après y avoir passé un an. Il y a une différence très-remarquable, ajouta-t-il, entre le cœur d'un homme et celui d'une femme. Pour le premier, l'absence est souvent un remède contre l'amour; pour l'autre, il arrive souvent qu'elle le rend plus vif et plus durable. Quand vous serez loin de ses yeux, Emilie pensera davantage au côté brillant de votre caractère, et peut-être en oubliera-t-elle les taches. Au surplus c'est une épreuve à faire, et elle offre la seule chance de succès que je puisse apercevoir.

— Comme la guerre avec la France est terminée, lui répondis-je, et que celle avec l'Amérique le sera probablement avant peu, je n'ai nulle envie de commander un sloop de guerre en temps de paix, pour rester dans un port, ou porter des dépêches, empêcher la contrebande, et donner de grands dîners aux lords que la curiosité amènera sur mon bord, et qui me remercieront d'avoir dépensé mon argent à les

recevoir, en allant dire à Almack que je suis une assez bonne bête. Non, mon père, ne fatiguez pas l'Amirauté de sollicitations. Mais comme je crois que le continent peut m'offrir quelque chose de nouveau, j'y ferai volontiers un voyage, si vous le jugez à propos.

Il fut convenu que je partirais incessamment, et quand j'eus fini tous mes préparatifs, je résolus, avant de quitter l'Angleterre, de jeter un dernier regard sur les lieux habités par Emilie. Je partis, sans dire à personne où j'allais, et prenant une chaise de poste, je m'arrangeai de manière à arriver à la nuit tombante. Je fis arrêter le postillon à un quart de mille de la maison, et lui dis de m'y attendre. M'approchant alors du parc, j'escaladai le mur de clôture, et je m'avançai vers la maison avec précaution. La chambre où Emilie et son père se tenaient ordinairement, était au rez-de-chaussée, et je m'approchai de la fenêtre. Deux bougies brûlaient sur une table devant laquelle M. Somerville et sa fille étaient assis. Le premier tenait un livre en main et lisait tout haut. Emilie avait l'air de l'écouter, mais il était évident que ses pensées n'étaient pas occupées de cette lecture. Elle avait un coude sur la table, le front appuyé sur une

main, et ses jolis petits doigts couverts par les boucles de ses cheveux. Elle était pâle, elle me parut maigrie; et au bout de quelques instans, elle porta son mouchoir à ses yeux.

— Et voilà mon ouvrage! pensai-je; c'est moi qui ai flétri ainsi cette belle fleur! Mon amour est un fléau pour quiconque en est l'objet.

Je n'étais pas encore complètement remis des suites de la maladie que je venais de faire; cette scène m'avait agité à un point que je ne saurais décrire, et j'éprouvai tout à coup une sorte d'étourdissement qui ne me permettait plus de me soutenir sur mes jambes. Je m'assis à terre dans l'espoir que je me trouverais mieux, mais il me sembla que tout tournait autour de moi, et je perdis connaissance. J'appris ensuite de Clara qu'Emilie, pendant ce temps, avait ouvert la croisée pour respirer l'air du soir, qu'elle avait vu un homme étendu sous la fenêtre, et que le clair de lune lui avait permis de me reconnaître. Sa première idée avait été que j'avais attenté à mes jours; elle avait poussé un grand cri en s'éloignant de la croisée; son père était accouru, et était arrivé assez à temps pour la recevoir dans ses bras à l'instant où elle tombait sans connaissance. On la porta dans sa chambre, et deux

heures se passèrent avant qu'elle fût en état de dire à son père ce qu'elle avait vu. Pendant ce temps, je revins à moi, je regagnai, non sans peine, la chaise de poste, et je retournai à Londres, sans me douter qu'Emilie m'eût aperçu. Cependant M. Somerville était sorti de la maison, et ne me trouvant pas à l'endroit que sa fille lui avait indiqué, il crut ou feignit de croire qu'Emilie avait été abusée par le désordre de ses sens, et elle finit elle-même par se le persuader.

Quelques jours après, je partis pour le continent. Talbot offrit de m'y accompagner, et Clara fut la première à l'y engager ; elle lui dit qu'elle ne pourrait être heureuse tant qu'elle me verrait dans l'affliction, et qu'elle ne voulait, quant à présent, rien entendre relativement à leur union proposée.

Nous arrivâmes à Paris, mais j'étais si préoccupé, que je ne voyais ni n'entendais rien, et toutes les attentions de Talbot étaient perdues pour moi. J'écrivis à Eugénie pour la conjurer de me pardonner la manière indigne dont je l'avais quittée. La réponse qu'elle me fit était affectueuse et consolante, mais il y régnait un ton de mélancolie, et elle s'en excusait en me disant que sa santé n'était pas très-bonne.

Pendant plus d'un mois je restai plongé dans l'indifférence et l'apathie, et je n'en fus tiré que par le stimulant le plus pernicieux qu'il fût possible d'employer. Un jour que je me promenais avec Talbot, nous rencontrâmes quelques-uns de ses amis. Ils savaient dans quelle situation d'esprit je me trouvais sans en connaître la cause, et pour me procurer une distraction, ils nous proposèrent de les accompagner dans les salons de jeu du Palais-Royal, et nous y consentîmes. C'était un remède désespéré, et il fallut un miracle pour me sauver d'une ruine complète. Combien de mes compatriotes ont été victimes du démon qui préside à ces horribles écoles de tous les vices, non-seulement en pays étranger, mais même dans notre patrie que la contagion n'a pas épargnée ! Et cependant ils avaient été avertis du danger, et ils en sentaient les conséquences. Ils n'avaient donc pas d'excuse. La mienne est que je ne connaissais pas ces infâmes repaires : à peine en avais-je entendu parler. J'étais privé de la société de ceux que j'aimais. Après avoir été habitué à une vie active, je me trouvais plongé dans une apathie dont rien ne pouvait me tirer ; mais l'élasticité de mon esprit n'était qu'engourdie, une étincelle électrique

pouvait lui rendre son ressort, et malheureusement ce fut la table de jeu qui me fournit cette étincelle.

Pour la première fois depuis ma maladie, je pris intérêt à ce qui se passait sous mes yeux. Après avoir été spectateur, je devins acteur à mon tour. Je jetai mon argent sur cette table détestable ; tantôt je perdis, tantôt je gagnai, et cette première séance se termina sans perte ni gain. Mais je me félicitai d'avoir trouvé un stimulant, quelque chose qui pût m'occuper l'esprit, m'intéresser, et j'attendis avec impatience le lendemain l'heure où la porte de l'antre s'ouvrirait, et où les salons seraient illuminés pour recevoir la compagnie. La seconde nuit, je gagnai une somme considérable, et pas une seule ne se passa ensuite sans me revoir autour du tapis vert. La fortune ne continua pas à me favoriser, mais ce ne fut pas un motif pour m'empêcher d'y retourner ; au contraire, l'envie de regagner ce que j'avais perdu me rendit plus assidu que jamais.

La fortune continua à m'être contraire, je persistai à lutter contre elle, et je fus obligé de tirer des sommes considérables sur mon père. Il m'écrivit pour m'engager à modérer mes dépen-

ses, en me disant que le double de son revenu ne suffirait pas pour y fournir. Il écrivit aussi à Talbot qui l'informa de quelle manière je dépensais mon argent, et qui lui dit, comme c'était la vérité, qu'il avait fait de vains efforts pour me guérir de la funeste passion du jeu. Enfin mon père, voyant que je ne mettais pas de bornes à mon extravagance, refusa d'acquitter mes traites.

Le lecteur croira sans doute que la vue de mes billets renvoyés protestés me fit faire de sérieuses réflexions. Oui sans doute, mais elles furent loin d'être d'une nature salutaire. Je fus furieux de cet affront, et j'en accusai secrètement Talbot. Pour pouvoir continuer à me livrer à cette fatale passion, je tirai une somme considérable sur le banquier d'Eugénie. Voyant que ma première traite avait été payée, je la fis suivre de plusieurs autres, et le total formait une somme encore plus forte que celle que j'avais reçue de mon père. Enfin je reçus une lettre d'Eugénie. Elle ne contenait que les lignes suivantes :

« Je ne sais que trop, mon cher Frank, » ce que devient tout l'argent que vous avez » reçu. Je ne puis rien vous refuser. Disposez » de tout ce que je possède, mais songez que

» vous dissipez ce qui devait être la fortune de
» votre fils. »

Cette lettre contribua plus à m'ouvrir les yeux sur mon infâme conduite, que les avis de Talbot et les reproches de mon père. Je sentis que j'étais inexcusable, et je résolus de renoncer au jeu. — Encore une fois, dis-je à Talbot, et si je perds cette nuit, c'en est fait, je ne jouerai plus. Talbot me suivit. Il sentait qu'il était un de ceux qui m'avaient fait connaître cet amusement fatal ; et quoiqu'il n'eût pu m'arracher à cette passion si pernicieuse, il en surveillait les suites avec inquiétude.

On jouait à *rouge* et *noir*. Je risquai une somme considérable sur le rouge, et je gagnai. Je laissai mon enjeu doublé et je gagnai encore. Sept fois de suite la fortune favorisa la couleur rouge, chaque fois je laissais sur la table la totalité de mon gain, et Talbot, voyant que je me préparais à risquer une huitième chance, me conjura tout bas de quitter le jeu.

— Ne vous fiez pas davantage à la fortune, me dit-il à l'oreille, contentez-vous de ce que vous avez gagné.

— Cela est inutile, Talbot. Il m'en faut davantage.

A la surprise générale de tous les spectateurs, le rouge gagna pour la huitième fois, et ils furent encore plus étonnés de me voir laisser sur la table le monceau d'or et de billets de banque que j'avais devant moi. Talbot me supplia de nouveau de ne pas faire la folie de tenter plus long-temps la fortune.

— C'est la première fois que j'ai joué que j'ai commis une folie, Talbot, lui répondis-je ; le coup prochain va décider de mon sort.

Les banquiers se regardèrent, mais ils pensèrent qu'après avoir perdu huit fois de suite sur la même couleur, toutes les chances étaient pour eux, et que ce dernier quitte ou double réparerait leurs pertes. On aurait entendu une mouche voler dans la salle ; Talbot tremblait comme une feuille, le rouge gagna encore, et les croupiers furent débanqués.

Ce fut la fin du jeu pour cette nuit. Ceux qui avaient perdu juraient et blasphémaient tandis que je ramassais tranquillement mon or et mes billets de banque, et nous prîmes un fiacre pour retourner à l'hôtel où nous logions, Talbot ayant eu la précaution de nous faire escorter par deux agens de police, à chacun desquels il donna un napoléon.

— A présent, Talbot, lui dis-je, je vous jure solennellement sur toutes mes espérances du ciel, que de ma vie je ne jouerai; et je tins religieusement cette promesse. Mais que mon exemple n'invite personne à jouer dans l'espoir d'une pareille réussite. Pour un joueur que la fortune favorise ainsi, il en est dix mille qu'elle ruine. Le lendemain matin, je renvoyai au banquier d'Emilie tout ce que j'avais tiré sur lui, et j'en fis autant à l'égard de mon père.

— Déterminés à ne pas rester plus long-temps dans ce gouffre de dissipation où ma résolution pouvait être mise à l'épreuve, Talbot et moi nous résolûmes de partir pour Brest, dont nous désirions voir l'arsenal.

CHAPITRE XIV.

Nous quittâmes Paris trois jours après, et trois jours de voyage à travers un pays peu intéressant nous conduisirent dans la petite ville de Granville. Avant de quitter la capitale, nous avions écrit en Angleterre qu'on nous adressât nos lettres à

Granville, et nous y restâmes quelques jours pour les attendre. Elles arrivèrent enfin. Mon père m'exprimait sa surprise que je lui eusse renvoyé l'argent que j'avais reçu. C'était un mystère qui lui paraissait inexplicable. Il ajoutait que, malgré ce qu'il m'avait écrit, je devais toujours le regarder comme mon banquier, et qu'il acquitterait toutes les traites que je pourrais tirer sur lui avec modération.

Je reçus aussi une lettre d'Eugénie. Informée par son banquier que je lui avais fait remise de toutes les sommes que j'avais tirées sur lui, elle en avait conclu que j'avais voulu la mettre à l'épreuve. Elle se reprochait de m'avoir écrit comme elle l'avait fait, et m'assurait qu'elle ne s'y était décidée que par intérêt pour notre fils.

Une lettre de Clara m'annonçait qu'on avait fait auprès d'Emilie toutes les demarches possibles pour la porter à changer de résolution à mon égard, mais sans le moindre succès, et qu'il en était résulté un refroidissement et une interruption d'intimité entre les deux familles. — Vous n'avez à le reprocher qu'à vous-même, ajoutait-elle, et cependant ne vous faites pas trop de reproches à ce sujet, car je crois que votre

ami est encore pire que vous. J'appris que pendant qu'il me faisait la cour et qu'il me sollicitait si vivement de lui accorder ma main, son mariage était arrêté depuis plusieurs années avec une jeune personne qu'il doit épouser dès qu'il sera de retour en Angleterre. Il est impossible que vous estimiez l'homme qui s'est ainsi joué de la sensibilité de votre sœur, et j'espère que votre première lettre m'apprendra que vous êtes séparé de lui.

Combien peu la pauvre Clara s'imaginait, en m'écrivant cette lettre, que les plaintes qu'elle me faisait dans l'innocence de son cœur, allaient mettre le feu à une mine dont l'explosion aurait des suites cent fois plus fatales que tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors.

J'étais à cette époque dans un état de misanthropie. Je me détestais moi-même, et je n'aimais personne à l'exception de Clara. J'endurais la compagnie de Talbot, mais elle n'était pas un plaisir pour moi, et même avant d'avoir reçu la lettre de ma sœur, j'aurais volontiers saisi un prétexte plausible pour m'en séparer. Il m'avait donné bien des preuves d'amitié, je ne pouvais en disconvenir, mais au lieu d'en être reconnaissant, je les trouvais un poids insupportable.

Sa présence était une chaîne qu'il me tardait de rompre. La lettre de Clara me fournit une occasion de satisfaire mon humeur morose, mais au lieu de m'en séparer avec froideur, comme Clara le désirait, je résolus de lui faire faire le voyage de l'autre monde, ou de le faire moi-même.

Mes lettres étaient devant moi sur une table quand Talbot entra dans l'appartement. Il s'approcha de moi, et me demanda avec son air d'affection ordinaire, si j'avais reçu quelques nouvelles d'Angleterre.

— Oui, répondis-je, et j'ai appris que vous êtes un misérable.

— C'est vraiment une nouvelle, dit-il, et il est étrange que ce soit le frère de Clara qui me l'annonce. — Mais, Frank, la malheureuse situation de votre esprit ne peut servir d'excuse à un pareil langage. Rétractez vos paroles.

— Je les répète, m'écriai-je, vous vous êtes joué de ma sœur, et vous êtes un misérable. — Si cela eût été vrai, ce n'était que ce que j'avais fait moi-même; mais mes victimes n'avaient pas de frère pour les venger.

— Le nom de Clara suffit pour que je me modère, reprit Talbot; croyez-moi, Frank, vous

êtes dans l'erreur. J'aime votre sœur depuis que je la connais, et j'ai toujours eu pour elle les intentions les plus honorables.

— Fort honorables sans doute, répliquai-je en ricanant, tandis que votre main était promise à une autre depuis plusieurs années. Vous avez du moins trompé l'une des deux, et je répète encore que vous êtes un misérable. Et comme vous paraissez souffrir patiemment les injures, je vous déclare que, si vous ne vous trouvez sur la plage à la nuit tombante, je vous appliquerai une autre épithète que vous trouverez peut-être plus difficile à supporter.

— En voilà assez, Frank, dit Talbot, fixant sur moi des yeux qui brillaient d'innocence, d'indignation et de courage ; vous m'avez parlé en des termes que je n'aurais jamais cru entendre sortir de votre bouche, et que je ne puis supporter plus long-temps. Je me trouverai donc au rendez-vous, puisque vous m'y forcez. C'est de vous-même que vous êtes mécontent, et vous faites retomber ce mécontentement sur votre meilleur ami. Vous vous en repentirez amèrement un jour, car je vous le répète, Frank, vous êtes dans l'erreur, et je puis vous le prouver.

Je lui tournai le dos et je sortis sans lui ré-

pondre. Je parcourus toutes les rues de la ville, sans savoir où j'allais, et rentrant ensuite, je pris mes pistolets, je les chargeai, et je me rendis sur la plage. Talbot y était déjà. Il s'avança vers moi, et me dit encore : Frank, je prends le ciel à témoin que je suis innocent et que vous êtes dans l'erreur. Suspendez du moins votre jugement, si vous ne voulez pas rétracter vos paroles.

Je ne voulais me laisser convaincre que lorsqu'il serait trop tard, et je ne répondis à ses nouvelles avances que par l'ironie la plus insultante. — Vous avez fait tirer sur moi, lui dis-je, quand j'étais à la nage et sans défense; vous n'aviez rien à craindre alors, tremblez-vous à présent qu'il s'agit de vous exposer vous-même? Choisissez votre terrain, et plus de pusillanimité.

— Je ne crains rien pour moi, dit Talbot, d'un air calme et tranquille, toutes mes craintes sont pour vous, Frank. Et il prit un des deux pistolets que je lui présentais.

Nous n'avions pas pris de seconds, et nous n'avions aucun témoin de notre duel. Il faisait clair de lune, et nous avançâmes vers le bord de la mer jusqu'à l'endroit où la marée, en se retirant, avait rendu le sable plus ferme sous les pieds. Je lui dis de mesurer la distance, qui est

ordinairement de quatorze pas. Il s'y refusa. Je la mesurai moi-même, et me tournant ensuite vers lui, je m'écriai : — Je suis prêt. — Tirez.

— Je ne puis tirer sur le frère de Clara, dit Talbot en déchargeant son pistolet en l'air.

— Et moi je puis tirer sur celui qui l'a insultée, m'écriai-je. Le coup partit, et la balle lui entra dans le côté. Il bondit en l'air, et tomba le visage contre terre.

Comme les contradictions de l'esprit humain sont inexplicables! Comme le remord suit de près l'horrible satisfaction de la vengeance! Le voile tomba de mes yeux, et je vis en un seul instant la futilité, le néant, la fausseté des motifs qui m'avaient entraîné dans ce que le monde appelle « une affaire d'honneur ». D'honneur! juste ciel! quel honneur que celui qui m'avait rendu meurtrier, et qui faisait que la voix du sang de mon frère s'élevait vers le ciel pour demander vengeance!

Ce Talbot, qui, une minute auparavant, était l'objet de mon indignation et de ma haine, quand je le vis étendu par terre sans mouvement, devint tout à coup celui d'une affection portée jusqu'à la frénésie. Je courus à lui, et je reconnus, quand il était trop tard, toute l'éten-

due du crime que j'avais commis. Ma conscience me reprocha le meurtre, la cruauté, l'injustice, et par-dessus tout la plus détestable ingratitude. Je le plaçai sur le dos, et je cherchai en vain à découvrir en lui quelques signes de vie. Je vis qu'il respirait encore; que son sang coulait plus abondamment à chaque respiration, et je bandai sa blessure avec mon mouchoir et ma cravate. Je m'assis près de lui sur le sable, et je soutins sa tête sur ma poitrine. — Plût au ciel, m'écriai-je, que le requin, le poison, le précipice de la Trinité, ou le sabre des ennemis, eussent terminé mes jours avant ce moment affreux!

Talbot entr'ouvrit les yeux, et les fixa sur moi; il me reconnut, et, juste ciel! comme son regard encore affectueux me perça le cœur! Il fit plusieurs efforts pour parler, et enfin, avec beaucoup de difficulté, il prononça à de longs intervalles, les mots suivans :

— Ouvrez..... mon portefeuille..... lisez...... les lettres...... Elles expliquent tout...... Que Dieu...... protège...... ma chère...... Sa tête tomba en arrière; ses yeux se fermèrent, son sang cessa de couler.

Oh! comme j'aurais voulu être à sa place! Eût-il été dix mille fois plus coupable que je ne

l'avais supposé, ce n'eût pas été une consolation ; mais j'étais alors intimement convaincu de son innocence. Je ne pouvais plus lui être utile, je le quittai, et je retournai à notre hôtel, aussi accablé, aussi abattu que j'avais été ardent et impétueux en en sortant.

Je montai dans notre appartement, et je pris dans le secrétaire qui nous était commun, le portefeuille de Talbot. Je savais qu'il en portait la clef à la chaîne de sa montre. J'en brisai la serrure, et je jetai sur la table tous les papiers qui s'y trouvaient.

En ce moment, le domestique de Talbot entra. Il recula d'effroi en voyant mes mains et mes vêtemens couverts de sang, et il s'écria : — Qu'est-il donc arrivé, monsieur? Où est mon maître?

— Je viens de l'assassiner, lui répondis-je d'une voix rauque et d'un air égaré. Vous trouverez son corps sur la plage, près du poste aux signaux ; et maintenant vous voyez que je le vole.

Le portefeuille de Talbot brisé entre mes mains, le sang dont j'étais couvert, le jeu de ma physionomie, tout semblait prouver la vérité de ce que je disais, et le domestique se retira en courant. Je pris les lettres adressées à Talbot;

je n'avais plus besoin de preuves de son innocence; je les lus pourtant, et je vis qu'elles étaient de son père.

Il paraît que depuis long-temps le père de Talbot avait formé pour lui le projet d'un mariage de convenance, qui était également désiré par les deux familles intéressées. La demoiselle était jeune, belle, riche, et de bonne famille, le père de Talbot, ne prévoyant aucune opposition de la part de son fils, n'avait pas gardé le secret sur ce projet; le bruit s'en était répandu dans le monde, et était arrivé jusqu'aux oreilles de Clara. Cependant les lettres du père prouvaient que Talbot avait positivement refusé de consentir à ce mariage, et qu'il avait allégué pour motif son amour pour Clara. Le père avait insisté dans plusieurs lettres, mais, dans sa dernière, il disait que, vaincu par les instances de son fils, il consentait à son mariage avec ma sœur; mais il lui recommandait de garder le plus profond secret sur toute cette affaire, jusqu'à ce qu'il eût pu trouver quelque moyen pour se dégager avec honneur de la parole qu'il avait donnée.

A l'instant où je finissais cette lecture, des gendarmes arrivèrent pour m'arrêter. Je les sui-

vis machinalement, et ils me conduisirent dans une prison située sur la grande place de la ville. Ils me firent entrer dans un cachot au rez-de-chaussée, éclairé par deux lucarnes étroites, garnies de barreaux de fer, mais non vitrées. Il ne s'y trouvait ni banc, ni table, ni lit, — rien que les quatre murs, et un peu de paille dans un coin. Le vent était très-piquant, et je n'avais pas même une redingote; mais j'étais trop agité pour m'apercevoir du froid, et ce ne fut que lorsque j'entendis fermer les verroux que je sentis toute l'étendue de ma misère.

— Eh bien, pensai-je, la fortune ne peut me tourmenter davantage; elle m'a placé au plus bas de sa roue; je n'ai plus que la mort à attendre, et je ne la redoute pas.

Cependant une chose m'épouvantait, — l'idée de la mort venant me frapper sur un échafaud. Mon orgueil s'en révoltait, car il avait repris tout son empire sur moi, même dans mon cachot.

Lorsque le jour commença à paraître, le bruit des chariots et du peuple arrivant sur la place du marché, me tira de ma rêverie, et je vis paraître devant les lucarnes des visages de tout âge et de tout sexe, qui se succédaient rapide-

ment, chacun voulant voir le meurtrier anglais. On me regardait comme un tigre dans sa cage; les mères levaient leurs enfans dans leurs bras pour me montrer à eux, et prenaient cette occasion pour leur faire une leçon morale. — Tous ces gens-là et des milliers d'autres, pensai-je, se presseront autour de l'échafaud pour me voir mourir.

Je me promenai long-temps dans mon cachot, étant toujours l'objet de la curiosité publique, mais ne jetant plus un regard du côté des lucarnes. J'allais m'étendre sur la paille, quand j'entendis une voix que je reconnus, s'écrier : — Monsieur ! monsieur ! je me retournai, et je vis mon domestique à une des lucarnes.

— Courage, mon cher maître, s'écria-t-il, M. Talbot n'est pas mort !

— N'est pas mort ! m'écriai-je, en me jetant à genoux sans le savoir, et levant les mains et les yeux vers le ciel : — N'est pas mort! Graces soient rendues au ciel ! je puis donc espérer de ne pas avoir commis un meurtre.

Avant que j'eusse pu en dire davantage, le maire de la ville, qui était un ancien militaire, entra dans mon cachot, suivi de quelques officiers de police, et me dit qu'il venait de dresser

un procès-verbal de ce qu'il appela « un malheureux accident » ; que M. Talbot avait été en état de répondre à toutes ses questions ; que ses réponses avaient constaté qu'il ne s'agissait que d'une affaire d'honneur où tout s'était passé dans les règles ; que la vérité de cette déclaration avait été confirmée par les deux pistolets déchargés qu'on avait trouvés sur la place ; et par conséquent, monsieur, ajouta-t-il, que M. Talbot meure ou vive, vous êtes libre à compter de ce moment.

Il me salua, en me montrant la porte ; je le saluai à mon tour, et sans autre cérémonie je me précipitai hors de la prison, et je courus à notre hôtel où Talbot avait été transporté, comme mon domestique me l'apprit chemin faisant. En y arrivant le domestique de Talbot me dit que son maître désirait me voir. Je montai dans sa chambre, et je le trouvai au lit. Dès qu'il m'aperçut, il me tendit la main.

— Oh, Talbot ! m'écriai-je, pouvez-vous me pardonner ?

Il me serra la main, et sa tête retomba sur son oreiller. Le chirurgien m'emmena hors de la chambre, et me dit qu'il fallait au blessé la plus grande tranquillité, ou qu'il ne pouvait ré-

pondre de sa vie. Il ajouta que la blessure n'était pas mortelle en elle-même; qu'elle n'était dangereuse qu'attendu la grande effusion de sang qui avait eu lieu, et que Talbot devait la vie à deux circonstances — la précaution que j'avais prise de bander sa blessure, — et la marée, qui, en revenant, lui avait rendu la connaissance. Mais si son domestique avait tardé un quart d'heure à venir à son secours, le pauvre Talbot aurait été noyé, car il n'aurait pas eu la force de faire un seul mouvement pour s'éloigner.

Je courus changer de vêtemens, et ayant rendu grace à Dieu du nouveau miracle qu'il venait d'opérer en ma faveur, j'allai m'établir près du lit de Talbot, que je ne quittai plus un instant jusqu'à sa parfaite guérison. Lorsqu'il fut rendu à la santé, j'écrivis à mon père et à Clara, et je leur rendis compte de tout ce qui s'était passé. Clara, détrompée, sentit redoubler son attachement pour son amant. Le père de Talbot écrivit à son fils qu'il avait réussi à annuler les arrangemens qu'il avait pris, et l'engagea à retourner sur-le-champ en Angleterre. Je le pressai moi-même de partir, et je l'accompagnai jusqu'à Calais où nous nous séparâmes. — Quel-

ques semaines après, j'eus le plaisir d'apprendre qu'il était l'époux de Clara.

Je restai vingt-quatre heures à Calais, mais la solitude dans laquelle je me trouvais me fit retomber dans mon humeur sombre. Emilie, Eugénie, m'occupaient nuit et jour; je sentis qu'il me fallait du mouvement et de l'agitation, et je résolus de voyager. Je fis venir des chevaux de poste, et quand je fus monté en voiture, mon domestique me demanda où j'allais.

C'était une question que je ne m'étais pas encore faite à moi-même.

— En Suisse, répondis-je, ce fut le premier pays dont le nom se présenta à mon imagination, peut-être parce que j'avais entendu dire que c'était le rendez-vous de tous ceux de mes concitoyens dont la tête, le cœur, les poumons ou les finances étaient dérangés. Je voyageai nuit et jour, sans rien voir, sans prendre aucunes notes; et par conséquent mes lecteurs n'ont pas à craindre que je publie un de ces nombreux voyages en France et en Suisse, qui ont fourni de si copieux matériaux pour faire du carton.

Je gravis à pied le mont Saint-Bernard, et ce fut le seul objet qui m'inspira quelque intérêt. Au-dessus et tout autour de moi, les Alpes ne

m'offraient que des masses de neige et de glace, et je regardais avec mépris le monde qui était sous mes pieds. Je passai quelque temps dans le couvent, et j'eus soin que mon séjour ne fût pas à charge aux bons religieux qui m'accordaient l'hospitalité. Mon amusement était de monter sur les rochers les plus escarpés, suivi d'un des chiens fidèles de l'hospice, et d'admirer la nature dans sa parure la plus sauvage et la plus sublime. Lorsque la fatigue me forçait à me reposer, je m'asseyais, avec un plaisir mélancolique, dans l'asile destiné à recevoir les corps des infortunés qui ont péri dans les neiges, et qu'on y garde jusqu'à ce qu'ils aient été reconnus, la gelée leur donnnant une sorte d'incorruptibilité.

J'y reçus une lettre de la pauvre Eugénie, — la dernière qu'elle ait jamais écrite. Elle m'informait de la mort de notre aimable enfant. Jouant à quelques pas de la maison, il était tombé dans un étang, et on l'y avait trouvé noyé au bout de quelques heures de recherches. Sa lettre était l'expression du désespoir, et elle me disait qu'elle était convaincue que nous ne nous reverrions plus dans ce monde. Sa lettre était pleine d'incohérences, et il était facile de voir

que son esprit n'était plus dans sa situation ordinaire. Elle finissait par me prier de revenir sur-le-champ en Angleterre, si je voulais la voir encore une fois avant sa mort.

J'aurais dit le matin qu'il n'y avait plus de place dans mon cœur pour de nouveaux chagrins; je reçus un affreux démenti par la mort de mon malheureux fils, et par l'état fâcheux dans lequel se trouvait sa pauvre mère. Je pris congé des dignes moines de l'hospice, et je partis en poste pour Paris, d'où je me rendis à Calais, sans m'arrêter un instant. En arrivant à l'hôtel Quillac, je fus frappé d'un coup auquel je devais m'attendre, quoique je n'y fusse pas préparé. J'y trouvai une lettre du banquier d'Eugénie, qui m'apprenait sa mort. Elle avait été attaquée d'une fièvre cérébrale, et elle était morte dans une petite ville du comté de Norfolk, où elle s'était retirée immédiatement après notre dernière entrevue. Il terminait sa lettre en m'informant qu'Eugénie m'avait légué toute sa fortune, qui était considérable; et que les dernières paroles raisonnables qu'elle eût prononcées, étaient que j'avais été l'objet de son premier et de son unique amour.

J'étais alors comme un vaisseau dans le plus

fort d'une tempête ; la dernière vague avait enlevé tous les agrès, et le navire était à la merci des vents. Au milieu de cette dévastation, je regardai autour de moi, et je ne vis qu'un seul objet qui pût fixer mes pensées, — la tombe qui contenait les restes d'Eugénie et de mon enfant.

CHAPITRE XV.

Deux jours après, j'arrivai dans la ville où Eugénie avait rendu le dernier soupir, et près de laquelle était le cimetière qui contenait ses restes. En descendant dans l'auberge, j'y pris un

appartement, j'ordonnai à mon domestique d'y porter mon bagage, et ayant demandé le chemin du cimetière, on me dit que je le trouverais entre l'église et le palais de l'évêque. Je m'y rendis sur-le champ, et voyant un vieillard qui creusait une fosse, je lui demandai s'il pouvait m'en indiquer une que je lui désignai à des signes auxquels il ne pouvait se méprendre.

— Oh, me répondit-il, vous voulez dire la fosse de cette pauvre jeune dame qui est morte de chagrin d'avoir perdu son enfant. — La voici. Elle est enterrée sous cette pierre, et l'enfant est à côté. A ces mots, il me quitta, et alla continuer son travail.

Je m'assis sur la terre, et ayant lu les noms chéris gravés sur la pierre avec la date de la mort des deux êtres que je regrettais, mon imagination me retraça rapidement toute la partie de ma vie qui se rattachait à Eugénie. Je me rappelai toutes ses vertus; le sacrifice qu'elle avait fait à mon honneur et à mon avancement dans le monde; le devoûment avec lequel elle m'avait caché le lieu de sa retraite, pour me mettre dans l'impossibilité de continuer une liaison qui aurait entraîné l'abandon de ma profession; la fermeté de son caractère, sa générosité désinté-

ressée, la grandeur d'ame avec laquelle elle avait préféré l'isolement et le chagrin, au plaisir qu'elle aurait goûté dans la société de l'homme qu'elle aimait. — Hélas! elle n'avait eu qu'une faiblesse, et cette faiblesse était son amour pour moi. Une autre idée, une idée que je cherchais en vain à repousser, se présenta ensuite à moi, et c'était que ma malheureuse liaison avec elle m'avait coûté tout le bonheur que j'aurais pu goûter en ce monde; mais je me gardai bien de l'en accuser, je sentais que j'étais le seul coupable. La pauvre fille n'avait ni amis, ni parens; on ne lui avait pas inculqué des principes solides; elle n'avait pas reçu une éducation convenable, et elle avait été la victime innocente de mes passions désordonnées. Agité par toutes ces pensées, presque au point de perdre la raison, je me jetai sur la pierre qui la couvrait, je la frappai de mon front, j'appelai Eugénie à grands cris, et je tombai dans un état de stupeur, dont je ne sortis qu'après avoir versé un torrent de larmes.

Tout à coup j'entendis sur la route un bruit de chevaux et de voiture. Je levai les yeux, et j'aperçus le carosse de l'évêque, précédé de deux domestiques à cheval. L'équipage était modeste et n'avait rien de somptueux, mais mon esprit

était disposé à tout voir en mal, et je crus y trouver une preuve que celui à qui il appartenait n'avait pas renoncé « aux pompes et aux vanités du monde ».

— Digne successeur des apôtres, dis-je avec amertume en me relevant, voilà donc l'orgueil que prend le masque de l'humilité! — Je veux voir cet homme dans son palais, — je veux savoir si sa porte s'ouvrira pour un malheureux, ou si un laquais m'en repoussera, — si un évêque peut donner des consolations à un esprit affligé, aussi bien qu'un curé de village.

Je courus au palais de l'évêque, plutôt dans un accès de désespoir que pour y chercher la paix du cœur. Je sonnai à la porte avec violence, un domestique vint l'ouvrir, et me regarda d'un air de surprise. Je lui demandai si milord l'évêque était chez lui. Il me répondit affirmativement, et me pria d'entrer dans une antichambre, tandis qu'il irait m'annoncer à son maître.

Je commençai alors à recouvrer mes sens égarés, et à reconnaître l'absurdité de ma conduite. J'étais sur le point de quitter le palais, sans attendre l'audience que j'étais venu demander d'une manière si inusitée, quand le domestique ouvrit la porte, et me pria de le suivre.

Par quels moyens inconcevables la Providence accomplit ses desseins! Tandis que je croyais suivre en aveugle l'impulsion de mes passions, j'étais guidé par sa sagesse infaillible. Quand je m'attendais à trouver orgueil et mépris, j'allais être accueilli par la compassion et la bonté. Quand j'avais regardé autour de moi le grand cercle formé par l'horizon visible, et que je n'avais aperçu aucun port où je pusse faire entrer mon navire presque naufragé, ce port était à côté de moi.

Je suivis le domestique, plongé dans une sorte de stupeur, et je me trouvai en présence d'un homme d'environ soixante-cinq ans, dont la physionomie annonçait la bienveillance. Son extérieur et ses cheveux presque blancs commandaient le respect. Je restai interdit, je ne savais que lui dire; il s'en aperçut et il m'adressa lui-même la parole.

— Comme vous m'êtes inconnu, me dit-il, je crains, d'après votre air soucieux et troublé, que ce ne soit pas une circonstance ordinaire qui vous amène près de moi. Asseyez-vous. Vous paraissez malheureux, et s'il est en mon pouvoir de vous soulager, je le ferai avec grand plaisir.

Il régnait dans son ton et dans ses manières

une bonté affectueuse qui m'accabla. Il me fut impossible de lui parler, et même de lever les yeux sur lui. Je baissai la tête, je me couvris le visage des deux mains, et je versai des larmes amères. Le bon évêque me laissa un temps raisonnable pour me calmer, et me pria ensuite, avec douceur, de lui confier, si cela m'était possible, la cause de mon affliction.

—Vous ne devez ni craindre ni rougir, me dit-il, de me faire connaître vos chagrins. Si le ciel nous a accordé ses faveurs, nous devons être les dispensateurs de ses bienfaits ; mais à en juger par les apparences, ce n'est pas un secours pécuniaire que vous venez solliciter.

— Non, répondis-je d'une voix mal assurée, ce n'est pas l'argent qui me manque.

— C'est donc quelque chose de plus important que les simples besoins du corps, reprit le digne homme. — S'il ne s'agissait que de cela, nous pourrions y pourvoir, mais il paraît que votre situation exige une attention plus sérieuse. Je remercie le ciel de m'avoir choisi pour instrument en cette circonstance, et s'il daigne m'accorder son aide, je ne puis manquer de réussir.

Il ouvrit une porte communiquant à un au-

tre appartement ; la tenant entr'ouverte pour qu'on ne pût voir dans quel état de désolation j'étais plongé, et appelant une jeune personne, qui, comme je l'ai su par la suite, était sa fille, il lui dit : — Ma chère Caroline, écrivez au duc pour le prier de m'excuser si je ne vais pas dîner aujourd'hui avec lui ; dites-lui qu'une affaire importante m'oblige à rester chez moi, et veillez à ce qu'on ne m'interrompe pour aucune cause que ce puisse être.

Il ferma la porte à double tour et m'engagea à lui parler sans réserve, ajoutant qu'il fallait connaître le mal, avant de chercher à le guérir.

Je commençai alors à lui conter toute l'histoire de ma vie, presque aussi en détail que mes lecteurs viennent de la lire. Il m'écouta avec un intérêt marqué, me fit diverses questions sur les points qui lui parurent les plus importans. Je lui fis un aveu franc et sincère, sans rien lui cacher, sans chercher à atténuer aucune de mes fautes.

— Mon jeune ami, me dit-il alors, vous avez été exposé à de fortes tentations, et vous avez commis de grandes fautes. Parmi les divers événemens de votre vie, il en est beaucoup que vous devez déplorer, plusieurs que vous devez blâ-

mer et qui doivent exciter votre repentir. Mais la disposition d'esprit qui vous a porté à venir me trouver, prouve que vous n'avez besoin maintenant que de ce que je puis vous fournir, si Dieu m'accorde son aide. Mais il est tard, et nous avons besoin l'un et l'autre de réparer nos forces; je vais donc faire servir le dîner, et j'enverrai chercher votre porte-manteau à l'auberge où vous êtes descendu.

— Point de refus, ajouta-t-il, en voyant que j'allais lui répondre. — Vous m'avez choisi pour médecin, il faut que vous suiviez mes ordonnances. J'ai un devoir important à remplir, et il est au-dessus des devoirs du médecin autant que l'ame est au-dessus du corps.

Le dîner ayant été servi, il congédia les domestiques le plus tôt possible, et me fit différentes questions sur ma famille. Je lui répondis sans aucune réserve. Il me parla ensuite de M. Somerville et de sa fille, et me voyant vivement agité, il me versa un verre de vin, et parla d'autre chose.

Si je croyais pouvoir reproduire dignement les discours que me tint ce digne prélat, je m'empresserais de les rendre publics en les consignant ici, mais il me serait impossible d'y faire passer

cette onction, cette charité, cette bienveillance qui les caractérisaient, et j'espère qu'aucun de mes lecteurs n'en a le même besoin que j'en avais alors. Je me bornerai donc à dire que je passai dix jours dans son palais dans une réclusion complète.

Chaque matin, le digne évêque consacrait deux ou trois heures à m'affermir dans les principes de la religion et de la morale. Il me mettait entre les mains les meilleurs livres sur ce double sujet, et il m'indiquait les passages auxquels je devais donner une attention plus particulière. Il voulut me présenter à sa famille, mais je sentis que la solitude était nécessaire pour me livrer à mes réflexions. Je le priai de permettre que je restasse dans l'appartement qu'il m'avait donné, et il y consentit.

Le septième jour, il vint me dire qu'une affaire l'obligeait de s'absenter pendant trois jours. Il m'indiqua de quelles lectures je devrais m'occuper pendant son absence, me donna sa bénédiction et me quitta.

Il revint effectivement au bout de trois jours, et après une courte conversation, il me demanda en souriant si je pouvais supporter une nouvelle affliction sans murmurer.

— J'aurais mal profité de vos leçons, milord, lui répondis-je, si je n'osais espérer que je la regarderais comme une juste punition de mes fautes.

— Puisque vous êtes dans de tels sentimens, reprit-il, je crois pouvoir me hasarder à vous remettre cette lettre. J'ai promis qu'elle passerait directement de mes mains dans les vôtres.

— Juste ciel, m'écriai-je, en jetant les yeux sur l'adresse, c'est l'écriture d'Emilie !

— Précisément, dit-il en souriant.

Je l'ouvris à la hâte, — elle ne contenait que le peu de mots qui suivent :

« Notre digne ami, l'évêque de ***, m'a prouvé
» combien j'ai été coupable de folie et de vanité.
» Pardonnez-moi, mon cher Frank, car moi
» aussi j'ai beaucoup souffert, et venez le plus
» tôt possible près de votre affectionnée

» Emilie Somerville. »

Tel était donc le motif de l'absence du bon évêque. Cet homme respectable, malgré son âge et ses infirmités, avait entrepris un voyage long et pénible pour tâcher d'assurer le bonheur d'un homme qui lui était inconnu huit jours auparavant, et pour opérer une réconciliation sans

laquelle il avait vu que je ne serais jamais heureux dans ce monde. J'appris d'abord qu'il avait trouvé Emilie encore ferme dans sa résolution ; et ce n'était qu'après lui avoir fortement reproché son orgueil et son obstination vindicative, qu'il avait pu l'amener à écouter ses argumens. Enfin, l'ayant convaincue qu'elle ne pouvait espérer de pardon qu'en pardonnant elle-même, elle fondit en larmes, reconnut la vérité de ses observations, et lui avoua qu'elle m'aimait encore.

— Et maintenant, mon jeune ami, me dit-il, vous devez être impatient de partir, et je ne vous retarderai pas, car je suis convaincu que votre repentir est sincère. Votre déjeûner prêt, mes chevaux vous conduiront jusqu'au premier relais. — Avez-vous des fonds suffisans pour ce voyage ? Il est long, et mes vieux os s'en sont aperçus.

Je l'assurai qu'il ne me manquait rien ; je lui exprimai toute ma reconnaissance, et le désir que j'avais de lui en donner des preuves si jamais j'étais assez heureux pour en trouver l'occasion.

— Eh bien, répondit-il, je vous mettrai à l'épreuve. Quand le jour de votre union avec

miss Somerville sera fixé, ne me refusez pas le plaisir de vous unir. Je me flatte, Dieu aidant, d'avoir guéri la maladie, mais c'est à elle à prévenir une rechute ; car, quelque porté que puisse être un homme à marcher dans le bon chemin, croyez que l'exemple d'une femme vertueuse ne contribue pas peu à l'y retenir.

Je lui promis avec bien du plaisir ce qu'il me demandait, et ayant déjeûné à la hâte, je pris congé du respectable prélat, et je partis. Je voyageai toute la nuit, et le lendemain matin j'étais au milieu de tous ceux que j'aimais, et qui m'avaient toujours aimé malgré mes folies et mes fautes.

Quelques semaines après, Emilie et moi nous fûmes unis, en présence de M. Somerville, de mon père, de Talbot et de ma sœur, par le vénérable évêque qui nous donna sa bénédiction avec une vive émotion ; et comme les prières du juste sont exaucées par le ciel, j'ai lieu d'espérer que le bonheur dont je jouis à présent, ne sera troublé par aucune vicissitude.

FIN.



